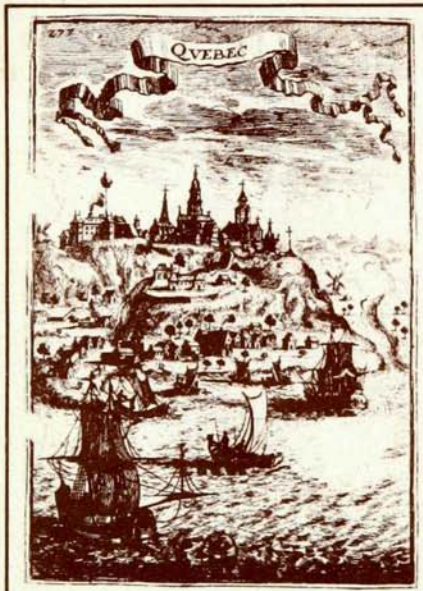
EDOUARD MONTPETIT

SOUVENIRS

ALLER ET RETOUR

PRÉSENCES

THÉRIEN



Bibliothèque Nationale du Québec

Mlle Jeanne Perreault

SOUVENIRS

DU MÊME AUTEUR

Chez d'autres éditeurs

LES SURVIVANCES FRANÇAISES AU CANADA,
Paris, Plon-Nourrit, 1913, *(épuisé)*.

AU SERVICE DE LA TRADITION FRANÇAISE,
Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1919, *(épuisé)*.

POUR UNE DOCTRINE,
Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, *(épuisé)*.

SOUS LE SIGNE DE L'OR,
Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932, *(épuisé)*.

LES CORDONS DE LA BOURSE,
Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, *(épuisé)*.

LE FRONT CONTRE LA VITRE,
Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, *(épuisé)*.

D'AZUR À TROIS LYS D'OR,
Montréal, Éditions de l'A.C.F., 1937.

REFLETS D'AMÉRIQUE,
Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, (épuisé).

LA CONQUÊTE ÉCONOMIQUE, I — Les forces essentielles,
Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1939, *(épuisé)*.

LA CONQUÊTE ÉCONOMIQUE, II — Étapes,
Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940, *(épuisé)*.

LA CONQUÊTE ÉCONOMIQUE, III — Perspectives,
Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1942.

SOUVENIRS, I,
Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944.

PROPOS SUR LA MONTAGNE (Essais),
Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946.

SOUVENIRS II,
Montréal, Éditions Chantecler, 1949.

EDOUARD MONTPETIT

•

SOUVENIRS

ALLER ET RETOUR

•

PRÉSENCES

•

THÉRIEN FRÈRES LIMITÉE
ÉDITEURS
8125 ST-LAURENT - MONTRÉAL 11

27468

Droits réservés 1955

●

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

IMPRIMÉ AU CANADA

AVERTISSEMENT

Pendant les trois ou quatre années qui ont précédé sa mort, Edouard Montpetit a travaillé au troisième volume de ses Souvenirs *et à un ouvrage qu'il voulait appeler* Présences *et qu'il destinait à ses petits-enfants. Malheureusement, il n'a pu terminer celui-ci.*

En hommage à sa mémoire, nous publions aujourd'hui ces deux dernières œuvres, dont l'une est évidemment incomplète.

MON NOUVEAU POSTE

En novembre 1919, un incendie avait ravagé l'immeuble universitaire de la rue Saint-Denis, au moment même où l'Université se disposait à y abriter son indépendance. Le cadre n'était pas détruit. On se consola d'un malheur qui permettrait d'utiliser mieux le maigre espace où l'on se sentirait bientôt contraint jusqu'à la gêne.

L'ancienne salle des promotions disparut dans la réfection; elle laissait des regrets. Placée au sommet de l'édifice, longue à atteindre par un escalier à plusieurs paliers, elle était tout de même sympathique avec son estrade minuscule et ses galeries latérales d'où fusait la gaieté des carabins. De dimensions assez spacieuses, elle conviait des auditoires d'élite les soirs de gala.

On y entourait des conférenciers venus d'Europe, Ferdinand Brunetière, René Doumic, et les professeurs de littérature que nous dispensait la générosité des Messieurs de Saint-Sulpice. Elle n'est plus qu'un souvenir pour ceux qui l'évoquent comme moi et qui revivent ses clartés, propices à une sorte d'intimité collective. A sa place, on installa deux étages offerts aux sciences et à la médecine, et des corridors sans enchantement.

Au premier, une salle de moindre importance mais fort agréable, n'eût été le jour douteux de la rue Notre-Dame de Lourdes, servait aussi aux conférences publiques données sous les auspices de sociétés savantes et même à des cours réguliers, en particulier ceux de la Faculté des arts qui, en ce

temps-là, se livrait à un enseignement allant de la philosophie aux sciences économiques, en passant par les lettres et les beaux-arts. L'incendie la transforma en un amphithéâtre destiné aux mêmes fins où l'Université reçut, à leur passage, des visiteurs de marque: toute une gamme, du Maréchal Foch à la Reine de Roumanie ou à des académiciens parés de palmes. J'y pense avec émotion parce que j'y ai subi les transes du baptême professoral.

* * *

Le 24 mars 1920, j'étais nommé secrétaire général, *ad probationem* d'abord, par le Comité de la Charte, puis définitivement par le Conseil universitaire, organisme que venait de constituer la nouvelle loi de l'Université de Montréal.

Je suis donc entré en fonctions au début d'avril de l'année 1920. Comme l'Université ne disposait que d'un immeuble incendié et temporairement hors d'usage, je n'avais pas de bureau. L'Ecole vétérinaire m'offrit deux pièces riantes, dans son rez-de-chaussée de la rue De Montigny. C'était l'appartement qu'avait occupé Mgr Dauth au temps où il était vice-recteur de Laval. Au bout de quelques semaines, on m'invita à prendre possession de mon bureau de la rue Saint-Denis, ce qui était vraiment plus commode mais, pour quelques mois du moins, devait être beaucoup moins confortable.

Des murs encore endommagés par l'eau et la fumée, un grand pupitre dépaysé qui avait surtout pour mérite d'avoir appartenu à sir Adolphe Chapleau, ainsi que l'attestait une plaque d'argent, des chaises, des fauteuils dont l'un très profond et boutonné de cuivre ne laissait pas d'être accueil-

lant, mais achevait de rendre l'ensemble bien hétéroclite.

Heureusement, les murs se garnirent bientôt de bibliothèques, un pupitre plus commode remplaça le vénérable souvenir de M. Chapleau qui doit encore exister dans quelque recoin de l'Université, un tapis garnit le plancher et tout cela me constitua une atmosphère où je passai avec agrément de longues années de travail.

* * *

J'ai donc vécu les tout premiers débuts de l'Université de Montréal et je suis, avec Mgr Emile Chartier, le seul survivant de la première promotion des officiers généraux, celle de 1920. Les chanceliers, les recteurs, les présidents, les doyens, ont passé: Mgr Chartier a été pendant vingt-quatre ans mon collègue et mon conseiller.

J'ai été la mouche de ce coche impressionnant. Sur l'ordre de mes chefs, j'attachai les brins que le Rescrit pontifical avait filés, et dont la Charte civile indiquait les déroulements. Je convoquai les nouveaux corps universitaires, coup sur coup, et j'eus la joie de saisir les premiers mouvements de leur vie.

Non pas que rien n'eût existé jusque-là, comme l'observait avec raison un de nos doyens. L'Université Laval de Montréal comptait de solides facultés et d'actives écoles professionnelles et, précisément, sa préoccupation avait été de les fusionner sous une administration unique, sans que l'activité intellectuelle en souffrît et pour qu'elle profitât, au contraire, d'un regain de conscience et d'espoir.

Mais la force acquise par l'union et l'élan donné à un organisme désormais adulte exigeaient

des reconstitutions. Nous laissions cette chrysalide, *Deo favente haud pluribus impar*, où nous avions vécu jusque-là dans une enveloppe tutélaire.

Après bien des considérations, bien des clignements d'yeux comme en font les artistes et bien des hochements de tête comme s'en permettent les philosophes, les deux flambeaux écartés, deux étoiles se fixèrent sur le bleu azur de notre destinée: l'une d'or, la foi; l'autre d'argent, la science. Elles brillent sur l'arête d'une montagne — déjà ! — surmontée d'un château fort où se décèle la simplicité de lignes de notre première redoute. Ainsi apparentées à nos origines et ennoblies d'un hommage discret, nos armes parlèrent: *fide splendet et scientia*.

Le costume resta semblable dans sa fidélité romaine et ses traits d'hermine; mais les officiers généraux revêtirent, les uns la pourpre ou l'amarante, les autres le noir égayé de bleu azur et d'or, deux tons joyeux, d'une pratique inquiétante comme la poésie pure. Les quatre couleurs fondamentales — le violet, le bleu, le rouge et le vert — qui distinguaient les facultés d'origine, restèrent comme un rattachement auquel se lia une gamme de lisérés qui marquaient les fondations nouvelles.

Ainsi, nous espérions répandre la discipline de l'uniforme, car si la vie d'une université ne tient pas dans le costume, elle y trouve le signe et l'acceptation d'une pensée commune. Nous n'avons pas échoué; nos cortèges, peu à peu, se sont harmonisés sous la variété des couleurs plus nourries et le souple mouvement de la soie.

* * *

C'est bien une pensée commune qui s'affermissait en 1920. Libres jusque-là dans la gestion de leurs intérêts, quelques facultés et quelques écoles se liaient à des degrés divers, pour constituer une grande université. Presque aussitôt, à la suite d'une généreuse souscription de la population et des pouvoirs publics, l'idée d'élargir le cadre de l'institution et d'ériger un immeuble qui fût un centre d'études supérieures et d'hospitalisation, se précisa.

L'Université choisit le Mont-Royal où la Cité de Montréal lui avait fait don d'un terrain. Quelques-uns rêvaient alors de pavillons distincts où chaque faculté et chaque école s'installerait selon ses goûts et ses tendances. On imaginait de délicieux voisinages distribués sous les arbres de la montagne et parmi les parterres accueillants.

Mais la formule unique triompha, parce qu'il eût été difficile et coûteux d'organiser le chauffage, de le faire courir dans la pierre, et, l'hiver tout au moins, d'entretenir les chemins et les approches. Il fallut donc se plier au plan d'ensemble, accepter le lieu et contraindre l'espace.

Ceux qui eussent alors placé l'Université au parc La Fontaine ne se retenaient pas, transportés sur le Mont-Royal, promis à leurs travaux mais encore désert, d'admirer l'ampleur du site et l'infini déploiement de l'horizon. Vraiment, on eût trouvé difficilement où placer mieux l'inspiration.

Tandis que l'on arrêtait la devise, que l'on dessinait le costume, que l'on choisissait un site, des esprits juridiques et des universitaires éprouvés rédigeaient les règlements. Longue et méticuleuse tâche qui délimite les fonctions, définit les privilèges, prévient les écarts, assouplit les rouages.

Il n'y parut plus guère lorsque l'organisme fut

en marche; et nul ne soupçonne, en lisant un article d'apparence anodine, ce qu'il a coûté de réflexion et d'expérience. Ces textes d'une froideur rigide, que l'on exhume aux moments difficiles, animent et maintiennent notre institution, sans briser l'élan qui reste libre, sans appauvrir le généreux afflux des traditions.

* * *

J'assistai, de mon poste de vigie, à l'épanouissement de notre œuvre. Plusieurs motifs nous pressaient: donner à la population des centres d'instruction adaptés au progrès; prendre place dans l'ensemble de l'avance canadienne et américaine vers la formation professionnelle; prévoir et prévenir les réactions sociales d'un monde transformé par le productivisme et voué à la noble inquiétude du lendemain, manifestée dans la lettre et l'esprit des Encycliques; connaître nos traditions, les fonder sur le passé et les assouplir au présent, en dégager la richesse, en nourrir la fierté, pour assurer, dans les bornes de l'empire dessiné par nos découvreurs, le paisible rayonnement de l'esprit français.

* * *

A l'organisation de l'Université de Montréal s'accrochait l'espoir de fondations nécessaires. Nous n'avions pas de Faculté des sciences ni de Faculté de philosophie; René du Roure, professeur de littérature française, parcourait en toge le principal corridor de l'Université et disait avec un bon sourire: « Je suis la Faculté des lettres ». Les sciences sociales étaient à peu près ignorées et ce qui en existait trouvait refuge dans une Faculté

des arts où, comme dans une salle d'attente, on eût disposé quelques fauteuils disparates.

La naissance de l'Ecole des sciences sociales, évoque pour moi le souvenir d'un de mes professeurs de la Faculté de droit, M. Honoré Gervais.

Je lui dois beaucoup. Il était pour nous un guide sûr. Il nous communiquait l'énergie et la conviction qui l'animaient. Nous éprouvions à son endroit, outre une vive admiration pour son dynamisme rayonnant, une affection qui demeure, j'en suis sûr, chez ceux qui ont suivi ses enseignements et bénéficié de ses conseils.

En 1904, M. Gervais, dans un discours qu'il prononçait devant la Chambre des Communes, préconisait avec fougue l'institution au Canada d'un service consulaire. Il allait plus loin, réclamant, non seulement pour la Province de Québec mais pour chaque province du pays, une école « comme celles qui existent en Allemagne, en France ou en Belgique ».

Il voyait un Canada devenu autonome, maître de sa destinée, qui, dans le commerce international, prendrait charge de ses intérêts.

M. Gervais a eu cette rare joie de voir ses idées passer dans la réalité. En 1907, sir Lomer Gouin, par une loi, permettait la fondation de l'Ecole des hautes études commerciales et des Ecoles techniques. Membre de la Corporation des Hautes études, M. Gervais assistait à la naissance d'une institution dont il avait nettement préconisé la fondation.

Malheureusement, il devait nous être enlevé trop tôt. Un matin, on nous dit qu'il ne viendrait pas faire son cours à la Faculté de droit, où j'étais devenu son collègue, lui la ponctualité, la fidélité mêmes. Il était gravement atteint. J'allai lui

rendre visite. Il s'intéressait toujours à ses élèves et aux progrès de la Faculté dont il me parla avec la conviction qui le caractérisait. Je ne devais plus le revoir. C'était en 1915.

* * *

L'Ecole des hautes études commerciales était entrée dans la carrière à pleines voiles. Elle donnait des cours d'un caractère économique et financier, mais elle se préoccupait aussi des réactions sociales que provoquait l'industrialisme.

La troisième partie de mon cours d'économie politique, que j'avais adapté au Canada en m'appuyant sur les enseignements de mes maîtres français et d'autorités étrangères, portait sur la répartition des biens et soulignait, en particulier, l'importance de la question sociale à laquelle la doctrine catholique apportait sa solution fondée sur les encycliques.

Mais, ni les quelques cours donnés à la Faculté des arts, ni ceux de l'Ecole des hautes études commerciales, ne constituaient un enseignement spécialisé en sciences politiques et sociales.

Les écoles supérieures de commerce se préoccupent des questions sociales comme les écoles de sciences sociales étudient les questions économiques. C'est, pour les unes et pour les autres, un complément nécessaire.

Il n'y a là aucune concurrence et l'Ecole des sciences sociales, économiques et politiques devait faire très bon ménage avec l'Ecole des hautes études commerciales.

* * *

En 1920, dès l'organisation de l'Université de Montréal, Monseigneur Georges Gauthier, nommé

recteur, accepta l'idée que nous lui soumettions, quelques collègues et moi, d'établir une Ecole des sciences sociales, économiques et politiques. Son cœur d'apôtre avait toujours voué aux problèmes sociaux une attention ardente. Il apporta à notre projet l'appui de son autorité.

L'Ecole ouvrit ses portes en septembre de la même année. Son nom indiquait au public les intentions des fondateurs et l'orientation de l'enseignement.

Quelles étaient nos intentions ? Quel rêve formions-nous dans notre jeune enthousiasme ? Nous souhaitions une grande école, du type de *l'Ecole des sciences politiques de Paris* ou de la *School of Political Science de Londres*. Ces écoles sont spécialisées: elles rattachent l'ensemble des études à une préoccupation de haute politique. Mais était-ce réalisable chez nous ? L'Université fondait d'autres institutions; elle voulait être utile au grand nombre, couvrir un domaine varié, répondre à tous les désirs légitimes, faire beaucoup de peu.

Nous avons adopté le type des Instituts organisés par les Universités catholiques de France et de Belgique et pourvu ainsi à nos besoins immédiats. C'était une expérience nouvelle en Amérique. Elle réussit, et Ottawa, puis Québec suivirent notre exemple.

Le premier Conseil de l'Ecole des sciences sociales était formé par Son Excellence Monseigneur Georges Gauthier, M. Léonidas Perrin, p.s.s., M. Léon Mercier-Gouin, M. Jean Désy, M. Arthur Surveyer, le docteur J.-A. Baudouin, et moi-même, qui le présidais comme directeur de l'Ecole.

C'est aussi le premier corps professoral, bientôt augmenté du Révérend Père Ceslas Forest,

O.P., et de Messieurs Victor Doré, Guy Vanier, Emile Miller, Georges Pelletier, Noël Fauteux, Fernand Rinfret, Anatole Désy, Arthur Saint-Pierre, Adélard Leduc, Hector Perrier.

Le programme était peu varié mais il assurait l'enseignement des disciplines fondamentales et il a été pendant vingt ans notre seul outil. Des ouvriers qui l'ont manié dès les premières heures pour le bénéfice d'une jeunesse qui y a souvent trouvé un guide et toujours un complément de culture, il en est qui sont toujours à leur poste. De ceux qui nous ont quittés, la mort a ravi quelques-uns; de hautes fonctions ont éloigné les autres sans que l'amitié ni le souvenir ne s'effacent.

DÉLÉGUÉ UNIVERSITAIRE

Mes nouvelles fonctions me conduisirent à Rome.

L'Université de Montréal avait obtenu du Saint-Siège un *rescrit* et, du Gouvernement de la Province, une charte civile. Elle était donc munie d'un double sceau, catholique et canadien-français. Elle pouvait fonctionner comme institution. Il lui restait à recevoir la complète consécration de Rome sous la forme d'une bulle. Cela supposait des démarches qui nécessitaient la visite de représentants chargés de ses intérêts.

Ils donneraient des précisions, écarteraient peut-être quelques ombres, répondraient à des objections toujours possibles et révèleraient, par leurs paroles et leur présence même, le caractère de la nouvelle institution en instance auprès des Congrégations romaines.

Un congrès des Universités de l'Empire devant avoir lieu à Oxford au mois de juillet 1921, il fut entendu que deux des délégués de l'Université, le chanoine Chartier et moi-même, se rendraient à Rome avant d'aller en Angleterre. Après une traversée des plus agréable, tout animée de la joie de revoir l'Europe après la coupure de la guerre, nous touchions Londres au passage pour atteindre Paris, puis Rome.

La route qui mène de Paris vers l'Italie enchante les yeux et l'esprit. La Côte d'Or, de Dijon à Ambérieux, est un jardin vallonné, planté d'arbres, criblé de toits, rouges sous le soleil. Puis,

Aix-les-Bains et la Haute-Savoie; et, le lendemain, Gênes s'étale devant la Méditerranée douce, presque mignarde, empressée par petits bonds réguliers vers la côte où elle amène des algues aux reflets de nacre. Dans le décor bougent des choses classiques: Pise, sa tour penchée et sa cathédrale; la Toscane royale; la campagne romaine et le Latium d'où lève pour moi le droit que j'imposai à mes élèves; Rome enfin, ses maisons pressées que surplombe l'aqueduc monumental. Mais pourquoi ces douaniers dans la nuit !

* * *

Me voilà dans l'éternité de Rome et j'écris face aux Thermes de Dioclétien avec mon stylo américain.

J'attends de voir la ville de jour pour éloigner une première impression désappointée. Peut-être aussi faut-il y vivre quelque temps et j'ai un guide excellent. Le chanoine Chartier respire Rome; il en connaît les subtilités, le charme antique et le sens catholique. Il a publié un récit alerte et coloré de notre mission. Je me contente de quelques souvenirs d'un caractère familier.

A l'hôtel, qui porte un nom bien italien, *Grand Continental Hôtel,* je cherche par toute ma chambre un morceau de savon. Je descends à la réception et, dans l'ascenseur, je m'inquiète auprès du liftier: « Parlez-vous français ? » Ne m'avait-on pas dit qu'à Rome tout le monde comprenait le français ? Il me baragouine en anglais de m'adresser au portier. Celui-ci, à qui je parle tour à tour français et anglais, me répond dans un incroyable charabia et me donne la deuxième chose que je lui demande, du papier à lettre. Je cours au chef de service qui m'informe avec une grâce commerciale

que la femme de chambre a du savon à en revendre.

Je remonte à l'étage et je sonne la chambrière. Je lui pose la question clé: « *Parlate la lingua francese ?* » Pas de réponse, mais un sourire malheureux et impuissant. Je tente: « *Do you speak English ?* » — Même geste de désolation infranchissable.

J'avais demandé au chef de service: « Comment, *nella lingua italiana,* dites-vous savon ? » Il m'avait répondu : « *Sapone* ». C'était tout simple; comment n'y avais-je pas pensé ! Je dis donc à la boniche: « *Un poco di sapone* ». Elle ne semble pas comprendre. Puis elle m'avoue qu'elle n'en a pas, mais elle me rassure: « *Io dimando* ». Bon, elle va s'enquérir. J'opine que oui, et je dis: « *Dimando* », et, à part moi: c'est *crevanto.* Elle me quitte, et revient pour m'annoncer qu'elle n'en a pas trouvé, mais que j'en aurai le lendemain.

Me voilà bien: tout seul dans Rome, revêtu de la grande poussière latine, et pas même dans mes malles un savon canadien-français. Que font donc nos traditions qui ne nous apprennent pas qu'en Europe on trouve de tout dans les hôtels, sauf ce qu'on appelle délicieusement la « savonnette » ?

Croyant bien faire, j'offre un pourboire à la soubrette. Elle me regarde, étonnée: « *E por il sapone,* Signor ? » — « Mais non, c'est pour vous, *pour vous.* » Je dépose le billet sur la table, et, comme Bonaparte, je me mets à écrire. Elle déploie mon pyjama, range mes pantoufles et, prenant le pourboire. « *Buona sera, Signor* ». Je remercie et je reste seul.

Je pense toujours au *sapone.* Tout à l'heure, le garçon d'ascenseur, croyant que je demandais

du savon pour me laver les mains et non en pleine propriété, m'a conduit à ce qu'on appelle en France un *lavatory*. J'y ai vu un vieux morceau de savon jauni. Si j'allais m'en emparer ? Avant de consentir à ce larcin, je vais de nouveau interviewer le portier: « Alors, toujours pas ou plus de savon ? » — « *Come si fa*, s'écrie-t-il. C'est bien malheureux: vous en aurez demain. »

Je m'informe si, à cette heure tardive, quelque magasin n'est pas ouvert. Sa figure désolée s'éclaire; il me désigne un fanal rouge, là-bas, rue Nationale. C'est une pharmacie. J'y cours. « *Medicamento ?*» interroge le potard. Je tords mes mains devant lui, pour lui faire comprendre que, médicament ou non, je désire me laver. Il m'apporte un savon au *lusoforme*, fabriqué à *Milano*.

Je reviens à l'hôtel et, du plus loin que j'aperçois le garçon d'ascenseur, je crie: « *Ecco il sapone !* » Quand j'entends, sur les ondes, vanter « la mousse douce et crémeuse » de nos produits, j'évoque la fraîcheur d'un de mes parfums d'Italie.

* * *

Je touche les sphères diplomatiques; et je partage le temps que je serai à Rome entre des rencontres protocolaires et des courses à travers la ville. En ce premier jour, cinq monseigneurs, un archevêque et un cardinal. J'évoque ces figures de prélats, détachées pour moi de la grande fresque encore inconnue de la Cour papale: figures parfois estompées dans ce décor ecclésiastique où elles pullulent et qui, chez nous ou ailleurs, passeraient au premier plan.

Je retiens quelques noms.

Le premier est prédestiné: Cardinali. Le porter, dans la Ville éternelle, n'est-ce pas redouter

tous les espoirs ou les nourrir tous ? Charmant, jeune encore et fort aimable; et que je comprends, lorsqu'il parle italien, comme s'il s'exprimait en français. Il me plaît beaucoup. Il s'intéresse à Dante et nous raconte comment Boccace repenti commentait du haut de la chaire la *Divine Comédie*. Il vient de quitter la Sacrée Congrégation des Séminaires et des Universités appelée aussi Congrégation des études, pour devenir, si le Pape l'y autorise, avoué dans les causes ecclésiastiques. Il était chargé d'étudier le dossier de l'Université. A ce titre, et à bien d'autres, il nous sera précieux.

Car nous le retrouverons, installé dans une vieille maison où la crise du logement l'a contraint de se réfugier. Il nous indiquera l'arrivée à Rome d'une pièce importante où des objections soulevées contre notre projet nous imposeront des démarches et des mises au point pour « dissiper ce nuage », selon l'euphémisme très romain de M. le chanoine Chartier.

Le cardinal Bisleti, préfet de la Congrégation des études, est le parrain, sinon le père — du moins le père romain — de notre Université. Petit, figure fine et posée, il se montre accueillant; mais, rompu aux souplesses diplomatiques, il ne se commet guère sauf si l'évidence est en jeu. Il nous interroge longuement sur l'Université. Il attend nos documents pour la rédaction de la bulle qui devrait être achevée en novembre. Il approuve ce qui a été fait jusqu'à ce jour et ne considère pas sans joie notre participation au *Congrès des Universités de l'Empire*. J'insiste sur l'article de notre Charte qui confie à l'archevêque de Montréal et à ses suffragants le soin de veiller « dans l'Université à l'intégrité de la doctrine et à la pureté de

la morale »; et sur la collaboration des laïcs à l'œuvre universitaire.

Nous saluons, en passant, Monseigneur Sinibaldi, joyeux, volontiers taquin. Il a plusieurs titres à notre anxiété. Archevêque et recteur du Collège portugais dont les élèves ceinturés de leurs couleurs nationales rentrent à l'instant, il est secrétaire de la Congrégation des études qui siège au *Palazzo delle Congregazioni*. Il nous y attend bientôt. Verrons-nous ses dossiers ?

Nous pénétrons chez Monseigneur Caccia Dominioni, le nouveau Maître de chambre. Des délégations de gardes nobles, des princes et des chevaliers viennent le féliciter. Tout ce monde est dans la joie. Nous de même: on vient de nous apprendre que Sa Sainteté Benoît XV nous recevra en audience privée le 22 juin.

Nous voici à la *Propagande*, au cœur de Rome, chez le cardinal Laurenti. Il est tout neuf, si j'ose dire. Il vient d'être appelé au Sacré Collège, ce qui provoque un incident amusant. Je lui demande en lui présentant sa photographie, qui est un peu sombre, de signer sur un coin qu'éclaire un reflet de la pourpre. « Ce n'est pas la pourpre encore, explique-t-il; je vais de ce pas chez le photographe Felici ». Tant mieux: cela me fera un cardinal « sans l'être tout en l'étant », comme on disait à Paris.

C'est un humble, heureux sans doute de ce qui lui arrive: très affable, recevant lui-même, se déplaçant ici et là. Il a été professeur du Chanoine. L'accueil en est réchauffé. Très pris, il nous remet au lendemain pour traiter des affaires de l'Université. Malheureusement, nous ne le reverrons plus que quelques minutes, le temps de lui promettre l'envoi de nos documents.

Le cardinal Merry del Val habite un palais derrière la sacristie de Saint-Pierre. Nous traversons les antichambres et la Chambre du Trône où, depuis 1870, le fauteuil réservé au Souverain Pontife est tourné vers le mur.

Le Cardinal nous reçoit dans son bureau. Grand, élégant, d'une tenue surveillée mais sans recherche, on subit tout de suite l'inépuisable charme de sa race. Il parle un français très pur, et son regard est infiniment doux. Onze ans, il fut Secrétaire d'Etat; il garde près de lui la soutane blanche que portait Pie X la veille de sa mort et, le quatre de chaque mois, il dit la messe sur le tombeau du grand pontife. Aujourd'hui, il vit retiré, dans l'ombre du Saint-Office. Que n'est-il Italien !

Je parle naturellement de Rome, de l'enchantement que je ressens à m'y trouver, pour trop peu de temps, hélas ! Qu'emporterai-je des hommes et des choses ? Un visage brisé, des reflets splendides, une mise en place qui amorce un éblouissant souvenir et le désir d'un retour.

Le Cardinal déplore les heures troublées d'après-guerre où se débat une jeunesse angoissée. Le peuple retient son affection. Il le croit bon et sain; mais encore faut-il que l'on s'occupe de lui. Cette parole me frappe. Elle est vieille comme l'Eglise et fait écho à ses attitudes de paix, à ses soucis de justice, dont l'expression n'a pas connu la lassitude des siècles.

Il écoute avec intérêt nos propos sur l'Université et ne semble pas manifester d'inquiétude sur le sort de nos sollicitations. D'autant que nous le rassurons sur les sentiments de l'Université Laval de Québec, qu'il évoque avec un bon sourire.

Je détourne vers le sentiment une conversation

jusque-là toute protocolaire. Je lui dis mon affection qui lui est restée fidèle depuis l'année 1897, où je le vis porter le Saint-Sacrement dans les rues de Montréal, sa belle tête inclinée sur l'ostensoir. J'ai suivi son ascension; et je n'ai eu qu'un rêve: le voir et lui exprimer mon admiration.

Puis, Son Eminence ayant tracé au bas de sa photographie des mots de bénédiction pour ma famille: « Chacun a son cardinal, lui dis-je, sans doute naïvement, vous êtes le mien, et je vous remercie de tout mon cœur ». Je laisse à regret ce prince qui — comme l'écrit à peu près Caillavet du marquis de Ségur — n'a pas à s'efforcer pour être grand seigneur.

Le cardinal Billot loge au Collège américain où il occupe une série d'antichambres petites et étroites, modestement meublées. Vêtu de noir, une légère ligne pourpre souligne son col romain. Il se penche un peu en nous parlant car il est très grand. Ce Jésuite est un des plus notoires théologiens de Rome.

Ce que nous disons de nos démarches paraît nous assurer l'appui de son incontestable autorité. Une ombre: il s'étonne de notre participation au prochain Congrès d'Oxford auquel prendront part un bon nombre d'universitaires protestants. D'autres pensent peut-être comme lui: il est le seul à le dire. Nous le rassurons en lui apprenant la parfaite approbation du Pape. Et nous lui demandons de vouloir bien s'employer à nous obtenir la bulle pour le premier de l'An afin que nous puissions travailler dans la joie et le repos de la consécration.

Encore un palais, là-bas, dans une autre extrémité de Rome, et encore un cardinal. Très grand et très droit, le cardinal Lega agit comme

avocat auprès des Congrégations. Il est donc très au courant de nos désirs et de nos inquiétudes, si vraiment il en existe. Ses questions sont pertinentes. Il est d'avis que le *Rescrit* autorise l'affiliation des Collèges classiques. « Nous étions décidés à vous accorder votre Université: mais nous voulions en avoir des raisons sérieuses. En face de la grande université protestante de McGill, elle est nécessaire. » Il espère aussi, lui, que la bulle nous arrivera bientôt. Le reste de la conversation, puisque nous tenons un si précieux témoin, tente d'éclairer l'œuvre que nous avons poursuivie à Montréal.

Le cardinal Sbarretti, préfet du Saint-Office, naguère délégué au Canada, connaît nos volontés et nos craintes. Il prête intérêt à nos démarches. Nos problèmes financiers le préoccupent: comment vivra cette université tout à côté de McGill ? L'aide promise par l'Institut Rockefeller l'impressionne: il y revient au moment où nous prenons congé. Il nous confie de porter au Congrès d'Oxford nos préoccupations spirituelles.

Le cardinal Vanutelli connaît le Canada. Comme légat papal, il a participé, en 1910, au Congrès eucharistique de Montréal. Il se rappelle son entrée triomphale au pays quand tous les clochers de nos paroisses dressés le long du Saint-Laurent le saluaient éperdument. *Tutti sono francesi* répètent ceux qui l'accompagnaient dans cette montée royale.

Quelle vitalité nous retrouvons chez ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans, lumineux d'entrain. Nous lui rappelons la prochaine réunion de la Congrégation des Etudes où nos intentions seront pesées. Il n'y va plus guère; mais, pour le Canada

« auquel il est reconnaissant », il s'y rendra. Il est foncièrement pour nous.

Il veut bien parapher sa photographie, qui lui rappelle des jours lointains: « J'étais plus jeune alors. C'était le Congrès. »

Il s'informe, comme chacun, de Mgr Bruchési, désolé de le savoir malade. Tous, à Rome, le veulent italien: « Vous prononcez Bruchési, c'est *Brukési* qu'il faut dire. *E uno Italiano* ». Chose certaine, ses origines et son charme lui ont valu la conquête de Rome.

Monseigneur Benedetti, nommé nonce au Mexique où il se rendra en passant peut-être par le Canada, a manifesté le désir de nous entendre. Esprit ouvert, très influent à Rome où l'on répète qu'il a l'oreille de Benoît XV, il nous reçoit avec la meilleure grâce et nous assure de son agissante sympathie.

Il nous reste une dernière visite: le supérieur général des Jésuites, le révérend père Ledokowski.

Démarche qui s'impose. On sait le rang que certains supérieurs généraux tiennent dans la hiérarchie romaine. Si je ne m'abuse, ils touchent au Sacré Collège, sans en être; ils en prennent la suite, en quelque sorte, et leur influence, fortifiée par l'esprit et le nombre, est considérable.

Nous nous rendons au Collège germanique. Sur une cour intérieure se raidissent des corridors étroits dont les murs sont ornés de portraits sévères. Une sorte d'antichambre. Une porte. Le Supérieur général paraît, la main tendue. C'est un charmant homme, très simple et fort affable, chez qui l'on reconnaît tout de suite l'élégance et la finesse de son origine polonaise.

Nous parlons assez longuement de l'Université

dont le Père connaît les aspirations. Il est heureux que le *Gésu* ait conservé son privilège. Puis il est question de tout. Des difficultés qu'ont les Jésuites devant l'affluence des inscriptions: le Supérieur général est obligé d'interdire de recevoir trop d'élèves. Les Pères n'y pourraient pas suffire. Il croit à un regain du catholicisme, et au succès que connaît partout la formation classique et religieuse; il pense que nous serons bien accueillis à Oxford, car les Anglais recherchent une doctrine. Nous prenons congé, enchantés de ces échanges d'idées dans une atmosphère si sympathique.

* * *

Seul dans ma chambre, je m'abandonne à quelques minutes de repos. On frappe à ma porte: avec un sourire illuminé, le chanoine Chartier me tend la lettre nous conviant à l'audience privée que nous accorde le Souverain Pontife, le 22 juin, à midi quinze.

Le grand jour arrivé, nous nous rendons au Vatican dont nous visitons les principales pièces en attendant l'heure de l'entrevue. La Chapelle Sixtine est livrée aux artistes qui en poursuivent la réfection; mais il nous reste les Loges de Raphaël et la splendeur des musées.

Impression vive, malheureusement trop rapide: je voudrais retenir l'ensemble et le détail d'une richesse inouïe, me livrer à ce rendez-vous de tous les arts. Que n'en ai-je le loisir ? Ce sera pour une autre fois. Je n'emporte qu'un soupçon, un désir déçu et pourtant comblé. Le regard s'ingénie à pénétrer l'harmonie des couleurs, les draperies des marbres, le sceau de l'art sur la pureté de la matière.

De ce trésor, où l'on dit que se rencontrent

des faiblesses attribuables à l'angoisse de disciples inexpérimentés, je ne juge pas; mais je sais que la moindre de ces œuvres détachée de son climat vers nos solitudes offrirait un relief singulier.

Nous déposons nos pardessus et nos chapeaux sur une console, à l'entrée des antichambres dont nous franchissons deux ou trois d'un trait. Je suis en habit, le chanoine Chartier porte le manteau romain, sous lequel, « saintement rebelle » à la discipline protocolaire, il a glissé la photographie que je voudrais faire signer par le Souverain Pontife; très heureux, je le sais, de m'obtenir une faveur qui frise le passe-droit.

Une heure d'attente dans une large pièce aux tentures rouges où des sièges sont disposés contre les murs. Nous avons tout le temps d'admirer de ravissants gobelins d'Audran, leur harmonie, le jeu infini de leurs nuances, la sûreté de leurs perspectives.

Une sonnerie: M. Jonnart, le nouvel ambassadeur de la France auprès du Vatican, passe, accompagné de sa famille. Comme les cardinaux et les dignitaires ecclésiastiques, les ambassadeurs ont préséance: ils sont admis de droit chez le Souverain Pontife et ne connaissent pas les rêveries de l'antichambre. M. Jonnart est en uniforme et porte en bandoulière un large ruban aux trois couleurs. Les gardes rectifient la position d'un mouvement brusque, comme s'ils étaient tout à coup surpris. Cette scène rapide, qui ne laisse pas d'être émouvante, rompt la monotonie de nos pas perdus.

M. Jonnart repassera tout à l'heure devant nous comme ceux qui reviennent d'une audience privée. J'évoque ce roman où Giraudoux décrit les gens qu'il croise sur la grand-route, ceux qui

s'en vont, ceux qui retournent, leur poursuite accomplie. Ainsi, vers le Saint-Siège vont et viennent les voies et les hommes du monde entier. Cette fantaisie paraîtra étrange à pareille heure, en pareil lieu; mais qui restreindra les évasions de l'esprit ? Qui sait prier sans oublis ?

C'est notre tour. Nous traversons trois antichambres encore, et nous causons avec Monseigneur Caccia Dominioni, Maître de chambre, venu recevoir M. Jonnart. Un chef des gardes nobles, un camérier, un « introducteur » . . . Un timbre, et la porte s'ouvre. On nous fait entrer dans la bibliothèque où se trouve le Pape.

Nous nous agenouillons sous la bénédiction du chef de l'Eglise. Sa Sainteté nous invite à nous asseoir, et une longue conversation s'engage qui prend, dans ce refuge suprême, un caractère de respectueuse confidence et de confiance absolue.

Après avoir donné des nouvelles de Mgr Paul Bruchési, dont la santé préoccupe le Pape, le chanoine Chartier explique notre présence à Rome: notre Université, instituée canoniquement par un rescrit pontifical, devenue par conséquent indépendante, a reçu l'existence civile par une loi de notre Gouvernement provincial. Cette Charte, qui rattache à l'Université les collèges classiques de la région et respecte le privilège des Pères Jésuites, établit une heureuse collaboration entre les religieux et les laïcs qui en assurent la vie et l'expansion.

Je laisse ici la parole au chanoine Chartier qui, avec son bon cœur habituel, me prête un mouvement que j'ai eu, certes, mais que j'ai suivi d'instinct sans me rendre compte qu'il fût aussi heureux.

« Le secrétaire général eut alors une véritable inspiration. Saisissant la main de son compagnon

et levant les yeux sur ceux de Sa Sainteté, il lui dit: « Très Saint Père, daignez voir dans ce geste le symbole de l'esprit universitaire à Montréal: esprit d'union étroite entre le clergé et les laïcs. » Et Benoît XV, tout en les bénissant, répondit: « C'est très bien, cette alliance, monsieur le secrétaire, assurez tous vos collègues que le Pape la bénit de tout cœur. Puisse-t-elle se maintenir, se resserrer encore et porter des fruits toujours plus abondants ! »

Pendant que parle le Chanoine j'ai tout le temps d'observer le Pape. L'air bon et condescendant, il rit volontiers, finement. Ses yeux sont fixés sur le monde entier. Il s'intéresse, approuve, bénit. Sa soutane est blanche et les manchettes sont de soie moirée. De même tissu, la ceinture enrichie d'or. Sur sa poitrine, la chaîne lourde et souple et une grande croix d'or. A son doigt, l'anneau symbolique.

Le Chanoine demande une signature pour moi. La carte d'audience porte qu'il n'est pas permis d'apporter au Pape des lettres ou des photos à signer.

— Cette défense, Très Saint Père, s'étend-elle à tous ?

— Oui, pendant les audiences . . . Mais pour une seule gravure . . . Vous l'avez ?

— Oui, répond le Chanoine, qui entr'ouvre sa soutane pendant que le Pape sourit.

J'explique que, secrétaire de France-Amérique, je me suis occupé des œuvres de secours et que j'ai choisi le monument de la Paix, ordonné par Benoît XV. Le Pape regarde ma gravure et dit: « Tiens, c'est nouveau, je n'avais jamais vu ça » . . . Il signe et date, pendant que nous le regardons, silencieux. Après avoir étanché l'encre, il revient

à la gravure. Il ne paraît pas aimer que l'artiste ait placé son buste au bas. C'est tout autre chose, croit-il. L'artiste « a voulu faire de la réclame ».

Nous distribuons des lires aux valets vêtus d'amarante. Je cache mon précieux autographe jusqu'à la rue. Et nous revoilà dans l'éblouissant soleil de Rome.

* * *

Aux heures libres, je parcours Rome à pied, n'utilisant le tramway que pour de longs trajets, ou pour me rendre à un point d'où je rayonne. Ce mode de transport offre une sorte de familiarité anonyme et un poste d'observation où se compriment puis se diluent des fragments d'âme collective. Je m'installe aussi à l'intérieur ou à la terrasse d'un café pour saisir quelques traits de mœurs ou soupçonner des habitudes. Dans les rues, je mêle ma flânerie au flot lent de la foule. Ne suis-je pas, ne fût-ce que quelques jours, citoyen de la ville qui m'accueille sans le savoir ? Je participe à sa vie comme si je l'avais fait de tout temps. Une allure étrangère, la forme de mon vêtement ou quelque détail insoupçonné trahissent évidemment le naïf incognito.

Le mouvement me captive: le peuple romain me donne d'abord une impression d'insouciance ensoleillée qui n'est qu'apparence car il s'enflamme et s'agite. Les mystères de cette rue, les rires qui fusent, les mots vifs et nombreux et les gestes répétés — seuls signes que je saisisse — révèlent une activité constructive, la poursuite d'imposantes réalisations au delà d'un passé respecté.

L'homme est bien bâti, vigoureux, généralement beau. Les enfants sont délicieux de finesse et de vivacité. Un Anglais, débarquant à Calais

et croisant sur les quais une rousse, notait: « En France, toutes les femmes sont rousses ». J'aurais juré, avant d'y aller voir, que toutes les Italiennes étaient brunes. Je me trompais étrangement. Nombreuses et ravissantes sont les blondes que dore le soleil méditerranéen.

Je m'abandonne aussi aux délices de la découverte. Ma curiosité est amorcée et mon regard cherche des présences attendues; car des silhouettes me sont familières et des noms réveillent en moi des souvenirs classiques. N'ai-je pas eu longtemps sous les yeux des gravures représentant Saint-Pierre et le Colisée, dont les courbes puissantes me fascinaient. Professeur de droit romain, comment serais-je resté insensible aux ruines du Forum ? Qui n'a pas, songeant à Rome, évoqué la légende du Palatin, les cryptes des Catacombes, le Capitole, le Quirinal ou la Villa Médicis ? J'étais donc engagé, comme on dit aujourd'hui.

Je pénètre à Rome la splendide réalité dont je n'avais que le soupçon. J'y touche la source de notre catholicité et de notre civilisation, au seuil de la mer qu'encerclent nos miracles. Nos pensées se renouvellent dans l'inépuisable trésor de la latinité. Religion, philosophie, législation, lettres, beaux-arts, surgissent des collines inspirées et trouvent leur expression dans la beauté. J'éprouve surtout la griserie du vrai. J'ai lu cette inscription dans un cloître: *Materiam mirum praecellit materiatum ?*

Plusieurs fois je me rends à Saint-Pierre, de jour d'abord, puis au cours de ma dernière soirée où je suis presque seul sur la large place baignée des clartés douces d'une nuit d'Italie. Je n'ignore pas les querelles d'écoles que la façade et le dôme ont engagées; mais ceux mêmes qui s'interrogent à

propos de certaines lourdeurs ou d'un défaut de perspective, admettent la puissance de l'ensemble, la fascination du détail.

Et puis, c'est Saint-Pierre de Rome: le cœur de la chrétienté. On emplit ce vide immense de la splendeur des cérémonies: le Pape porté au-dessus des fidèles, tiare en tête, main levée pour bénir. D'une fenêtre de la façade, le Pontife encore, acclamé par la foule soulevée sur la place. Et — j'y reviens — autour du souvenir et de la présence du premier apôtre, ce décor où la matière sous toutes ses clartés, sous toutes ses puretés, exalte grâce au génie de l'art, les séculaires vérités de la foi.

Bien des traits se sont estompés depuis ce premier séjour. Je regarde une photographie aérienne et je ne m'y retrouve guère. D'ailleurs, que gagnerais-je à reconstituer sur un Baedecker une figure brisée ? Rome antique, Rome chrétienne, Rome contemporaine, elles sont là, toutes trois, dans le témoignage de l'art. Que de richesses et que de souvenirs le temps nous distribue, des ruines glabres aux luminosités des marbres.

* * *

Nous remontons vers la France, où nous passerons quelques jours, le temps d'y remplir une deuxième mission, dictée par l'amitié.

Dans la promesse d'un jour radieux, Paris jaillit lentement d'une brume dorée. Le travail s'éveille. Les pavés encore humides et la sciure que l'on renouvelle au seuil des boutiques, dégagent des odeurs familières au passant et qui nous saisissent ce matin-là: une grève des taxis et des autobus nous contraint de gagner à pied la place Sainte-Geneviève et l'église Saint-Etienne-du-

Mont où le chanoine Chartier, presque sous la géniale épitaphe de Racine due à Boileau, va bénir le mariage de Pierre Dupuy à qui je sers de témoin.

Mariage d'étudiants: Pierre épouse mademoiselle Thérèse Ferron, inscrite, comme lui, à la Faculté des lettres où tous deux préparent leur licence.

Pierre avait été mon élève et je lui avais gardé beaucoup d'affection. Plusieurs amis l'avaient aidé à obtenir du Gouvernement de notre Province une bourse en vue de poursuivre en France des études littéraires. Je crois bien qu'à ce moment-là il rêvait de revenir au pays y enseigner les lettres. Plus tard, il se tournera vers la carrière diplomatique où il connaîtra de remarquables succès.

Dans une de ces allocutions que son cœur lui inspire, le chanoine Chartier souligna l'émotion que faisait naître en nous tous cette cérémonie canadienne au cœur de Paris.

Un petit déjeuner réunit au Café du Panthéon les quelques amis qui avaient accompagné le jeune couple. Parmi eux, Victor Doré, Jean Désy, Pierre Dufresne, le chanoine Chartier et naturellement le frère de la mariée, le docteur Alphonse Ferron.

Le soir, le chanoine Chartier et moi-même passions en Angleterre pour y accomplir notre troisième mission.

* * *

L'idée de réunir en Congrès des représentants des Universités de l'Empire est relativement récente. Le premier, convoqué en 1912, avait pour objet d'étudier et de comparer les méthodes d'administration suivies dans les diverses institutions. Le second devait avoir lieu en 1920; mais, à cause

des difficultés d'après-guerre, il avait été reporté à 1921.

Au début de juillet, les délégués se trouvaient à Londres au nombre de plus de deux cents. Ils participèrent aux cérémonies et aux fêtes qui marquent d'ordinaire ces sortes de réunions. A titre de Secrétaire général de l'Université de Montréal, je m'intéressais surtout à l'Université de Londres et, avec mes collègues, le chanoine Emile Chartier et le docteur Georges Baril, et quelques autres professeurs venus en observateurs, dont le très aimable docteur Eugène Saint-Jacques, je parcourais les laboratoires où se poursuivaient des recherches, je visitais des instituts, celui de physiologie en particulier, et l'Ecole des sciences politiques.

Je m'arrêtais aussi aux installations matérielles, à l'utilisation des espaces — le climat sans neige permettait l'éclairage par le toit, mais ce procédé nous était interdit. Bref, ainsi que j'avais fait à Berkeley, je retenais des formules auxquelles je me reporterais dans l'avenir lorsque l'occasion nous serait donnée de transporter l'Université dans un cadre plus large.

Bientôt, nous passions à Oxford où le Congrès proprement dit avait lieu. Les délibérations portaient sur l'enseignement. On m'avait confié de présenter une communication sur *les Universités et l'Enseignement des Sciences politiques et sociales*, tâche que je partageais avec d'autres membres du Congrès.

Après quelques considérations sur le rôle nouveau que le XIXième siècle et la guerre de 1914 avaient imposé à l'enseignement supérieur, j'examinais tour à tour comment les universités qui, en formant l'élite, répandent dans les masses les vérités morales et scientifiques dont elles ont la garde,

devaient adapter leurs programmes aux exigences de l'heure en ce qui concerne le civisme, la politique — prise dans son sens large — et la sociologie. J'en avais de bonnes raisons si l'Université de Montréal venait d'organiser une Ecole des Sciences sociales, économiques et politiques.

Je ne reprends pas ce texte qui a été publié en anglais et en français; mais je voudrais souligner ce que je disais du civisme. Au fond, ma secrète ambition était d'exprimer notre conception des humanités et notre fidélité à la culture générale dont nous prisons la valeur, de même d'ailleurs que Cambridge et Oxford.

Voici donc:

Plus que jamais la nation réclame des citoyens, des hommes qui se plient à l'ensemble du devoir social. Les complexités et les dangers de notre civilisation où la recherche du bien-être et de la fortune prédomine, l'égalité politique et l'accession du peuple à la conduite des affaires publiques, les répercussions du développement économique qui a engendré de nouvelles misères et atteint l'homme dans sa vitalité; tout cela, joint à un égoïsme tenace, exige que les membres de la communauté s'unissent pour arrêter les excès, remédier aux maux, sauvegarder le principe moral de la société.

Tout le monde est appelé au civisme. « Si vous aimez votre pays, faites-lui, en votre personne, le cadeau d'un bon citoyen. » Cette pensée d'un Ancien marque quel cas on faisait autrefois du citoyen et la part que l'on donnait à la formation du caractère.

Qu'est-ce donc qui nous donnera, au delà de la famille et de l'école primaire où ces pensées gardent la même valeur, la culture propice à l'éclosion du civisme ? — L'humanisme total, fait de

lettres, de sciences et, surtout, de philosophie. Longtemps les éducateurs ont été divisés sur ce point. Les tenants de l'instruction scientifique reprochaient aux littérateurs et aux historiens d'en être restés au XIIIe siècle; et les littéraires plaignaient les scientifiques de ne vouloir être que de leur temps. L'expérience paraît avoir apaisé les esprits. On revient partout au foyer des humanités, entretenu en Angleterre même, sous les voûtes d'Oxford, comme aux époques lointaines les Romains préservaient le feu sacré qui symbolisait la transmission de la vie. Les Canadiens français n'y ont jamais renoncé.

Les lettres apportent à l'homme moderne, sollicité par mille distractions et dominé par le désir des réalisations rapides, le merveilleux contrepoids de la pensée des siècles.

Elles trouvent dans les sciences un complément nécessaire. Celles-ci ont pour elles l'actualité, ce qui est quelque chose; elles tendent vers la vérité, ce qui est mieux. Elles conseillent l'observation méthodique, la modération, la suite dans les idées et la juste appréciation des faits.

Ce sont déjà de belles leçons. Seules, elles conduiraient au mandarinisme. Il serait vain de réciter des règles de grammaire et des généalogies comme d'accumuler des nomenclatures ou la série des réactions chimiques. L'enseignement vit par la philosophie, par la synthèse qui devient une doctrine inspiratrice de nos actes. La philosophie, nourrie de tradition, n'éprouve pas de surprise devant le progrès si elle en est l'origine et la continuité. Spéculation de l'esprit, elle domine, dirige et ordonne.

On a dit que l'on ne pouvait philosopher sur le carré de l'hypoténuse ni sur « les doublets dans

la langue française ». Je n'en crois rien. Tout dans l'enseignement est prétexte à formation. Le phénomène n'est jamais isolé: il est lourd de certitude ou d'hypothèse, il éveille toujours l'idée qui l'a déterminé et rattache ainsi l'universel raisonnement. Il y a des directives dans tout; il suffit de les faire jaillir par la comparaison. Ainsi l'enseignement classique atteint son efficacité et devient pratique.

Voilà la véritable préparation à la vie. Je ne songe ici qu'à l'élite qui sortira de nos universités, à l'élite que les langues, saxonne et latine, désignent par un mot qui veut dire triage, élection. Je sais les intéressants efforts que l'on a tentés pour enseigner le civisme au *high school*. J'applaudis aussi au projet d'utiliser, dès le collège, l'histoire et la géographie à des fins sociales; et à celui d'organiser dans les classes de philosophie un cours d'économie politique; mais je me préoccupe, avant tout, d'atteindre les meilleures assises de la citoyenneté, sans quoi s'effondreraient bientôt les échafaudages les plus savants. Les lettres révèlent le recueillement de l'humanité et les sciences manifestent l'épanouissement de ses forces productrices. Confondues dans une philosophie doctrinale, ces deux puissances sont déjà de l'action. L'homme cultivé trouvera en lui-même la raison de s'y soumettre et de se sacrifier. C'est le civisme.

Cette formation, qui tend à faire des responsables, paraît frivole ou inutile si l'on ne prend garde qu'à ses moyens. A quoi bon lire une page de poète ou savoir l'histoire d'une défaite ? Et que servira à l'avocat de discerner les éléments d'une cellule ? Mais à la prendre toute, à la juger dans ses fruits, on demeure émerveillé. Le jeune homme qui la possède est mûr pour la spécialisation. Com-

me en biologie l'individu se constitue par la différenciation d'éléments d'abord semblables, il peut s'élancer et réussir. Il ne cristallise pas. Il a reçu un passe-partout de modèle uniforme, mais distinct pourtant par quelque trait plus enfoncé, qui lui permettra d'ouvrir les portes donnant sur toutes les carrières.

C'est un fait qu'affirment de nombreux témoignages, venus des pays les plus pratiques, comme des nations les plus idéalistes. C'est un fait que la guerre a scellé. Si la science a triomphé, c'est qu'elle fut guidée par la raison et mue par le sentiment. Là où la partie paraissait perdue, l'invention et la méditation reconstituaient la victoire. Foch a dit: « Pendant que Ludendorff déployait sa stratégie, je philosophais. »

L'attitude séculaire d'Oxford prouve qu'il n'est pas indispensable, pour former un citoyen à l'esprit ouvert et au tempérament généreux, de le diriger vers des études appropriées. Le classicisme pur, bien utilisé, préparera les *educated citizens of an imperial democracy, fit for the duties of leadership in public life,* comme le remarque un *fellow de Balliol College.* Ces citoyens auront la curiosité des problèmes actuels et le souci du bien public parce qu'ils auront médité sur les perpétuels recommencements qui marquent, à travers l'histoire, la persistance du sentiment humain.

* * *

Le congrès devait s'achever en Ecosse et, après une visite à Cambridge, nous quittâmes avec regret Oxford où tant de citoyens éminents se sont formés et où flotte une atmosphère d'étude et de liberté. Tenu par mon idée de pavillons distincts qui voisineraient peut-être demain sur le Mont-

Royal, j'admire le décor accueillant de ces très vieux collèges qui abritent sous le lierre les traditions où se renouvellent dans l'abondance et la fraternité, les sources de la ténacité britannique.

J'étais ravi de visiter l'Ecosse, si peu de temps que ce fût, car j'avais toujours rêvé de ce pays qui me paraissait une sorte de diminutif du nôtre, avec ses rebords montagneux, ses lacs et sa plaine centrale, et où s'étaient poursuivies des luttes pour l'indépendance et le respect des caractères ethniques d'une population résolue.

Malheureusement, je n'en connaîtrais pas grand-chose. J'eusse aimé parcourir sa campagne, apercevoir au moins ces foyers où l'Ecossais enferme sa vie laborieuse et frugale. J'aurais voulu voir les *lochs* et la Vallée des Trossachs dont on nous disait merveille et où, si je ne me trompe, Walter Scott a placé les romanesques amours de la *Dame du Lac*.

Dès le matin, nous nous installions dans un autocar. Un incident banal — arrêt forcé en cours de route, je ne sais plus — nous fit manquer de quelques minutes la correspondance avec le bateau. Je garde le regret d'une vision perdue.

Il ne restait qu'à nous replier sur les villes: Edimbourg et Glasgow. Edimbourg, la « ville de l'esprit », comme on l'a appelée; Glasgow, bourdonnant, ouvert sur le monde, où je salue discrètement dans l'ambiance de la vieille Université les ombres d'Adam Smith et de James Watt.

Au dîner, qui a lieu dans une vaste salle du *Old College*, ont pris place à la table d'honneur, autour du duc d'Athol, nombre d'Ecossais, plutôt jeunes, venus à Edimbourg de tout l'Empire. Le regard décidé de ces hommes me livrait l'Ecosse enchanteresse dont l'image, quand on l'a surprise,

demeure; dont le souvenir revit quand on évoque les coins du monde où l'esprit s'est apaisé dans une harmonie. Les traditions y logent comme le printemps dans un pays sauvage. La religion, la loi, le régime judiciaire, lui sont propres. Pourtant, l'Ecosse est liée à l'Angleterre. L'en détacher enlèverait à la terre britannique un de ses charmes, peut-être le plus prenant. L'exemple de l'Ecosse montre que l'unité n'est pas dans l'assimilation, comme on le pense trop chez nous, mais dans les œuvres nées de la confiance et de la liberté.

Le dîner se poursuit dans une gaieté sobre. Je suis à côté du *City Treasurer* qui exerce son humour sur ses concitoyens comme fait tout bon Ecossais, fût-ce à propos de certains défauts qu'on leur prête à tort. — « Voyez votre voisin, me dit-il, il a empoché la carte sur laquelle on avait inscrit son nom — *he pocketed his name !* » Ce monsieur qui est en face de vous, poursuit-il, est l'homme le plus distrait d'Ecosse. Voyageant par chemin de fer entre Edimbourg et Londres, il envoya à sa femme une dépêche désespérée: — « Mary, where am I going to ? » A quoi Mary imperturbable répondit: — « Look on your ticket, John. »

En descendant après le dîner le grand escalier d'honneur, nous entendons le bruit des couverts que l'on rassemble en hâte: — « *See*, me dit le Trésorier à l'oreille, *they are counting the spoons.* » Cela me rappelle une histoire que je tiens d'un Ecossais. Trois hommes — un Anglais, un Irlandais et un Ecossais — discutaient courses. La course la plus serrée que j'ai vue, dit l'Anglais, est une course entre deux bateaux. Le premier l'emporta à cause de la double couche de peinture dont il était revêtu. J'ai vu mieux que cela, dit l'Irlan-

dais: c'était une course de chevaux; le vainqueur triompha par une verrue qu'il avait sur le nez. L'Ecossais se taisait. — *And you, Pat, have you seen a closer race ? — Yes: Scotch !* Ces blagues, on en cueillerait une moisson: elles lèvent de l'esprit d'un peuple puissant, qui peut se payer le luxe du sourire.

* * *

Je pars pour Toulouse dont on a dit qu'elle est « la rivale de Rome ». La *Semaine sociale* s'y réunit et nous y représentons, le chanoine Chartier et moi-même, l'Université de Montréal.

J'y retrouve des figures connues. Le président, par exemple, M. Eugène Duthoit, que nous avions accueilli au Canada au cours de la guerre de 1914. Quelques camarades de l'Ecole des Sciences politiques sont parmi les *semainiers,* et j'évoque avec eux des souvenirs. Le thème choisi cette année est la justice, dans le domaine économique et social; et nous écoutons d'intéressantes communications faites par des maîtres de la pensée catholique. A un des déjeuners qui réunissent chaque fois nombre d'auditeurs, le chanoine Chartier prend la parole. Il est acclamé.

Un Toulousain m'avait aimablement offert l'hospitalité. Le soir, après une conversation avec mon hôte, je me retirai dans une large chambre donnant sur le jardin. J'étais sans méfiance et, heureux de sentir quelque fraîcheur après une journée fort lourde, je m'endormis dans la nuit douce toutes les portes-fenêtres ouvertes. Je connus l'attaque furibonde des moustiques du Midi, qui, comme on pense, ont une tendance congénitale à l'exubérance. Le lendemain, j'avais le visage littéralement criblé. Je quittai Toulouse et la Ga-

ronne pour rentrer à Paris où, pendant plusieurs jours, je sentis peser sur ma figure des regards inquiets.

* * *

Nous restons à Paris quelques jours encore, le Paris du mois d'août, aux théâtres fermés, aux vedettes remplacées, aux dimanches tristes le long des boulevards abandonnés. Puis nous montons sur un navire où l'on a, sans vergogne, entassé les voyageurs. En septembre, je reprends ma besogne, le cœur encore chaud des heures lumineuses que nous venons de vivre.

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

Sur l'invitation de l'Italie, transmise à Ottawa par le *Foreign Office*, le Canada décida de participer à la conférence de Gênes « pour la restauration économique et financière de l'Europe » et désigna deux délégués, sir Charles Gordon et moi-même, à titre de commissaires et plénipotentiaires, avec plein pouvoir de conclure des traités, conventions et accords, pour et au nom de Sa Majesté le Roi, de la part du Dominion du Canada. Nous avions donc la signature.

Ma nomination, accueillie avec sympathie par la presse de langue française, éveilla quelques grognements dans les journaux de Toronto contre l'inconnu, the *unknown*, que j'étais à leur sens. Je souris: lorsqu'il s'était agi de la conscription, ils avaient bien su me trouver. Ils avaient sans doute raison et c'est moi qui avais tort de ne pas connaître Toronto.

J'avais droit à un secrétaire. Je ne manquai pas la chance qui s'offrait de choisir un de mes anciens élèves de l'Ecole des hautes études commerciales, Gérard Parizeau. Il avait jusque-là peu voyagé. Il partit pour Ottawa, qu'il ne connaissait pas encore, prendre les arrangements nécessaires avec le ministère et, quelques jours après, il était à Paris, puis à Gênes. Esprit précis, curieux des hommes et des choses, plein de sollicitude pour son travail, il accueillait ses premiers éveils européens avec un délicieux humour. Il fut parfait.

Notre voyage fut précédé de réceptions et de

dîners. Les licenciés des Hautes études fêtèrent leur camarade. Le *Quartier Latin* nous souhaita bon voyage au pays « où la brise est plus douce ». Au *Cercle Universitaire*, les autorités de l'Université, les doyens et les directeurs, plusieurs professeurs et amis nous offrirent un banquet. Le menu, fait d'à-peu-près et de blagues, portait en exergue ces mots de Brillat-Savarin: « La destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent ». On me présenta une large serviette diplomatique, « la première, assurait-on, qui sortira du pays », et qui servit de thème à un sonnet signé *Piché et Désy*, dont on appréciera les rimes funambulesques:

Ainsi vous nous quittez, docte universitaire,
Pour entreprendre au loin, ô l'étrange loisir,
Ce voyage de gêne et si peu de plaisir
Dont les embarquements ne sont plus vers Cythère.

Mais vous aurez bientôt touché, Dieu merci, terre...
Nouvel ambassadeur, habile à réussir,
Vous verrez dès l'instant que vous voudrez choisir,
Au son de votre voix tout l'univers se taire.

Témoin silencieux de vos succès nouveaux,
Recélant en ses plis l'âme de vos travaux,
Cette serviette ira, de séance en séance.

Souple quand il faudra, forte dans l'occurrence,
Mais préservant toujours dessous son noir chagrin
Le riant souvenir des bords du Saint-Laurint.

* * *

Nous quittons Montréal par chemin de fer, pour New York. Les exigences du départ m'ont

imposé une grande fatigue, et je subis mal la chaleur et les balancements du train.

Je revois New York avec plaisir. Je le traverse en autobus jusqu'à Riverside, comme j'aime faire: c'est une sorte de prise de possession à laquelle je me livre chaque fois. Dans la soirée, nous arpentons le Broadway, de la 110ième rue à la 34ième, en musant.

Le lendemain, nous sommes sur le *Homeric* en route vers Cherbourg, par un soleil radieux. Le départ, merveilleusement réglé, est émouvant; mais la foule nous fait des adieux anonymes — car nous n'y distinguons personne qui nous soit proche, aucune figure amie —; et nous évoquons par delà la frontière ceux dont nous eussions aimé emporter un dernier sourire.

Le *Homeric* est confortable et gai. Vingt mille tonneaux, c'est je crois, la formule la plus heureuse. Sur le *pont-promenade*, s'ouvrent de larges salons en enfilade où nous prenons tour à tour le thé ou le café et où s'accomplit, le soir, le rite bigarré, et parfois comique, de la danse. La salle à manger, à laquelle on accède par un ascenseur, est encastrée au centre du navire et donne l'illusion de la stabilité. Les convives sont groupés par petites tables: notre délégation en occupe une et, trois fois le jour, nous avons l'occasion d'échanger des propos divers, dont nous bannissons, autant que possible, l'inquiétude européenne.

Les passagers de première sont peu intéressants, du moins pour ce que nous en connaissons. Pour quelques-uns, qui sont bien, les autres sont gris ou dorés de neuf. Ma femme a pour voisin sur le pont, à six chaises de la sienne, un homme qui voyage avec un domestique nègre: il dispose de trois paletots: un léger pour la promenade, un

plus lourd lorsqu'il travaille assis, et une pelisse pour dormir. Lorsqu'il se lève, il met son monocle; assis, il l'enlève. Un matin, le garçon de pont voulant l'aider à s'installer jeta par terre plusieurs feuilles de papier: il fallut voir l'indignation du personnage, toujours embarrassé d'une foule de livres et de serviettes bourrées de documents. C'est un diplomate dont je n'arrive pas à deviner la nationalité. Vogue-t-il vers Gênes ?

Un pénible incident nous étreint. Par un soleil glorieux, un garçon de cabine, père de nombreux enfants, est tombé à la mer. Le bateau ralentit et, dans le silence, tourne en vain durant deux heures au-dessus du gouffre vert, complice de la mort; puis, las et comme à regret, il reprend sa route.

Je partage le long loisir de la traversée entre le repos, auquel j'aspire depuis longtemps, et quelques travaux. Il me reste cent cinquante-deux copies d'examen à corriger. Je dois les expédier à l'École des hautes études par le premier courrier d'Europe.

Entre-temps, je me remets à l'italien, conscient de mon ignorance de l'an passé. J'avance un peu, mais je m'accroche aux verbes et je manque de pratique. J'espère tout de même nourrir mon vocabulaire.

Je lis les documents que j'ai réunis sur les conférences qui ont précédé celle à laquelle nous sommes invités. Je cause avec sir Charles, qui se renseigne de son côté, et nous esquissons un plan d'action. Mon collègue est large d'idées, et optimiste à un point qui frise parfois l'insouciance. Sans doute n'est-ce qu'apparence; et je me prends peut-être trop au sérieux. Je suis sûr, en tout cas, que je n'aurai pas d'ennui de son côté. Très généreux aussi: nous dînons chaque soir au champa-

gne, que je ne peux subir, et je n'arrive pas à lui remettre la politesse, ce que je ferais volontiers avec quelque autre vin de France; mais il répète que nous offrir à boire est un de ses *privilèges*.

Le *Homeric* mouille en rade de Cherbourg. Un transbordeur nous mène à terre par un temps laid et froid. De la ville, je ne vois que la gare: tout de suite un train spécial nous emporte vers Paris où nous restons le temps de faire quelques courses et d'applaudir Marthe Régnier au Théâtre Antoine.

Nous voyageons de jour et par étapes. La vitre du wagon encadre une partie de la France que je regarde pour la première fois et où se prolonge sur le sol même, dans les villes et les bourgs, l'*opus francigenum*. Les arbres me retiennent, cultivés à l'égal des fleurs, quand, dans d'autres pays, on n'en a guère souci. Nous jetons de trop brefs regards sur la Côte d'Azur, que nous ne connaissons pas. Que de noms familiers pourtant, de Toulon à Menton ! Que de refuges aussi où nous aimerions nous attarder. Le Midi nous prend et nous enchante. Sous un ciel désespérément gris, les fleurs jaillissent de partout.

Nous descendons à Marseille, puis à Nice.

Marseille, antique et généreuse, déborde de mouvements et de paroles autour de la Cannebière, resplendissante et menue, si menue qu'on a l'impression qu'elle exagère. Des hauteurs où se dresse comme un phare pieux Notre-Dame de la Garde, la ville révèle sa puissance.

Nice, que nous croyions détestable, nous surprend et nous amuse. C'est la grande villégiature, un peu terne en ce moment où la province l'envahit. La saison est finie et, d'ailleurs, n'a pas été bonne; et nous éprouvons le vide déconcertant d'une sorte

de liquidation mondaine. Mêlés quelques heures à la vie niçoise, nous flânons le long de la fameuse *Promenade des Anglais;* et nous retrouvons dans les montres et les étalages, des reflets de Paris. De Cimiez où nous nous rendons, la ville descend par gradins vers la Méditerranée, parmi les cyprès, les pins et les chênes verts.

Le lendemain, nous franchisons la frontière italienne, en route vers Gênes où, avec les Belges et les Suisses, nous nous installons dans le décor sympathique du *Miramare*.

* * *

Célèbre dans le monde des touristes par son *Campo Santo,* Gênes est une ville puissante et curieuse qui évoque un passé de luttes, de comptoirs et d'abordages. Ses tourments, qui furent vifs, se sont apaisés dans la poursuite du progrès économique. C'est peut-être une raison pour qu'on y accueille aujourd'hui l'espoir d'un monde nouveau.

La ville s'appuie contre les Apennins et s'ouvre en amphithéâtre sur la mer. Plusieurs époques s'y superposent: celle du moyen âge, aux venelles étroites, pavées de pierres qui meurtrissent les pieds, envahies par les rangs pressés des passants et où il n'y a qu'à suivre le flot, tellement dense qu'un ânon se fraye difficilement un chemin vers le marché; celle du XVIe et du XVIIe siècle, avec ses riches édifices chargés de stuc, aux intérieurs magnifiques et lourds; la ville moderne, semblable à d'autres, mais vivante de couleurs sous le soleil du midi et prolongée de splendides promenades vers Portofino, Nervi, Rapallo, Santa Margherita, qui sont des endroits de rêve. Tout est

en fleur, et, sur la montagne, la route serpente parmi des jardins ravissants.

* * *

Une méprise amusante risque de provoquer un incident diplomatique. Comme délégué à la Conférence, je dispose d'une automobile: grande limousine de marque italienne. Elle est conduite par un chauffeur qui porte le numéro seize et que, pour simplifier, nous appelons *Sedici*, nom dont il s'accommode fort bien. Il a les épaules puissantes et un large sourire. Il se lance sur les routes en spirales, au flanc des monts qui bordent la mer; il bondit sur les caps et racle les vallées, en enfant du pays: il faut calmer son ardeur de nombreux *pianos*.

Dans la ville, il est plus calme et devient même protocolaire, ainsi que l'on va voir. Il est troublé par le fait que nous faisons partie de la délégation britannique et que nous parlons français. Comme il s'intéresse à nous et s'ingénie à nous plaire, il se résout à un geste naïf et touchant: chaque voiture porte à l'avant un tout petit drapeau aux couleurs nationales du délégué, ce qui permet à la foule, friande du moindre incident, de reconnaître au passage les personnages officiels. Pour traduire à sa façon notre nationalité qui lui paraît double, *Sedici* eut l'idée de piquer sur le nez de l'auto deux petits drapeaux, l'un anglais et l'autre français, celui-ci — le seul qu'il avait trouvé — légèrement plus grand que l'autre. Il rayonnait: enfin, il avait traduit notre dilemme ethnique.

Mais comme nous passions par les rues étroites au milieu d'une population tassée sur elle-même, nous constatâmes l'étonnement des Génois qui se demandaient à la vue du double emblème: *perque*

sono due ? Je remerciai Sedici de son intention et je m'évertuai à lui faire comprendre les complexités de notre vie canadienne: nous étions français sans l'être, tout en l'étant. Ainsi de Fiume en ce qui touche l'Italie . . . Il m'écouta, un peu rêveur, et décrocha le drapeau français.

* * *

Convoquer le monde en vue de rétablir l'économie de l'Europe était une entreprise périlleuse. Les journaux de l'époque évoquaient même la tour de Babel. Tant de querelles n'étaient pas éteintes ! Tant d'intérêts se heurtaient ! Et l'Amérique se récusait.

L'ouverture de la Conférence eut lieu au *Palazzo San Giorgio* le 10 avril 1922, à deux heures trente, sous la présidence de Luigi Facta.

J'observe avec curiosité le brouhaha qui précède cette grande première internationale, la plus considérable depuis la guerre. Il y a foule: toutes les délégations, les experts, les invités. Les Russes, venus en nombre, retiennent les regards. On s'apprête à un flot d'éloquence, tout en repérant les figures les plus connues, les chefs d'attaque de cet orchestre de la paix qui prend place et va préluder.

Tour à tour l'Italie, l'Angleterre, la France, la Belgique, l'Allemagne, la Russie, puis le Japon, font entendre leur voix. Pendant que parle le représentant nippon, une dame s'extasie: « Comme c'est doux, le japonais ! » Or le délégué du Soleil levant s'évertue à parler français.

Les fers se croisent, en sourdine. M. Facta est pacifique et accueillant, comme il sied. Lloyd George, assez petit sous ses cheveux blancs, l'œil vif derrière des paupières bridées, égaie de pointes

d'humour un discours insinuant. Politique dans l'âme, il soigne ses entrées et sollicite les volontés. Gênes est son œuvre, il y apporte ses complaisances et ses ressources. Barthou, très en forme, orateur merveilleux, plutôt sur la défensive, est très applaudi. Tchitcherine a l'air doux et timide, quoiqu'il ne le soit pas du tout. Eloquent, il siffle des phrases sonores. Il a l'aspect d'un petit notaire de campagne, avec ses lunettes à cheval sur le nez, sa barbiche menue et son ventre léger. Il parle bien le français.

La séance se poursuit sans incidents fâcheux. M. Theunis s'en réjouit: « C'est fini, dit-il, et, Dieu merci, nous ne sommes pas morts. » Je n'y avais pas songé; mais c'est, en effet, quelque chose.

Le travail s'enchaîne. Quatre commissions sont établies: sir Charles Gordon est désigné à la Commission des questions économiques et commerciales et à celle des intérêts financiers; pour ma part, je siège à la Commission politique, où se débattent les affaires russes, et à la Commission des transports. D'ailleurs, sir Charles et moi agissons comme substitut l'un de l'autre, pour assurer la participation du Canada à toutes les réunions.

Notre action joue surtout au sein de la délégation britannique, dans des séances auxquelles prennent part, parfois jusque dans la nuit, les délégués des différentes parties de l'Empire qui font librement valoir leurs objections et exercent une influence sur l'attitude de Londres, dans le domaine de la politique commerciale, par exemple, au sujet des matières premières ou des relations du Canada avec les Etats-Unis. Ils peuvent adoucir certains textes. Je me souviens d'une note diplomatique destinée aux Russes et que, pour ma part, je n'eusse guère aimé recevoir. J'en fis l'observa-

tion. Si légèrement que ce fût, quelques tournures l'atténuèrent.

* * *

Un matin, dès huit heures, les cloches des églises, les sirènes des navires, les sifflets des usines emplissent l'air de bruits disparates et persistants. Des régiments, musique en tête, défilent sous nos fenêtres. Les bateaux, dans le port, ont arboré leurs drapeaux et tendu, des mâts jusqu'aux ponts, les dentelles de fanions joyeux. Les rues ont peine à contenir une foule agitée qui veut acclamer le roi Victor-Emmanuel venu rendre visite aux Génois et rencontrer les membres de la Conférence. Le calme rétabli, ceux-ci sont transportés, par groupes tassés dans des vedettes, vers le navire royal qui est en rade.

Il fait froid et le vent est maussade. Les délégués ont revêtu la jaquette — la redingote serait plus protocolaire; mais, apparemment, la plupart n'en ont pas — et ils ont coiffé le haut de forme. Etrange tenue pour une course en mer, si courte soit-elle; et dans quel état les vestiaires improvisés nous remettront-ils nos couvre-chefs soyeux ! Cela n'a pas d'importance: les délégués, sauf M. Luzzatti — à cause de son grand âge — se tiennent tête nue devant Sa Majesté.

Le Roi est petit. Il a l'air triste, ou grave. Ses traits sont émaciés et son regard, pâle. Un à un les délégués lui sont présentés. Il tend la main à Tchitcherine et engage avec lui une conversation assez longue que nous observons avec curiosité comme si elle avait lieu entre deux mondes.

Mon tour arrive. Je lui dis mon pays d'origine et lui parle de ses sujets venus tenter fortune au

Canada. Bons travailleurs, ils participent non sans succès à la vie économique de notre pays, rêvent de revoir quelque jour leur patrie, ne fût-ce que pour un temps, et gardent à leur souverain un souvenir fidèle qui se manifeste par des images naïves suspendues aux murs des boutiques où l'Italien, citoyen d'un nouveau monde, exerce en paix son métier. Ces propos me paraissent effleurer, à cause de leur écho lointain, l'intérêt du Roi.

* * *

Les réceptions, complément coutumier des conférences, ne tarderont pas à affluer. Les délégations se reçoivent les unes les autres: ce sont les grandes réunions protocolaires.

Mais certains dîners ont un caractère plus intime. Ainsi, M. Facta réunit à sa table les Dominions et l'Autriche; et c'est une soirée très agréable.

La villa où loge M. Barthou n'est qu'à dix minutes de notre hôtel. Nous y sommes priés à dîner. Il est huit heures, et le Président n'est pas rentré. Il arrive, avec mille excuses: il sort d'une réunion qui s'est prolongée, et il nous demande la permission de se mettre à table en veston; mais à la condition que nous reviendrons. Tous les délégués français revêtiront alors le smoking, ne fût-ce que pour nous prouver qu'ils en ont un et qu'ils sont, eux aussi, hommes du monde !

Il nous présente M. Camille Barrère, ambassadeur à Rome depuis 1898; belle tête blanche, gentilhomme très spirituel et très simple, qu'accompagne le premier secrétaire de son Ambassade; puis M. Colrat, sous-secrétaire d'Etat dans le cabinet de M. Poincaré dont il est l'ami personnel,

ancien rédacteur à l'*Opinion*; M. Fromageot, avocat expert, qui a fait toutes les Conférences, homme pondéré, charmant, qui connaît bien le Canada, Québec et Ottawa ainsi que les Provinces maritimes où il a séjourné plusieurs mois. Et d'autres membres de la Délégation, fort sympathiques, comme tous les convives, qui se plient avec une grâce presque familière à cette détente de quelques heures où les soucis s'atténuent sous le sourire, les réparties vives et les bons mots. Quelle différence entre l'esprit français et l'humour anglais représenté ici par Lloyd George.

M. Barthou m'a fait promettre de lui écrire aussitôt que nous serions à Paris. Il veut nous présenter à sa femme et nous conduire chez Anatole France.

Nous dînons chez Lloyd George où nous sommes les invités d'honneur. Table de douze. Madame Lloyd George est une bonne mère de famille, parlant volontiers de ses enfants; et Meg, leur plus jeune fille, charmante et naturelle. Tout le long du repas, notre hôte, très simple dans sa vie privée, m'a parlé des Canadiens français et je lui ai dit tout ce que je pensais. Il trouve que c'est bien naturel et lui-même n'est-il pas très Gallois ?

Enfin, à notre tour, nous convions les autres Dominions et la Grande-Bretagne.

* * *

Le Canada est l'objet de vives sympathies. Nous sommes mieux connus depuis la guerre, en France surtout, mettons à Paris et dans les provinces auxquelles se rattachent nos origines; mais on constate aussi des ignorances et des candeurs souvent dues à des préjugés en ce qui concerne

nos habitudes, nos mœurs et surtout notre langue. Il faut parfois expliquer notre situation, nos réactions françaises, sinon même montrer en quoi nos réclamations ou nos attitudes sont fondées sur des traités ou des textes de loi.

Tout au cours de ce voyage, à la table des grands d'Italie comme à celle de Lloyd George, dans les palais splendides de La Haye ou à l'ombre des vieux hôtels de la rue Saint-Honoré, j'entendis la même question : « Que pensez-vous de Maria Chapdelaine ? » Le succès du livre est immense, et l'on veut savoir s'il traduit bien le Canada français.

Que répondre ? Je sais combien les sentiments sont partagés chez nous: beaucoup de nos compatriotes redoutent l'impression que peut provoquer chez le lecteur français l'évocation que poursuit Louis Hémon d'un pays dur, perdu dans la sauvagerie, peuplé d'êtres simples attachés à la conquête des terres neuves. N'y a-t-il pas au Canada des centres où se déploie le progrès ? Pourquoi borner notre aventure au tourment de la glèbe, comme si nous en étions encore à l'âge du défrichement; comme si nous ne possédions pas, aussi nous, des terres ameublies et des cités lumineuses ? D'autres raisonnent tout autrement et, avec eux, la plupart des Français qui, ayant lu le roman, y ont senti l'exaltation d'une race « qui ne sait pas mourir ».

* * *

Les choses à la Conférence semblaient aller leur train, sauf du côté russe où l'on prévoyait des exigences précises quand éclata la nouvelle de la signature par les Allemands et les représentants des Soviets du fameux Traité de Rapallo. Les

parties, qui prétendaient écarter toute préoccupation d'ordre militaire, réglaient leurs relations économiques comme bon leur semblait. Elles disposaient, notamment, de leurs dettes de guerre et s'accordaient le traitement de la nation la plus favorisée. Ce fut un beau tapage.

Quelques délégués s'accommodèrent de la nouvelle situation; d'autres, et c'était le plus grand nombre, en étaient littéralement éberlués. Tout de suite, les nations réagirent, sauf peut-être l'Italie, et dans une note sévère, on exigea la dénonciation du Traité de Rapallo, ce qui ne fut d'ailleurs pas exécuté. L'Allemagne se contenta des avantages qu'elle avait acquis et ne s'affligea pas de se voir exclue des pourparlers qui continueraient avec la Russie.

* * *

La Conférence se détend quelques jours. Certains délégués, proches de chez eux, en profitent pour prendre l'avis de leur gouvernement, tel M. Barthou qui se hâte vers Paris pour consulter le président du Conseil, M. Poincaré, dont l'absence à Gênes était paralysante au dire de quelques observateurs. D'autres entreprennent de courtes visites de l'Italie, au gré de leurs tendances. Nous sacrifions Florence et Venise au bénéfice de Rome, où je souhaitais être admis auprès du Pape.

Nous voyageons de jour. Le train court assez longtemps à travers les rochers de la côte et traverse une série de tunnels qui font alterner l'ombre avec la lumière épandue sur la mer. Ces douze heures de chemin de fer ne nous paraissent pas longues dans ce paysage qui nous intéresse.

Une gerbe de roses illumine notre arrivée à l'hôtel. C'est l'accueil de Madame Falchi, Cana-

dienne de naissance, mariée à un aviateur italien. Nous avions fait la connaissance des Falchi à Gênes où ils étaient venus saluer sir Charles Gordon qui était de leurs amis canadiens.

Nous devons à ce couple charmant un séjour inoubliable dans la Ville éternelle. Ils nous promènent en voiture, à travers l'âpre campagne romaine, jusqu'à Frascati; nous mènent au théâtre; nous reçoivent à dîner dans leur bel intérieur italien où Madame Falchi, en meublant sa chambre à la canadienne, a voulu se ménager un coin qui évoque l'atmosphère natale. Elle a réuni pour nous quelques amis romains. La conversation roule sur la Conférence et ses chances de succès, sur l'Italie et sur mes impressions de Rome et de ses beautés. Je risque quelques mots italiens, et chacun s'accorde à me découvrir l'accent génois !

M. Lajoie m'avertit que le Saint-Père m'accorde l'audience qu'il avait sollicitée pour moi, par l'entremise de Mgr Fontana.

Je n'ai guère cette fois le loisir de me livrer aux songeries des antichambres. N'ai-je pas le titre de plénipotentiaire ? A peine ai-je le temps de me souvenir du geste bénissant de Benoît XV et de regretter son sourire, que c'est celui de Pie XI qui m'accueille et sa main qui me bénit.

Le Pape m'écoute avec bonté. Je crains cette responsabilité qui m'échoit de collaborer à des ententes avec les Soviets. Sa Sainteté me rassure et me donne quelques conseils.

Je vais remercier M. Lajoie et lui demander un nouveau service: faire autographier le portrait du pape que je lui remets. Je devais le recevoir à Montréal, avec ce commentaire de Pie XI: « *Io firmo sopra la testa, perque il corpo non e mio* ». En effet, le photographe attitré du Vatican,

Felici, n'avait pas encore, lorsque j'étais passé à Rome, de cliché du nouveau pape en soutane blanche. Il avait ajusté sa tête, non pas au corps de Benoît XV, vraiment trop grêle, mais à celui de Pie X, un peu trop corpulent, celui-là, pour qu'on s'y trompe.

Nous n'avons que peu d'heures à consacrer à la visite de Rome. N'importe. Pour me constituer cicerone et en faire apprécier à ma femme les multiples splendeurs, je mets mes pas dans les pas du chanoine Chartier. Je revois ce que j'ai vu il y a un an à peine; je fais quelques nouvelles découvertes et, la connaissant mieux, la Ville éternelle grandit dans mon admiration.

* * *

Les discussions reprennent avec la Russie. Les Soviets exigeaient des crédits consentis par les Etats. Les Etats s'y refusaient mais étaient en faveur de crédits privés qui pourraient être librement accordés.

Cela posait les troublants problèmes de la reconnaissance des dettes, de la restauration de la propriété, et des garanties, conduisant tout droit aux fondements mêmes de la philosophie soviétique qui ne voulait rien céder de ses prétentions. On renvoya à un Comité d'experts qui siégerait à La Haye l'étude de ces problèmes.

Les questions économiques et financières et la question des transports avaient reçu des solutions satisfaisantes, en partie fondées sur des accords antérieurs. Mais la paix elle-même, la paix de l'Europe et du monde, dont on était venu chercher le secret dans les murs de Gênes, on n'avait guère réussi à l'assurer même si, comme on l'a dit, c'était déjà quelque chose d'avoir obtenu la bonne

volonté de trente-quatre nations. J'ai encore dans l'oreille le discours énergique et troublant que Rathenau prononça à la réunion plénière et qui s'achevait sur un vers de Pétrarque: « Io vo gridando O pace ! pace ! » Je vais clamant: O paix, paix !

La Haye prendrait donc la succession de Gênes.

Le 19 mai, immédiatement après la dernière réunion plénière, le train spécial réservé à la délégation de l'Empire britannique et qui était sous pression depuis plusieurs jours en gare de Gênes, nous emmène. A chaque arrêt, des foules accouraient pour voir Lloyd George qui souriait, avec une ombre de tristesse peut-être. On l'acclamait.

Le train roulait à une vitesse inquiétante. Le dîner fut servi par des laquais en livrée. Il était excellent. C'est avantageux, observa quelqu'un, de voyager avec un Premier Ministre aussi démocrate.

Le lendemain, avant de toucher Paris, où nous sommes les seuls à descendre, nous prenons congé de Lloyd George. Je lui demande s'il est, somme toute, satisfait de la Conférence. Il fait un geste évasif.

* * *

A Paris, nous retrouvons nos habitudes. On dirait que rien ne s'est passé en notre absence et que nous reprenons la vie le lendemain de notre départ. Messe, le dimanche, à la Madeleine; long déjeuner dans un restaurant familier de la rue Royale; flânerie le long des rues quasi désertes. C'est le printemps; le soleil est déjà trop chaud. Partout on vend du muguet et du lilas. Les parcs et les jardins sont en fleur.

Durant ces quelques semaines de répit, nous rencontrons nos amis français et canadiens qui nous accueillent chaleureusement. Un de mes bons souvenirs est un dîner chez Jacques Bardoux, dans l'intimité de cette maison qui me plaît tant. J'assiste à quelques repas d'un caractère plus solennel.

Un déjeuner de la section canadienne de la Chambre de Commerce britannique, me ramène à ma vieille rue Serpente, au restaurant « des sociétés savantes ». Je revis dans ce décor familier d'heureux souvenirs de ma vie d'étudiant, déjà lointaine. Mais il ne s'agit pas de cela. Dans une allocution brève, j'esquisse le rôle économique de la Section en me rappelant les leçons de mon passage chez l'attaché commercial du Canada, alors que j'appliquais un zèle ingénu aux relations d'affaires entre notre pays et la France. Je termine par un couplet sur notre loyauté à la Couronne et notre fidélité française, amorce d'une thèse que je développerai plus tard sur les richesses d'une double culture.

L'honorable M. Roy a organisé au Cercle interallié un déjeuner où les invités d'honneur sont l'honorable M. Pérodeau et moi-même. Parmi beaucoup de personnalités se détachent le Maréchal Foch, avec qui je suis heureux d'avoir cette occasion unique de causer, et M. Louis Barthou dont je retrouve toujours la chaude sympathie. Il me remercie de l'amitié que je lui ai témoignée à Gênes, alors qu'il était débordé de préoccupations. Comment aurais-je agi autrement ? Il est pressé malheureusement, une séance de la chambre le réclamant; mais des quelques instants qu'il nous donne, je garde un vif souvenir. Je constate une fois de plus quel artiste et quel prestidigitateur il est. Il se plaît à lancer en l'air des mots qu'il rat-

trape au point final, en se jouant, avec une merveilleuse élégance.

Le Maréchal Foch porte un vêtement noir sans recherche. Son regard est droit, légèrement voilé mais si plein. Le teint est frais, les traits reposés. Si sa figure n'était pas universelle, on penserait: c'est un industriel du Nord ou un ancien ministre.

Il parle avec bonne humeur, sans longues phrases, à la militaire. Sa voix est un peu saccadée. Les mots semblent des coups de pinceau jetés sur une toile. Ils disent l'effort militaire du Canada français et l'héroïsme de nos soldats qui, en plus d'une circonstance, ont fait l'admiration des généraux français. Allocution émouvante qui termine cette réunion où, après M. Philippe Roy et M. Barthou, j'avais remercié notre hôte et nos amis français et canadiens.

* * *

Avant de partir pour La Haye je fais un saut à Londres, le temps de prendre une photographie des délégations de l'Empire dont on avait souhaité que je ne sois pas absent. Je me serais bien passé de ce sacrifice aux Archives qui exige le passage du Détroit.

Je fais un bon voyage: en britannique, sans dire un mot à qui que ce soit et en acceptant flegmatiquement que personne ne me parle.

J'ai retrouvé Londres un peu plus vert que l'an passé, mais aussi profondément monotone. Comment la Manche a-t-elle produit sur chacun de ses bords deux civilisations aussi différentes !

C'est un mystère attribuable sans doute au climat que cette froideur digne, cette réserve, cette sorte de silence: une ville sans cris, sans rire, sans autre bruit que celui des autobus. Picadilly Circus

et Trafalgar Square me paraissent peu de chose, pour être si célèbres. Je me familiariserai plus tard avec Londres lorsque j'aurai l'occasion d'y séjourner à loisir. Pour l'instant, je n'en puis voir le déploiement ni en apprécier les richesses.

Je suis descendu au Ritz. Mon installation est somptueuse. Difficile, paraît-il, de trouver quoi que ce soit à Londres en ce moment à cause de l'« Ascot Week », la semaine des courses. Sir Charles Gordon a fini par me procurer cette immensité, pour deux jours.

Après des heures calmes le premier jour, quelle agitation le lendemain. A la remorque de Sir Charles, j'ai entrepris des tas de courses: Banque de Montréal et ministères.

Nous déjeunons avec M. Larkin, le haut commissaire canadien, ami personnel de Sir Wilfrid Laurier, de Dandurand, de Béland, de Bureau. Moitié écossais, moitié irlandais. Cela fait un mélange très curieux et presque latin. Il m'a beaucoup plu.

A cinq heures, Lloyd George nous attend pour la fameuse photographie et je revois avec plaisir mes collègues de Gênes.

Je rentre rapidement à Paris pour prendre aussitôt le chemin de la Hollande.

* * *

Trente nations étaient présentes à La Haye. Les Etats-Unis, priés de se joindre à la Conférence, avaient décliné l'invitation. La délégation britannique, dirigée par Sir Philip Lloyd Greame, dont j'avais apprécié à Gênes l'affabilité souriante et la largeur d'esprit, comprenait des délégués du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Inde. Je représentais notre pays. Gênes avait

été pour moi une sorte d'apprentissage et je me sentais déjà beaucoup plus à l'aise.

Une conférence préliminaire siégea d'abord. Elle avait pour objet de former une Commission et d'établir comment cette commission procéderait.

La séance d'ouverture eut lieu au Palais de la Paix, le 15 juin 1922, sous la présidence de M. Van Karnebeek, ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas, timide au point de paraître quelque peu froid, d'une remarquable tenue et parlant un fort joli français. Le français et l'anglais sont les langues officielles de la Conférence.

La grande salle que nous occupons est harmonieuse et de bon goût. Les murs sont de pierre blanche et recouvert jusqu'à mi-hauteur d'un bois léger. Six lustres, cristal et or, descendent avec ampleur du plafond cintré. Des mosaïques discrètes courent sur des arceaux et prolongent des caissons. Les fauteuils sont de bois et de cuir. Tout est blond, comme la Hollande.

On ne prévoyait pas de complications diplomatiques: il s'agissait d'une conférence d'experts, et tous les délégués paraissaient d'accord sur la procédure à suivre. Ils ne semblaient pas entretenir beaucoup d'espoir. « Je ne sais rien, me dit l'un d'eux, je suis venu en astronome ».

Le lendemain, la Conférence préliminaire détermina la composition de la Commission non russe et des trois sous-commissions qui se partageaient l'étude du problème des dettes, de la propriété privée et des crédits. Les Dominions décidèrent de ne faire partie ni de la Commission ni des trois sous-commissions, seuls des intérêts européens étant en jeu. De plus, les conclusions qui auraient la forme de recommandations n'obligeraient pas les

gouvernements qui en prendraient connaissance plus tard.

Après avoir requis par dépêche l'avis de M. Mackenzie King, je pourrais donc quitter La Haye en confiant aux experts britanniques le soin de défendre nos intérêts si des circonstances imprévues les mettaient en jeu.

Le gouvernement des Soviets fut invité à déléguer des représentants à La Haye pour rencontrer la Commission non russe, et la Conférence proprement dite siégea du 26 juin au 20 juillet, sans résultats, les propositions russes ayant été jugées inacceptables.

* * *

Je m'étais installé avec la délégation britannique au Palace Hotel de Scheveningen, la station balnéaire à la mode, toute voisine de La Haye.

La mer semble bien grise à qui vient de quitter la Méditerranée. Ce n'est pas encore la saison. Le temps est froid et la plage où je fais quelques promenades assez déserte. Pourtant des guérites d'osier qui semblent de grands moïses debout, abritent du vent des baigneurs transis. Elles voyagent au gré de la marée et font l'effet d'une étrange végétation.

Je visite tout de suite La Haye, capitale politique des Pays-Bas, ville d'élégance et de luxe, un peu artificielle au milieu de ce pays original. Elle n'a guère d'industrie, pas de commerce intense sinon celui qui sert son opulence. Une vie intellectuelle et artistique s'y déroule. J'admire au musée plusieurs Rembrandt dont la *Leçon d'anatomie*, des Potter, quelques Rubens.

En attendant la réponse de M. King qui me

relèvera de ma mission, j'essaie de visiter le plus que je puis de la Hollande.

Je tente de toucher un peu de la campagne où je ne verrai malheureusement pas les champs fleuris de tulipes et de jacinthes, la saison étant passée. Une excursion classique me conduit par un canal bordé de noms sonores jusqu'à hauteur de l'île Marken située non loin de la côte dans le Zuiderzee. Hélas ! la pluie nous prend. Le bateau, tout petit, nous abrite à peine et nous nous réfugions à fond de cale.

La végétation est saine et vigoureuse. Ce sont à perte de vue de grasses prairies sillonnées de canaux où paissent les vaches noires et blanches du pays. Des lignes de saules et de peupliers suivent les chemins et les fossés. Quelques bouquets d'aulnes émergent de la plaine et les fermes aux toits rouges sont entourées d'arbres fruitiers. Partout se dressent les moulins: les grands sont souvent encerclés de tout petits, formant ainsi une famille qui se répand dans le vent.

Nous nous risquons à descendre en certains endroits. On nous fait voir une fromagerie fort curieuse où logent, dans la méticuleuse propreté hollandaise, les gens, les animaux, le fromage et le foin. Les gens d'abord, dans une large partie du bâtiment qui contient, outre un salon et une cuisine rutilante de cuivres rouges, des chambres à coucher. Les lits sont clos. A leur pied, un moïse se niche lui aussi dans le mur en sorte que toute la famille peut tenir dans une armoire que ferment le jour de grandes portes.

Les animaux sont plus loin. Ils pâturent à cette époque de l'année, mais leur place est là; le carrelage est sablé d'arabesques soignées et les fenêtres sont ornées de rideaux. Le fromage est

fabriqué au fond du bâtiment: quelques appareils et une presse y suffisent. Le foin est engrangé dans le haut cône que forme le toit.

Plus loin, à Mannikendam, une ancienne église catholique livrée depuis le XVI siècle à la Réforme. La place du premier chœur est encore marquée par une grille de bois sculpté. L'ensemble est blanc et froid. D'autres églises rurales que j'ai visitées sont ornées de cuivres merveilleux. La population campagnarde qui évolue dans les villages porte le costume hollandais: pantalon bouffant, justaucorps et bonnet, pour les hommes. Les femmes revêtent la jupe très ample et de fines coiffes blanches agrémentées d'ornements en filigrane doré. Les enfants sont habillés comme leurs parents. Les sabots claquent sur les rues.

A l'île Marken vit une population de pêcheurs rudes et décidés, plus grossièrement habillés d'une culotte et d'une chemise rouge ou noire. Les barques sont lourdes et larges avec un abri à l'avant. Quelques-unes se détachent vers la mer. Les maisons, peu nombreuses, sont bâties en bois. Cela me rappelle la vie à Percé.

J'ai trouvé un autre intérêt à ce voyage: une véritable étude économique. Les canaux m'ont fait toucher le transport néerlandais qui utilise surtout les innombrables voies d'eaux. Les routes terrestres étant réservées aux déplacements légers et rapides, ont été adaptées au mouvement des automobiles et des innombrables bicyclettes. Presque toutes ont été pavées en brique et sur leur surface égale et douce, la circulation glisse sans effort et sans poussière.

Les chemins de fer ont été lents à se développer aux Pays-Bas en raison de la nature mouvante du sol mais, là comme ailleurs, l'habileté des ingé-

nieurs néerlandais a triomphé et le réseau ferroviaire a bientôt répondu à l'exigence de la vie économique.

L'excursion se termine par Amsterdam. Ce qui me permet d'avoir une idée de son port dont je refais la géographie. Nous parcourons le bassin principal qui est immense et ne tient plus directement à la mer comme à l'origine. La communication est assurée par deux grands canaux qui le relient, l'un au Zuiderzee, l'autre à la Mer du Nord. Un système de digues protège le port et des écluses maintiennent les eaux du grand bassin, comme celles des canaux de la ville à un niveau que n'influence pas la marée, ce qui facilite énormément la circulation dans le port.

* * *

Je retourne le lendemain à Amsterdam et je me rends compte lorsque le train franchit des faubourgs engorgés d'usines, que sa puissance économique ne réside pas seulement dans son port d'entreposage, qui est l'un des plus grands du monde. D'autres quartiers de la banlieue que je traverserai en sortant de la ville sont riants et bâtis d'agréables maisons entourées de jardins.

Amsterdam, que l'on dit la *Venise du Nord*, m'intéresse sans me consoler de n'avoir pas vu la vraie. Construite sur pilotis, elle fourmille de canaux, dont les eaux brouillées coulent entre des murs moussus, et sous des ponts minuscules. Aujourd'hui dimanche, elle semble recueillie, toutes boutiques closes.

On nous indique une église catholique, d'aspect modeste. La messe se déroule selon un rite qui nous est familier mais avec beaucoup plus de lenteur. Le sermon est naturellement prononcé en

hollandais par un prêtre au teint brun, à la voix ardente. Je ne comprends rien mais j'y prends plaisir car j'ai l'impression de goûter à l'éloquence pure.

Puis, c'est la quête. Des hommes se lèvent: un, deux, trois, quatre. Ils s'avancent vers nous, silencieux. L'un d'eux porte une assiette d'argent: c'est la quête traditionnelle, celle que nous connaissons. Les autres, gantés de noir, portent une longue canne au bout de laquelle pend une sorte d'épuisette de velours fermée par une plaque de cuivre coupée d'une ouverture. Au bas de l'épuisette s'agite une clochette. Trois clochettes sonnent donc ici et là dans l'église. Les trois quêteurs passent successivement. Le dernier, un blond au profil dur, a l'art de manier son bâton entre les rangs des fidèles. Il en joue comme d'une queue de billard et la fait glisser entre le pouce et l'index. Il arrête avec netteté l'épuisette sous le nez de chacun, la clochette réclamant l'aumône. La quête a l'air d'une chasse aux papillons.

Après un déjeuner honnête mais qui n'a rien des splendeurs que m'avaient laissé entrevoir des amis canadiens, familiers de la table hollandaise, nous visitons le musée. C'est toute la peinture hollandaise: Rembrandt, Potter, De Hook, Steen; c'est aussi la peinture flamande et j'admire en particulier des Van Dyck, des Rubens et quelques Teniers. J'aurais voulu m'arrêter à ces merveilles mais l'heure du train nous appelle. Je projette de reprendre ma visite mais il était écrit que mon séjour en Hollande serait tronqué.

Un câble de M. King m'attendait à La Haye. Ma mission était terminée et je me hâtai vers Paris où je devais participer, avant de m'embar-

quer pour le Canada, le six juillet, à quelques fêtes canadiennes.

Nos compatriotes célèbrent la Saint-Jean-Baptiste: messe dans la Chapelle des Carmes, concert où se font valoir nos artistes et, naturellement, discours. Le premier juillet nous revoit dans les salons de la Galerie des Champs-Elysées où d'éminentes personnalités sont venues se joindre aux Canadiens. Pierre Dupuy, Jean Désy, Victor Morin, Jacques Bardoux, prennent la parole. Je brode sur une de nos chansons populaires: *Il y a longtemps que je t'aime*, une allocution où je rappelle notre passé sans doute, mais où j'affirme notre volonté d'assouplir nos traditions à une vie qui nous est propre.

ACADÉMICIEN

Je reçus en 1923 une nouvelle qui me ravit et me surprit tout à la fois, celle de mon élection à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

J'étais fort loin de m'y attendre; je n'avais pas posé ma candidature. Je sus bientôt que les règlements la bannissent et que les académiciens belges choisissent librement leurs collègues.

L'Académie était fort jeune. Elle avait été fondée en 1920 par Albert Ier, sur la proposition de son ministre des Sciences et des Arts, Jules Destrée.

L'ancienne Académie royale de Belgique, organisée en 1772, par Marie-Thérèse d'Autriche, souveraine des Pays-Bas, comprenait bien une section des lettres mais les attributions de la nouvelle Académie furent mieux précisées. Elle est chargée de toutes les questions qui intéressent la langue et la littérature françaises. Elle comporte une section de littérature composée de vingt membres belges et de sept membres étrangers; et une section de philologie où siègent dix membres belges et trois membres étrangers.

J'avais été élu au titre littéraire. Je faisais partie du premier effectif étranger, en sorte que, dans mon discours, je n'aurais pas de prédécesseur à louer. Je projetai de le consacrer à la langue que nous parlons, qui est la langue française issue de l'Ile de France et de montrer com-

ment elle s'est maintenue loin de ses origines, en luttant pour durer.

Ma réception fut fixée au 15 mai 1924. Je passai les loisirs de mon hiver à rédiger mon discours et, le moment venu; je partis pour Bruxelles.

* * *

Nous entrons en Belgique par Mons. Parmi mes bagages se trouve un colis de forme étrange qui intrigue la douane. J'explique qu'il contient un tronc d'arbre rongé par un castor que mon collègue Adolphe Dollo envoie à son père, l'éminent naturaliste belge. « On ne pourrait pas le voir ? » demanda le préposé. Un sandwich dans la bouche, je m'exécute sous les regards amusés des voyageurs. Dieu ! combien ce morceau de nos bois, que la tête desséchée d'un castor accompagnait, parut livide sous le soleil européen. Le douanier veut bien trouver cela intéressant. D'ailleurs, il connaît M. Dollo que tous admirent en Belgique. On m'aide à boucler, et je rejoins mon compartiment sous le déclic inquiétant d'un appareil photographique.

La région que je traverse est hérissée de *terrils*, pyramides de déchets de charbon qui parsèment la Belgique minière; mais bientôt l'aspect jardin se précise et accentue le pays autour de Bruxelles, où je descends, à la fois heureux et préoccupé.

M. Godefroy Langlois m'attendait à la gare. Fort amical, il me prévient contre certaines désillusions. La salle où ont lieu les séances solennelles de l'Académie est très grande et il ne faut pas compter sur un auditoire considérable. Les réceptions ne sont pas courues comme à Paris. Le monde des affaires, par exemple, y est indifférent.

Le secrétaire de l'Académie, Gustave Van-

zype, me rencontre à l'hôtel. Il m'explique le déroulement de la cérémonie. Il y a double réception: celle de Salverda de Grave et la mienne. Figure ouverte, esprit large, c'est un charmant causeur. Nous devisons littérature, et nos propos expriment les mêmes préoccupations. Nous pesons les chances des lettres d'expression française hors de France. Le foyer de la *Romanie* que dessinait Barrès garde sa puissance et son éclat de source; mais les centres plus ou moins éloignés que son rayon féconde ont aussi leur vitalité propre qui n'est pas toujours reconnue. Elle germe d'un esprit renouvelé par le milieu.

* * *

La séance a lieu au Palais des Académies devant un auditoire tout de même assez nombreux où je distingue, au milieu de personnalités belges, des compatriotes, entre autres l'honorable Philippe Roy, M. Godefroy Langlois et, revêtu de sa soutane blanche, le révérend père Antonio Lamarche, qui fit de cette réunion belgo-canadienne un récit chaleureux.

Malgré la présence du Roi, qui occupe la loge officielle, le protocole se déroule de façon tout à fait démocratique. Autour du président, les récipiendaires, leurs parrains et le secrétaire perpétuel prennent place sur la scène derrière une longue table que recouvre un tapis vert. Les membres de l'Académie les encadrent. « Pas de costume, pas de bicorne ni d'épée, et pas de roulement de tambour », observait Paul Guth dans un reportage sur une double réception récente. C'était ainsi en 1924; mais je ne m'arrêtais pas à ces détails. Comment aurais-je établi cette comparaison avec l'Acadé-

mie française, préoccupé que j'étais du sort de mon discours !

Je parlais le dernier. J'écoutai avec une sorte d'attention complice l'éloge que fit Gustave Charlier de l'œuvre touffue de Salverda de Grave et la réponse nuancée de celui-ci.

Puis, mon parrain — M. Carton de Wiart — prit la parole.

C'est la deuxième fois que je vous rencontre, me dit-il, et jusqu'à cette inoubliable soirée où la population de Montréal, en 1914, acclamait au *Monument National* notre Délégation belge, j'ignorais votre nom. Vous avez, dans un discours, exalté la Belgique, ses vieilles villes, sa puissance économique, sa fidélité à l'art et sa glorieuse résistance à l'envahisseur. Nous étions loin de l'accueil teinté de réserve que nous venions de recevoir aux Etats-Unis. Comment oublier l'enveloppante sympathie de votre peuple !

Le lendemain, nous reprenions le chemin de notre patrie. A bord du transatlantique, nous coudoyions vos soldats qui allaient défendre notre sol avec tant de vaillance et que je devais rencontrer souvent au cours de la tourmente. Nous constations aussi combien le Canada français manifestait d'ingénieuse sympathie à l'égard de la Belgique si profondément touchée par la guerre; avec quel empressement il se portait à son aide.

Aussi lorsqu'il s'agit pour notre Académie, jeune de quelques années à peine, de désigner selon ses statuts des membres étrangers, elle vous confia de représenter dans son sein le Canada français. « Et il y avait, je puis bien le dire, une bonne dose de reconnaissance dans ce choix ».

Cette confidence amorçait des paroles sympathiques que M. Carton de Wiart, après avoir énu-

méré mes fonctions — comme si elles pouvaient justifier l'appel de la Compagnie — consacrait à mes œuvres. Elles n'étaient pas lourdes: deux volumes et quelques brochures. Somme toute, des propos dispersés où M. Carton de Wiart s'attardait à reconnaître la préoccupation de notre pays canadien, de son histoire, de ses ressources, de ses institutions. « Au gré de mon humeur ou de l'actualité », je me serais révélé sociologue, moraliste, juriste, critique . . . et même poète ! C'était un terrain glissant: il est souvent mal vu qu'un auteur se partage ainsi. On préfère les compartiments bien marqués où se confinent les esprits spécialisés. M. Carton de Wiart se montrait trop aimable à mon égard.

La suite du discours s'orientait vers le Canada français dont « l'histoire, avais-je dit quelque part, n'est qu'une longue obstination à nos origines ». Sur ce thème, l'orateur déroulait notre destinée: les difficultés et les menaces de la période coloniale; l'expansion des nôtres en Amérique; notre attachement à la civilisation française et à notre langue, nos tentatives vers une littérature canadienne. Il mentionnait des auteurs, de Crémazie à René Chopin. Il vantait, à propos de ce dernier dont il cita quelques vers, la vivacité de nos hivers. Il acceptait la formule de notre traditionalisme qui se gare des excès parfois asséchants d'un régionalisme outré. « Qu'un peuple cultive ses souvenirs propres, c'est son devoir, c'est sa force, c'est sa richesse, à condition qu'il en apporte les fruits au trésor commun de l'humanité. » Il admirait que notre fidélité à notre langue ne nous eût pas détournés des destins d'un Canada auquel elle apporte l'enrichissement d'une culture.

Bien des traits rapprochent notre Belgique de

votre Canada et sans doute cette visite que vous nous faites contribuera à retenir l'attention sur ces similitudes.

Il est vrai que notre peuple ne connaît guère votre pays. Pour lui, le mot « Canada « désigne, selon nos régions, un peuplier ou une pomme de terre; à quoi s'ajoutent quelques notions de politique ou de géographie; mais un grand nombre ignorent la force expansive de votre sève généreuse, de votre population; la puissance, les promesses de votre territoire; le rayonnement de vos institutions, de votre presse, de vos centres d'enseignement et de culture, de vos grandes villes dont l'une — Montréal, que fonda Maisonneuve — est « la troisième ville française dans le monde ».

Et M. Carton de Wiart terminait son discours par ces mots qui donnaient à cette réception académique son sens et sa portée, bien au delà de moi, vers l'ensemble du Canada français qui seul comptait: « Il nous est donné, Monsieur, d'honorer officiellement en votre personne, au nom de la langue et de la littérature françaises, votre pays fidèle à ses origines et qui trouve dans cette fidélité le gage de sa force et de sa beauté. Puisse-t-il, ce noble pays, dans ce Nouveau Monde, où quelques-uns prétendent voir déjà le centre de la civilisation d'après-demain, puisse-t-il faire rayonner de plus en plus la claire et pénétrante influence de la langue française et du génie français que nous aimons comme vous, Monsieur, et que, comme vous, nous nous efforçons de bien servir. »

* * *

J'avais choisi librement de parler de notre langue, de nos traditions et de dresser ainsi au sein de l'Académie l'image de notre peuple. Et j'y

réussis d'autant mieux que le peuple belge, d'expression française, est proche de nous: même volonté, mêmes aspirations, mêmes dangers, mêmes craintes, mêmes réflexes de défense.

J'avais écrit mon discours avec élan, dans l'angoisse sans doute, mais aussi dans la joie.

J'étais depuis toujours épris d'éloquence académique. Pas une réception à l'Académie française que je n'eusse suivie et goûtée, même s'il se mêlait aux compliments quelque mièvrerie ou des réserves trop appuyées.

J'adressais, comme il est d'usage mes remerciements à mes collègues: « Je n'avais pas de titre à votre choix, et je n'ai pas à feindre la modestie au moment de vous remercier. » Après un éloge de la Belgique et le rappel des rapprochements entre ce vaillant pays et le Canada français, j'aborde mon sujet.

C'est le caractère de tout un peuple que vous avez voulu consacrer.

Il a vécu, ce peuple, dans le culte de la justice. S'il lui arrive de la réclamer encore pour lui-même, il peut se rendre le témoignage de ne l'avoir jamais refusée aux autres, et c'est en cela surtout qu'il est demeuré français. Aussi son cœur a-t-il battu vers vous dès l'instant où vos armes ont eu à défendre les traités et à barrer la route interdite. Il a suivi les étapes d'une résistance que conduisait la liberté, il a partagé chaque jour un peu de votre grande pitié; et, lorsqu'il a vu la Belgique dépossédée, réduite à un morceau de terre, fidèle quand même à ses drapeaux comme au dévouement de sa reine et à l'attitude de son roi-soldat, il s'est réfugié avec elle dans le cœur des Belges pour espérer encore.

Sa sympathie s'avivait d'ailleurs de communs

souvenirs puisés dans la paix. Vous aviez participé à sa vie intellectuelle et secondé son activité économique, vous aviez accueilli les siens, leur offrant le spectacle, dont ils vous savaient gré, d'une nation jalouse de son glorieux passé, éprise de travail et d'art, admirée pour la hardiesse de ses entreprises et la mesure de son esprit, où les idées qui divisent ordinairement les hommes se réduisent dans un effort commun vers le progrès. A tant de liens, vous en ajoutez aujourd'hui un autre: c'est parce qu'il n'était pas nécessaire que nous l'apprécions davantage.

Souffrez que je joigne à cette gratitude que je veux collective, un sentiment personnel. Je vous suis reconnaissant de m'avoir incité à écouter de plus près la langue que nous parlons et à reprendre un à un des mots que l'oreille, distraite par l'habitude adopte sans les juger. Ces mots, du moins beaucoup d'entre eux, vous aurez vite constaté que je ne viens pas les accuser. Je les défendrais d'instinct, car ils perpétuent la volonté qui nous garde, si je n'avais pas acquis la conviction, à les interroger, qu'ils sont de bonne lignée, s'ils ne m'avaient pas donné la joie de se révéler français.

Car le Canada est mieux qu'un coin du monde où l'on comprend le français: il est une terre où le français existe de naissance, au cœur d'une population qui n'a que lui pour traduire sa vie même et qui le conserve comme un titre de noblesse par quoi elle s'apparente.

L'observation en fournirait des preuves émouvantes. C'est le français que suivent les dix mille regards tournés vers la chaire de Notre-Dame de Montréal où une tradition, déjà longue, conduit chaque carême un prédicateur de France; le français encore, que goûtent les auditoires groupés

autour d'un conférencier qu'une mission ou tout simplement la sympathie a guidé vers nous; le français, celui que l'on appelle classique et dont le nôtre se rapproche fût-ce sans le savoir, que l'artiste fait renaître devant les enfants accourus de toutes les écoles, lorsqu'il interprète une œuvre de Molière ou de Beaumarchais; le français, plus populaire, égayé des mêmes sourires, alangui des mêmes tristesses, nourri des mêmes naïvetés sentimentales, que lance le chansonnier et qui fait battre les mains aux endroits mêmes que la province française a déjà soulignés; le français enfin, moins souple peut-être, plus ramassé, moins abondant parce qu'il a dû se replier sur lui-même et durer dans le seul souvenir, mais vivace encore et suffisamment fort pour se ressaisir, que l'instituteur canadien transmet aux générations, que le poète exalte et que la prose défend, que le prêtre sanctifie lorsque, chaque dimanche et jusque dans les hameaux les plus humbles, il prononce comme s'il l'écrivait un prône que les fidèles écoutent comme s'ils le lisaient.

Et cela depuis trois siècles, inlassablement, trois siècles qu'un moment de recueillement exprime chaque année avec l'intensité d'un symbole lorsque, la nuit du 24 décembre, les routes bleues de neige s'animent vers l'église: sur la foule agenouillée qu'une même pensée rapproche, dans le silence sans limites de la prière, les chants de Noël venus de France, lointains et semblables, vibrent comme une onde émise du passé. Incomparable émotion qui renoue l'histoire en une minute d'abandon et fonde la patrie canadienne, désormais distincte, sur une survivance dont ni le temps ni les hommes n'ont triomphé.

Mais quittons ce jardin où la langue écrite

s'épanouit, toujours sensible à l'attrait d'une boutonnière, langue d'apparât dont on revêt une pensée de circonstance, pour pénétrer dans l'usine populaire où se forge et rougeoie le langage de chaque jour.

Louis Hémon, qui avait conçu son roman dès sa première vision de Québec, cherchait dans la ville historique, non pas ce qui est resté français, mais ce qui déjà semble venir d'ailleurs. L'ambiance anglaise, la marque américaine, lui apparaissent à certains détails qu'il dresse comme des objections; mais, lorsqu'il s'oriente vers la campagne semée de villages aux noms français, le regard du paysan l'éclaire et il se prend à écouter le parler qui semble l'écho d'un serment. C'est là surtout qu'il sied d'aller rendre visite à la langue, au foyer où elle s'anime, où, toujours alerte, un peu brève, vêtue d'étoffe passée aux reflets savoureux, elle vaque à sa besogne parmi de vieilles choses.

Elle est de France, de toute la France, car le Canada n'a pas été fondé, quelque honneur qu'il en eût d'ailleurs ressenti, uniquement par des Normands et des Bretons. Les arrivages, soigneusement relevés, ont permis à nos historiens de rattacher plus largement notre pays: le Nord, l'Ouest, le Centre, voire le Midi, ont peuplé le Canada et reproduit sur son sol une image de la patrie.

Chose curieuse, qu'il est intéressant d'imaginer en refaisant l'histoire, le Canada a subi une évolution linguistique dont la courbe ressemble à celle de la France. Plusieurs des nouveaux venus parlaient le français ou l'entendaient pour l'avoir appris, d'autres n'apportaient avec eux que le langage de leur patelin, leur patois, langue romane aussi expressive, parfois plus heureuse, mais con-

damnée par la volonté royale à ne connaître que la liberté d'une tradition. Or, le français occupait au Canada le siège de l'administration et possédait la force de la loi, et c'était déjà une raison pour qu'il s'imposât, et qui eût suffi à sa généralisation si, par surcroît, la population n'avait pas été obligée de le connaître pour s'harmoniser.

Notre langue est émaillée de vieux mots « natifs du cœur de la France » ainsi que disait Henri Etienne, et de provincialismes. Les uns sont très anciens et gardent l'empreinte romane, presque latine: ils sont ensevelis dans les vieux auteurs qu'on ne lit plus guère si ce n'est à travers des notes marginales, souvent fastidieuses, ou dans des œuvres comme la Chanson de Roland ou le Roman de la Rose auxquelles ils empruntent à la fois le charme et l'immortalité.

D'autres prennent place encore dans les dictionnaires, mais avec la mention *vieilli* qui les grandit jusqu'à la poésie, ou gardent comme seule originalité la prononciation du grand siècle. D'autres enfin sont ignorés de ceux qui continuent à croire que l'Académie française façonne la langue: ce sont les indépendants, non les moins agréables, qui vivent retirés en province. Ils viennent de la Saintonge, du Maine, de l'Anjou, du Poitou, de la Picardie, de la Bresse, du Berry, d'ailleurs encore, de la Savoie, de la Lorraine, du Midi, voire de la Wallonie; et si nos mots accourent ainsi de partout, beaucoup retourneraient en Normandie.

Nous aimons les vieux mots parce qu'ils sont une tradition et une ressemblance, parce qu'ils nous unissent dans l'histoire et qu'ils nous protègent contre l'envahissement, parce qu'ils sont un gage de survivance, un refuge et un rempart, et un peu l'âme de la France qui nous serait restée.

« L'anglicisme, voilà l'ennemi ». Ce titre de brochure est devenu un mot d'ordre que les avant-postes se transmettent incessamment. L'ennemi est surtout dans la ville, où l'on ne délibère plus: brutal dans les milieux où tout est anglais, depuis l'argent jusqu'aux cerveaux, depuis la pieuvre mécanique jusqu'à l'outil que la main désigne à l'esprit; insinuant dans les ambiances sociales ou mondaines que peuple le snobisme, l'insouciance ou l'habitude. L'horizon protège la campagne. Plusieurs séjours m'en ont convaincu que j'ai rendus plus attentifs depuis votre invitation. Il est même des endroits où les mots vivent si purs que l'on interroge ceux qui les disent, pour apprendre, surtout des jeunes, qu'ils n'ont fréquenté que l'école primaire, la petite école comme nous l'appelons, blottie parfois à quelques kilomètres de la maison, et vers laquelle s'en vont les enfants, même par les froids d'hiver, tout seuls sous le ciel vibrant.

Malheureusement, des infiltrations entament le roc. Le journal, bourré de traductions hâtives, du type de celles que la guerre a fait naître en France même; la réclame nourrie d'américanismes ou rédigée par des Anglais qui prétendent écrire un *parisian french* dont ils ne soupçonnent même pas le ridicule; le catalogue, venu de New York ou de Toronto, qui n'a d'autre objet que d'inscrire un prix, fût-ce au bout d'un mot; l'automobilisme abondant et tapageur; et le cinéma que l'Europe envie jusqu'à nous l'emprunter; tout cela, évidemment, a touché « l'habitant ».

J'ai avoué le péché. Je ne l'ai pas atténué: j'ai voulu l'accuser d'un trait, le ramasser sous une forme qui ne laissât pas d'équivoque au pardon. Mais il est des circonstances atténuantes que la conscience la plus droite peut invoquer sans fai-

blesse. La France même, notre foyer, n'est pas sans avoir sacrifié à ce qui n'est pour elle, par bonheur, qu'une mode, le goût d'un jour. Des auteurs français ont repris notre mot d'ordre contre le même envahisseur, qui a gagné les sports, les cercles, et qui atteint, dans les couches plus profondes, la syntaxe et l'esprit. Nous n'avons aucun droit de nous en attrister, mais songez au formidable argument que cela nous offre; plus encore, au danger que cela fait courir à notre résolution.

La France est riche, sa langue est une parure et non une cuirasse; elle peut se permettre des fantaisies que nous écartons comme un signe de mort. Nous vivons loin de l'Angleterre, mais chez elle encore, au sein d'une population dont les millions s'additionnent avec la rapidité des inventions dans le domaine scientifique. Cent vingt millions d'hommes, quel bourdonnement, grandi jusqu'à la clameur de tout ce qui se parle comme de tout ce qui s'imprime, de tous les mots anciens et de tous les mots nouveaux qu'une civilisation de quantité, de mécanisme et de découvertes, fabrique pour désigner des choses dont nous nous servons avant que la France officielle, j'entends le peuple, ne les ait nommées.

Devant l'invasion des infiniment nombreux, sous l'étreinte prochaine, presque fatale, notre langue a tenu. Elle s'est perpétuée avec la race, en gaieté, sans autre souci que d'exprimer, sans autre principe que la discipline instinctive de la vie. Des mots étrangers qu'elle a accueillis, chemin faisant, il en est qu'elle n'a pas voulu toucher, comme pour leur conserver leur physionomie d'intrus; mais elle a transformé les autres à sa manière, s'amusant à coiffer leur royauté shakespearienne d'un bonnet

phrygien. Cela fait, au premier abord, un mélange assez cocasse où l'on découvre des procédés de francisation qui expliquent, s'ils ne les justifient pas, des barbarismes qui ont le tort de n'avoir pas été fabriqués en France.

Et voilà la défense de chaque jour contre l'envahissement, le corps à corps qui provoque une francisation intéressante, dont on a dit du mal quoique des esprits d'élite en aient pensé quelque bien. Elle est assez simpliste comme tout ce qui vient du peuple: avec quelques suffixes que lui suggèrent l'analogie et la métaphore, des suppressions de consonnes et des raccourcis qui détruisent le caractère anglo-saxon, une seule conjugaison, qui est naturellement la première, des dérivations parfois inattendues, elle crée des êtres d'apparence hybride dont la formation retient le philologue.

Son grand mérite, c'est d'être une francisation par l'oreille et par une oreille qui est et qui veut demeurer française. Le Franco-Canadien entend le mot anglais et parle français. Le Français, le fait est connu, francise aujourd'hui par les yeux: il lit des mots qu'il s'évertue à prononcer suivant leur physionomie. Procédé légitime, mais qui n'aurait pas produit redingote ni bouledogue.

Nous craignons de recourir à ces nouveautés qui ne nous disent rien qui vaille à cause des nôtres, et l'on a fort justement remarqué que notre peur des anglicismes, naïve, je le veux bien, mais non sans mérite, s'étend jusqu'à ceux qui ont cours ailleurs. Une intelligence très avertie, M. Philippe Geoffrion, a suivi le conseil que donnait Francisque Sarcey à l'un de nos puristes, de négliger les cacophonies et les bourdes pour suivre plutôt les persistances du parler ancestral. Il a trouvé

demander une question dans Madame de Sévigné, *arriver en temps* dans Guy de Maupassant et lire *sur le journal* dans la *Pensée et la Langue* de notre éminent collègue Ferdinand Brunot; autant d'expressions que nous repoussions parce qu'elles nous paraissaient de simples transpositions de l'anglais au français.

Vous comprendrez toutefois notre réserve et nos inquiétudes lorsque vous aurez médité l'anathème de ceux qui vouent les peuples bilingues à l'infériorité, sinon à la mort. Nous n'y croyons pas, nous mettrons toute notre vie à ne pas y croire. Il peut y avoir des lézardes sur la maison historique sans que cela l'empêche de témoigner du passé. Je me rappelle avoir entendu, à Gênes, Lloyd George parler aux journalistes italiens: le grand acteur gallois évoquait les murs normands qui s'élèvent dans son pays natal et dont les ruines laissent voir des fondations romaines encore intactes.

Nous adoptons cet apologue, image dans la bouche de l'homme politique, vérité tenace chez nous. Nous avons résolu de survivre: nos pères nous l'ont ordonné et ce serait déchoir que de ne pas leur obéir, malgré les facilités qu'une surveillance moins rigide nous apporterait. Il nous reste l'école et ses enseignements, l'exemple et ses contagions, la science et ses persuasions, l'amour et ses convictions, tout ce qui se dresse contre l'usage et que l'on est convenu d'appeler « l'artificiel » et qui, à tout prendre, n'est que la civilisation à laquelle nous avons donné une base latine.

Forme de résistance à l'anglicisme, notre francisation manifeste la vitalité d'un organisme qui reforme ses chairs sur le trait qui l'a blessé; mais notre langue a fait mieux si, menacée de toute part,

elle a trouvé en elle-même la force suprême de créer.

A la vérité, il est difficile de fixer la limite de cet effort nouveau parce que nous ne savons pas toujours distinguer entre ce qui est de nous et ce dont nous avons hérité. Nous n'avons guère inventé; et je songe, en le disant, à la voix du pays de Québec qui touche Maria Chapdelaine à l'orée des forêts du Nord et courbe sa volonté sur la tâche commune, en murmurant la chanson qui berce notre survivance: « Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés. Ceux qui nous ont amenés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'avons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié. »

Et j'hésite à donner des exemples de mots qui sont vraiment de notre cru. Il en est certainement, ou du moins, pour reprendre une formule scientifique dont un vaudevilliste a souri sous la Coupole, tout se passe comme s'il y en avait. Les mots, dont on ne sait pas encore s'ils nous appartiennent, apparaissent sans indication d'origine sur l'interminable liste dressée par la *Société du Parler français*. Le regard, vite fatigué par les autres, va vers eux pour discerner, sous une graphie familière, le sceau de la race. Vain espoir; il faudra d'autres glossaires ou le retour de quelque fervent qui aura prêté l'oreille aux quatre coins de la France et apparenté nos orphelins.

Pourtant n'est-il pas un critère plus sûr que toutes les hypothèses: le milieu, c'est-à-dire, les habitudes qui cristallisent en mœurs, l'éternel recommencement des travaux humains, les certitudes du climat ? Eh bien, non ! Les mots n'ont pas de milieu, s'ils ont une patrie: l'homme venu de

loin vers une terre étrangère les porte en lui et les repose sur les mêmes choses. On nous abandonnait *poudrerie,* dont nous sommes fiers, et qui exprime la tourmente d'hiver, émiettée, sèche, bourdonnante; et voilà que poudrerie, qui existait déjà au XVIIIe siècle, aurait été trouvé, toujours en Normandie; nous avions *banc de neige,* jusqu'à ce que nous l'ayons rencontré dans l'imagination poitevine; on nous a prêté *à la brunante* que des dialectes pourraient revendiquer de très près; l'amoureux est chez nous *le cavalier* et l'amie, c'est *la blonde,* par habitude de gens du Nord; mais cavalier, c'est déjà le XVIe siècle et la blonde, c'est une chanson militaire; *char,* que nous opposons à tramway ainsi que des triomphateurs, est dans Lamennais.

Il reste tout de même *enneigé, pont de glace, clair d'étoiles,* que René Bazin nous emprunte; *patinoire,* plus élégant que *skating; camp* ou *campement* que nous préférons à *camping;* et *magasiner* que nous offrons à la France pour ce que vaut *shopping;* et des mots français que l'anglais a rapprochés, comme *agent de station,* des mots composés, et non sans mérite, des étymologies abracadabrantes, ainsi que l'on en constate en plein Paris, des métaphores dont quelques-unes sont jolies, des dérivations qui révèlent une formation sur place, des joyeusetés qui ne peuvent être d'ailleurs et où le peuple a mis sa marque goguenarde; des phénomènes linguistiques, dégagés par le maître de nos philologues, M. Adjutor Rivard, et qui auront plus d'attrait pour ceux qui s'intéressent à la langue pour la langue: la suppression de l'hiatus, l'agglutination de l'article, la transmutation des suffixes, la confusion des genres, qui se produisent chez nous comme en France, mais indépendamment et

suivant les lois de la phonétique française; et, enfin, des fautes, de vulgaires fautes mais heureuses, ainsi que dit le chant liturgique, si elles sont communes à tous les Français, qui continueront de croire, malgré les savants, aux « panacées universelles » !

Archaïsme, anglicisme, canadianisme, c'est la division classique, souvent reprise chez nous et à laquelle je n'ai pas échappé; mais pourquoi m'en excuser, si ce triptyque offre un moyen logique de dégager, sous les complexités du moment, un parler régional, d'essence française, entendu par tout un peuple et sur tout un territoire, constellé d'emprunts parfois discutables, nourri de formes dialectales, enrichi de quelques inventions, assez semblable, somme toute, à celui que l'on rencontre dans les provinces françaises, moins l'infiltration étrangère qui est surtout sensible à Paris. Le *Mercure de France* soulignait un jour l'amusante aventure de deux Anglais qui avaient appris le français, l'un à Bordeaux, l'autre à Brest, et qui se servaient de mots incompréhensibles l'un pour l'autre et que, pour ma part, sauf deux ou trois exceptions, je n'aurais pas saisis, bien qu'ils fussent de physionomie française et nés du terroir. Il eût été difficile, disait le *Mercure*, d'expliquer à ces étrangers que l'unité de langue n'existe pas en France et qu'on pourrait écrire, pour chaque province, des variantes du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*.

Ne sied-il pas, enfin, de considérer que notre parler a vécu longtemps dans l'isolement complet, séparé par une irrémédiable distance ? Qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'il eût perdu, dans le flottement des mémoires, quelques sonorités ou quelques syllabes ? Dans les plus grandes pénu-

ries aussi: nos pères ont copié de leur main les *Méditations* de Lamartine et, dans un couvent d'Ursulines, aux Trois-Rivières, une grammaire, placée sur un lutrin, feuilletée par la seule institutrice, et avec les précautions que l'on met à toucher une relique, a servi pendant des années à guider les enfants qui venaient lui demander avec respect une part du merveilleux héritage.

Voilà bien le miracle canadien. Il fut accompli par un peuple que rien n'a rebuté et dont la tranquille décision a vaincu tous les obstacles. Fils de France, il est resté obstinément fidèle à la culture française; et, aujourd'hui qu'il possède la force d'une nation, c'est encore elle qu'il veut faire triompher sur une terre où sa loyauté lui a mérité de vivre ses propres destinées.

La littérature a défendu la langue qui n'a cessé de lutter, malgré les traités aussi mal faits autrefois qu'ils le sont de nos jours: il n'était pas question d'elle dans le Traité de Paris qu'elle formula. Elle a résisté aux attaques de la politique, bien plus dangereuses que le voisinage du nombre et de l'esprit et, à l'Angleterre, elle a réclamé les libertés anglaises.

Même interdite par une loi, après d'inutiles tentatives pour la supprimer, elle a protesté du haut de la tribune, par la bouche d'un homme qui portait, ainsi que tant d'autres chez nous, un nom français, lumineux, classique, comme tout ce que le peuple a buriné, Louis-Hippolyte Lafontaine. Elle a recouvré le pouvoir et pris place dans la Constitution de 1867; mais si elle n'a pas achevé de vaincre et s'il lui faut combattre encore pour que l'on respecte ses droits, si elle ne résonne plus dans une partie du pays qu'elle a pourtant baptisé,

c'est que des préjugés tenaces et d'aveugles ambitions l'obligent à refaire ses conquêtes.

Une aussi longue résistance suffit à l'honneur et, pour reprendre la pensée d'un homme politique canadien, trop tôt touché par la mort, Paul-Emile Lamarche, si l'uniforme de notre langue porte les traces de la bataille, c'est que, pendant près de deux siècles, il n'a cessé d'y être.

Ce mot, Messieurs, me ramène vers votre pays comme vers les raisons de votre sympathie à l'égard des nôtres. Le monde a suivi pendant des années, qui semblèrent aussi des siècles, d'autres uniformes engagés dans des batailles où la Belgique et le Canada combattaient sous le même commandement. Mes compatriotes sont accourus vers vous dès le premier appel, épousant votre cause parce qu'elle était juste. Plusieurs, qui reposent maintenant près de vous, écoutent en ce moment, dans le silence de votre terre reconquise, les mots qui les ont conduits sur la voix glorieuse. Plus grands que tous, c'est à eux que je veux confier ma dernière parole. Ils vous sont reconnaissants d'un hommage que vous leur avez rendu et que je ne fais qu'exprimer; ils vous remercient d'avoir détaché de leurs croix de bois, pour l'accueillir parmi vous, la langue qui se souvient.

* * *

Je fus admis auprès du Roi qui me parla de notre pays et de quelques Canadiens qu'il avait reçus.

— Votre peuple a beaucoup fait pour la Belgique.

— Il l'a fait, Majesté, surtout pour vous et pour la Reine.

— Je ne manquerai pas de le lui dire.

Je garde comme un souvenir très précieux la photographie autographiée d'Albert Premier qu'un courrier déposait le lendemain à mon hôtel.

Des professeurs m'entourent et me font compliment sur mes œuvres. Devant ces propos émanant de collègues, je ne me retins pas de confesser que je n'avais pas d'œuvres à mon acquis. « Mais, me dit l'un d'eux, il n'importe, vos œuvres, ce sont vos élèves. » Mot béni, absolvant, que je n'ai jamais oublié.

Je serre des mains, je vois le Père Lamarche, quelques prêtres canadiens, des compatriotes, nos grands amis les Quintin. Puis le vide se fait. Nous sortons seuls du Palais, ma femme et moi. Rien autour de nous que le bruit du boulevard sous un soleil ardent. Nous montons dans un taxi. C'est fini.

* * *

Nous visitons en partie la Belgique. Le voyage est vite accompli, le circuit bouclé en quelques heures.

Bruxelles d'abord, qui s'est singulièrement agrandi depuis le premier séjour que j'y faisais au début du siècle; mais son vieux cœur de pierre, ses profils moyenâgeux demeurent et nous retiennent. Nous prenons plaisir à nous perdre dans des rues anciennes où s'abritent des ombres délicieuses et les silences complices de la rêverie. Elles nous conduisent par des détours encerclants, vers les prodigieux monuments, témoins de la puissance des grands bourgeois communiers. La rue Royale nous ramène au Palais du Roi, au Parc, et au Palais des Académies.

Des amis nous conduisent vers le bois de la Cambre, la forêt de Soignes et Waterloo. L'es-

prit évoque le formidable duel où l'Europe coalisée eut raison de l'Empire français. Un panorama indique l'emplacement et le mouvement des armées, comme une gigantesque image d'Epinal. Aujourd'hui ce tourment s'est apaisé. La plaine a revécu mais elle garde quelque chose de *morne*, de vide.

Les fermes, qui ont subi le choc, qui y ont assisté, sont encore là, impassibles sous nos regards.

Nous allons à Louvain où tant d'édifices et d'immeubles neufs ou reconstruits révèlent la brutalité de l'agression allemande et la victoire d'une volonté de relèvement. Nous eussions aimé saluer le recteur de l'Université ressuscitée, elle aussi, de ses ruines. Il est absent. Nous revenons vers Bruxelles par la route qui traverse une région agricole; nous avons l'impression d'un jardin que le paysan aurait dessiné comme un peintre son tableau. De grands arbres courent le long des canaux.

Nous arrêtons au Saulchoir revoir le révérend père Lamarche qui vit dans la studieuse solitude de ce cloître dominicain. Quel aimable et saint homme ! Admirable orateur, poète aussi, il a prêché avec grand succès deux carêmes, à Bruxelles et à Louvain. Il nous reconduit à la gare; promenade heureuse et si confiante.

Bruges, sous la pluie, garde son charme de ville apaisée et lointaine. Les dentellières, sur le pas des portes, dans des rues étroites, travaillent, les yeux baissés et les mains alertes. J'écoute: on dirait le bruit empressé de minuscules sabots, l'écho d'une troupe d'enfants ou de fées.

Je revois le béguinage, un peu plus abandonné, ses petites maisons grises et sa cour intérieure où l'herbe croît. L'église est silencieuse, avec son maître-autel noir et gris et un parfum de vieux

livres. Une femme met un soin total à décrasser les bobèches alourdies de cire. « Il n'y a plus que cinq béguines, nous dit-on, tandis que l'une d'elles passe, vêtue d'étoffe sombre. Celle-ci est encore jeune. La grande dame est morte l'an dernier. La vie est chère et les béguines ont chacune une maison où elles vivent avec une servante. » Aussi les maisons grises se ferment-elles parmi l'herbe qui gagne.

Et mes yeux s'arrêtent longuement sur le *Lac d'amour*, vert sous le soleil, au milieu de pignons rouges, anciens et naïfs comme des motifs de dentelle.

D'Ostende, que nous touchons à peine, il ne nous reste que le souvenir d'un regard vers la mer, d'un savoureux dîner de plage et d'un décor que la morte-saison attriste.

Anvers est une ville puissante et riche qui commande la mer par l'Escaut. Je m'y attarderais volontiers. Après une promenade sur la terrasse qui domine le port — je songe à ce que pourrait être celui de Montréal — nous revenons à la Place Verte où se dresse le bronze qui immortalise Rubens. La cathédrale abrite quelques-unes des plus belles œuvres du maître: couleur, expression, mouvement, se gravent en nous pour la vie.

Nous parcourons Malines, rapidement. Beaucoup de maisons ont été reconstruites et des coins délicieux demeurent. Nous y retrouvons d'autres merveilles de la peinture flamande. Et nous nous hâtons vers Son Eminence le Cardinal Mercier, qui veut bien nous recevoir. Le Palais est de style sobre, entouré d'un jardin tranquille. Pendant que nous attendons, le carillon de la cathédrale joue la Brabançonne et les notes de bronze s'élèvent comme un chant hésitant et perdu.

Le cardinal revit avec émotion le bref séjour qu'il fit au Canada après la guerre. « Un si beau pays où j'ai dû passer trop vite: Québec, Montréal, et même Toronto. Quel concert autour de moi; aussi je m'efforce de reporter cela vers le bon Dieu ».

La cérémonie qui a réuni pour lui faire fête au Palais de Justice de Montréal, la magistrature et le barreau — Canadien français et anglais, catholiques et protestants — lui a laissé un vif souvenir. Le caractère particulièrement pieux des cérémonies religieuses à Québec l'a frappé. « Votre population a gardé de très belles traditions que nous avons appréciées chez vos soldats. Les Canadiens et les Australiens sont les combattants dont j'ai entendu faire le plus d'éloges. »

Nous voilà sur le chemin de la guerre. L'éminent prélat, négligeant le grand rôle qu'il a joué, raconte avec bonne humeur comment il a poursuivi son labeur quotidien au milieu des tracasseries dont il a été l'objet. Il se jouait des interdictions de l'occupant, acclamé par le peuple qui le savait avec lui. « N'importe, ajoute-t-il avec un sourire triste, ils ont été durs. »

Le Cardinal remplit ses fonctions d'archevêque — le seul en Belgique —, assiste à de nombreuses cérémonies, reçoit ses prêtres, ordonne la vie religieuse et, malgré cette lourde tâche, ne perd pas une occasion de révéler les délicatesses et les attentions d'un très noble cœur.

* * *

Durant ce séjour en Belgique, nous coudoyons le monde de la politique, de l'industrie, de l'Université, de la presse et même de l'armée. Les Langlois, les Carton de Wiart, les Quintin, les

d'Halwyn, nous enveloppent littéralement de la plus gracieuse sympathie. Nous nous sentons chez nous au sein de cette société d'une cordialité sans prétention, unie pour nous faire fête. On nous reçoit dans l'intimité des foyers où persistent les belles qualités bourgeoises et les valeurs spirituelles qui font la force d'une nation. On se plaît à nous interroger sur le Canada; on nous explique les complexités et les ressources de la vie belge. Partout — pourquoi ne pas le dire ? — la chère est savamment ordonnée et les vins généreux.

Au hasard de ces réunions, nous revoyons d'anciennes connaissances qui nous convient à leur tour. On nous conduit à des conférences que donnent le Père Hénusse, au Palais de Justice, et Henri Pirenne, au Palais des Académies. On nous vante l'œuvre immense accomplie sous l'inspiration et la conduite de Léopold II, en Belgique et au Congo. Un ancien collègue, Gustave Lechien, préside aux destinées d'une vaste exploitation de radium. Il nous mène à Tervueren visiter le Musée colonial. Chez lui, au milieu de sa gentille famille, nous évoquons les heures — pas toutes malheureuses — où il enseignait la chimie à l'Ecole des hautes études commerciales. Je retrouve avec joie sa figure expressive que des yeux, décidés et timides à la fois, éclairent. Je me réjouis qu'il ait choisi un meilleur sort.

Et nous quittons à regret la Belgique, pays merveilleux où les gens nous reçoivent comme des amis et nous font croire que nous les connaissons depuis toujours.

* * *

Notre voyage se termine par un séjour de quelques semaines en France.

Séjour heureux. Je n'avais plus de soucis, si honorables qu'ils fussent; et je me livrais tout entier au « plaisir de France » retrouvé: mieux que cela, vécu. De la France, j'avais jusqu'à cette époque vu, en somme, peu de chose. Je l'avais bien traversée, du Nord au Midi et j'avais séjourné sur les bords de l'Atlantique; mais jamais je n'avais eu la chance de parcourir longuement la province, de m'arrêter à des relais choisis, de muser par les chemins perdus et les sites accueillants. C'est ce bonheur-là que nous offrirent des amis très chers, satisfaits de nous dévoiler quelques secrets de leur pays, ignorés de ceux qui ne font qu'y passer. De la Seine, par exemple, que connaissions-nous sauf son cours assagi ou comprimé par les quais et quelques coins de ses rives dans le sillage d'un bateau-mouche.

Cette fois, nous voyageons en auto et en yacht, assurés de libres flâneries.

Nous allons vers Mantes-la-Jolie par un jour de soleil. Nous traversons la forêt de Saint-Germain et nous déjeunons sur les bords de la Seine à l'Hostellerie de la Nourrée, une ancienne villa transformée. Nous descendons vers la gare par une rue étroite, bordée de murs — qui me rappelle Rome — sous un double rang de tilleuls taillés. Chacun est ici chez soi. Autour de sa vieille église, simple et plaisante, comme ce village est calme. On serait bien pour se livrer à la réflexion au sein de cette souriante solitude.

Nous roulons le long de la vallée jusqu'à Vernon. La courbe de pics déchiquetés semble fondre sous le soleil. Partout de très vieux monuments bordent le fleuve qui serpente, enlaçant des plateaux. J'observe avec curiosité l'intérieur d'une chapelle creusée dans la falaise. La voûte et les

fenêtres sont romanes; et l'on distingue des bois sculptés dont l'humidité aura raison. Quelques couronnes funéraires en porcelaine sont rangées dans le fond. La sacristie ressemble à une cave.

Nous dînons à Rolleboise, face à la Seine où passent un remorqueur et des chalands. Devant nous s'étale la paix du soir. Elle recouvre des pans de forêts et des terres travaillées avec tendresse, qui se joignent par bandes étroites comme on en voit chez nous des hauteurs du mont Belœil. Le paysage, merveilleusement composé, garde une douce clarté sous la nuit qui monte des créneaux de calcaire. « Remarquez, me souffle un de mes compagnons, en France, tout est à la hauteur de l'homme, intime. Voyez la Seine, elle coule silencieusement. Elle n'a pas hâte de se jeter dans la mer. Elle flâne le long de ses rives, paresseuse et jolie; et elle semble regarder avec satisfaction le paysage qu'elle anime. Ce soir, elle est moins bleue, moins sombre que le décor, claire et sans rides. On dirait qu'elle repose et qu'elle attend le soleil pour reprendre son voyage vers l'infini. »

Une impression très chaude s'élève de ce coin de France où le temps a mis son visage et révèle une discipline, une constance qui parle à nos cœurs des hommes et de leurs travaux, qui les raconte, les offre. Ici, le paysage traduit des siècles de pensée, de patience et d'amour. Ces efforts isolés, accomplis sous une même discipline, ont composé ce tableau qui ravit l'étranger comme une harmonie. De ce pays ancien, dorloté, j'évoque par delà l'Océan la rude sauvagerie de nos forêts et l'espoir, en partie réalisé, que nous promet notre jeunesse.

En la quittant, nous félicitons notre hôtesse du buisson d'éperlans qu'elle nous a servi.

— Eh ! je prends soin de les plonger un à un dans la friture; autrement, ce serait une masse.

— C'est le meilleur que j'aie mangé, lui déclare Jaray.

Elle rougit, heureuse que l'on apprécie son art. Le fait est que j'ai goûté depuis, en dehors de France, à d'autres buissons, qui n'étaient, eux, que masses emmêlées, gélatineuses.

* * *

Plus tard, nous retournons vers le même décor, mais, cette fois-ci, sur la Seine même. Près de Poissy, M. Chabaud nous prend à bord de son yacht, *le Musard*. Le temps est délicieux et le ciel pur. Une île contournée, il fera presque frais sous les arbres de la rive près de laquelle nous nous arrêtons pour déjeuner.

Le repas donne lieu à des propos amusants. On discute la salade, et les vins qui viennent du Chili: ils sont bons, mais ce n'est pas cela. Le blanc, qui paraît plein de soleil, n'a pas d'esprit. Ainsi les fruits, nous explique Jaray, sont splendides dans les Balkans; mais, au goût, ils sont trop vifs. Le café vient d'Abyssinie et Naggiar en justifie savamment l'origine; il nous est servi par son domestique, un Annamite aux gestes empressés.

De l'endroit où nous sommes, je ressens — au contraire de ce que j'éprouvai à Rolleboise — une impression canadienne, une impression de pays neuf: cette berge basse, ces pans de terre, ces bois embroussaillés où se distinguent de lourdes branches grises. N'étaient les tours d'une abbaye lointaine, je me croirais sur les bords sauvages d'un de nos lacs, où le travail de l'homme ne s'est pas encore appliqué. Ce paysage délaissé ne rappelle-t-il pas des coins de l'Abitibi qui ont conquis Naggiar ?

Nous dînons sur un « bras mort » de la Seine où de larges saules s'assouplissent en se penchant. Des péniches de chez nous sillonnent lentement les boucles du fleuve: l'une s'appelle *La Fontaine;* l'autre, *Corneille*. A l'arrière-plan, dorée de soleil, la cathédrale de Mantes. Jaray a commandé le temps, les poissons qui sautent, le sous-bois illuminé par une fête normande, le cor au fond de la forêt, la paix du soir.

Il faut revenir. Le yacht file, sous une ligne de peupliers sombres et dignes, vers Paris.

* * *

Toujours en compagnie de Jaray et de Naggiar, nous partons en auto pour un plus long voyage: vers Reims dévastée.

Dès la sortie de Paris le spectre de la guerre nous saisit. A Chantilly, le château est toujours aussi séduisant, et la forêt aussi belle; mais, tout près, voici l'endroit où les Allemands se sont arrêtés. A Compiègne, après une promenade à travers de splendides sous-bois, nous descendons dans un hôtel charmant, tout à fait confortable. Le maire, M. Fournier-Sarlovèze, qui est venu au Canada avec la Mission Fayolle, a fait fleurir notre chambre. Le lendemain, nous nous attardons devant le monument élevé en pleine forêt à l'endroit même où fut signé l'armistice. En pierre rouge sombre de Saverne, il orne un rond-point vers lequel convergent de larges allées:

11 novembre 1918

1914-1918

Aux héroïques soldats de France,
défenseurs de la Patrie et du Droit,
glorieux libérateurs de l'Alsace
et de la Lorraine.

Pierrefonds profile son robuste château, et dès Soissons, c'est la guerre. Nous faisons halte à Beaurieux, lieu de naissance du Père Marquette, où un aimable notaire a convoqué une délégation qui nous exprime la reconnaissance des autorités municipales à propos d'un don, venu du Canada pour aider à des réparations de guerre. Et voici le fameux *Chemin des Dames*, semé de cimetières et encore empli de tranchées et de fils de fer. La terre est lacérée, pétrie. On éprouve une sorte de vertige en pensant aux pauvres êtres ensevelis sous ces étendues mornes.

Arrivés le soir à Reims, nous allons contempler la cathédrale au clair de lune, et nous nous installons à l'*Hôtel du Lion d'or* qui n'a rien à envier aux hôtels de l'Amérique.

Le lendemain, on nous conduit sur la hauteur où se trouvait un fort, aujourd'hui ruiné, et d'où l'on se fait une idée des positions françaises et allemandes et comment se fit le bombardement systématique qui a réduit Reims en poussière. Dans la ville, quelques maisons étaient restées intactes; tout le reste n'était que débris ou tellement endommagé que la reconstruction s'imposait. Les habitants cherchaient l'emplacement de leur foyer parmi une navrante étendue grise. Les rues n'existaient plus. Il a fallu un an pour les déblayer. J'admire ces gens qui, au milieu d'une pareille épreuve, gardent la force de sourire.

Le maire, M. Roche, qui nous a fait visiter la ville, nous mène à la Cité rémoise — une cité ouvrière toute neuve et pimpante — où se dresse une église intéressante, une garderie, une Goutte de lait avec clinique prénatale et d'autres institutions. Des familles d'ouvriers et d'instituteurs voisinent assez heureusement dans ce centre qui manifeste,

aussi lui, au sein de la dévastation, une renaissance française.

Le Cardinal Luçon occupe un immeuble que l'on a mis à sa disposition, près de la cathédrale: il peut ainsi accueillir facilement les étrangers qui affluent de toute part vers Reims.

De beaux cheveux blancs, longs et souples, encadrent ses yeux bleus, son front large. Sa figure respire la bonté, la loyauté, une aimable ténacité. C'est un homme cordial et simple. Il nous parle avec une volubilité émue de la guerre et du martyre de sa cathédrale. Il a reçu des Canadiens qui l'ont conquis. Ils venaient de toutes les provinces de France, et leurs noms le disaient. « Vous êtes vieille France: que n'avons-nous aussi gardé vos traditions ! »

Nous nous acheminons vers la cathédrale, criblée par les bombardements comme si on avait voulu détruire ce témoignage du passé, et qui apparaît telle une blessure que porterait la France. Tout à côté, par les soins d'un architecte, a été constitué un musée qui réunira des débris que les obus allemands ont détachés et morcelés; délicieuses têtes, gargouilles dont la gueule est pleine encore de plomb fondu, mouvements de pierre, frises, plaques, torses, grimaces — des morceaux, comme ceux que j'aurais voulu, naguère, détacher de la Sixtine et qui auraient chez nous une inestimable valeur.

Nous rentrons à Paris par Château-Thierry et nous arrivons à Meaux vers minuit. Nous couchons dans un ancien château, qui appartient à la famille de Montcalm. Les boiseries et les fers forgés sont de l'époque. Tout près, la cathédrale et le monument de Bossuet.

* * *

A Paris, M. Philippe Roy nous prie à déjeuner pour rencontrer le recteur de l'Académie de Paris, M. Appell. Autour de la table, des personnalités françaises et canadiennes: Gabriel Hanotaux et sa charmante femme; M. et Mme François Carnot, Mme Emile Sergent dont le mari va bientôt prononcer au Canada une série de conférences, première visite qui sera suivie de tant d'autres; notre ami Naggiar, M. et Mme Victor Doré et Jean Désy.

Gabriel Hanotaux, très en forme, l'œil vif et perçant, parle de tout et d'autre chose: de politique, de vocabulaire, d'art, d'histoire. Dans le domaine international, il prévoit un mouvement impérialiste anglais vers l'Asie. A propos de la langue, il souligne l'évolution rapide des mots, leur naissance et leur disparition. On n'emploie plus guère *entre deux selles, à bride abattue* ni d'autres locutions ayant rapport au cheval; on les remplace par des mots venus du vocabulaire de l'automobile: *volant, freiner, donner une direction.* Et des expressions entrent dans l'usage: *amocher,* par exemple; mais je ne l'emploierais pas à moins d'y mettre des guillemets, ou bien je le prêterais à Maurice Donnay. Et il y a *poule,* ajoute en souriant un convive; et aujourd'hui on ne déjeune plus au restaurant mais au *bistro.*

Les propos inclinant vers la peinture, Hanotaux, très moderne, ne s'offusque pas des cubistes. Ils ont raison, ils sont cartésiens somme toute; c'est une mathématique. Oui, rétorque Naggiar, mais on attend le maître.

Hanotaux vante aussi les jeunes. Puis il mentionne Valéry, qu'il admire quand on le lui explique. Effectivement, si on a la clef. N'est-ce pas l'aventure que choisit le jeune Barrès ?

Quant à son œuvre, il la poursuit avec vigueur: « Je lis beaucoup, je me fais une idée, j'écris de mémoire, je vérifie ensuite. Ainsi on est sûr de donner toute sa substance. Surtout, n'avoir jamais peur des idées générales. »

Voisin de ma femme, M. Appell se dit heureux du cours sur le Canada que je dois donner l'an prochain en Sorbonne.

Epris d'art, sous toutes ses formes, je suis ravi de rencontrer des artistes, de fréquenter leurs ateliers et de compléter une formation assez rudimentaire. Je suis enivré. Je garde pour la vie une sorte de griserie de la beauté qui naît de l'imagination de l'artiste libre, parfois d'une sorte de hasard, souvent d'une audace.

* * *

Je m'échappe du côté de la maison que les Oratoriens occupent, près de Paris. J'ai pris place dans un compartiment où je suis seul. Il fait grand soleil sur la campagne verte et peuplée. De la gare, une petite voiture me conduit vers le Père Sanson qui m'attend, debout sur le seuil, la main tendue. Nous faisons le tour de la propriété qu'ombragent des marronniers. Nous sommes sur un plateau qui domine une plaine reposante.

Le Père habite un pavillon près du corps principal: deux chambres meublées de ses souvenirs. Dans un coin, un violoncelle. C'est là qu'il travaille ses sermons, seul et libre, tout en suivant la vie de l'Oratoire. Nous déjeunons dans un petit réfectoire. Tout est frais: des produits de la ferme. Le repas qu'une lecture accompagne est suivi de la prière à la chapelle dont les fenêtres laissent voir les arbres du jardin.

Dans le train qui nous ramène à Paris, le Père

Sanson me raconte comment, un matin qu'il se trouvait aux Carmes, il apprit qu'on lui confiait la chaire de Notre-Dame.

— Es-tu content, lui dit Mgr Baudrillart ?

— Quoi, c'est fait pour la Sorbonne ?

— Non, réplique Mgr Baudrillart qui, au fond, était opposé à l'idée d'un professorat à la Sorbonne, c'est Notre-Dame.

Il courut annoncer la nouvelle à sa mère, et se mit au travail. Voici, sur ses genoux, le dossier de son premier sermon. Il m'en lit quelques pages. Il part de cette idée: *Je suis,* avec tout ce qui en découle. « Cette idée, je la tiens, elle est mienne, je l'ai vécue ». Il dicte, puis reprend et corrige sa méditation jaillie de la solitude. Combien de temps déploiera-t-il sur ses auditeurs la lumière de vérité ?

Je revis le Père Sanson, à Paris cette fois, impasse Saint-Eustache, tout près de l'église. Au parloir, des meubles anciens, un Philippe de Champaigne, un beau Christ d'un auteur inconnu, une photographie de Mgr Baudrillart ornée d'une dédicace volontaire.

On atteint l'*Oratoire* par des escaliers de pierre et d'étroits couloirs. Le père Sanson occupe deux pièces. Dans l'une, il a installé la bibliothèque et la table de travail de son père. De sa chambre, il a vue sur l'église; il l'a choisie pour cela. Un mur tombera lorsqu'on installera le chauffage central et l'on pourra utiliser une ancienne cuisine où, pour l'instant, des revues et quelques bouquins voisinent sur des rayons de fortune. Dans l'ensemble, refuge propice et sympathique qui permet d'oublier, au delà de l'impasse, la façade écarlate d'un marchand de viande.

Ici comme à la campagne l'orateur prépare son

Carême. Il consacrera trois ans d'introduction à la doctrine de Celui dont il étudiera l'Evangile. Il converse avec sa mère, imaginant qu'il a devant lui son auditoire. Il s'exalte, il la gourmande s'il pense qu'elle n'a pas compris toute sa pensée. Puis il complète en étayant son sermon de la documentation qu'il a réunie, puisant partout, même chez les auteurs allemands qu'il fait dépouiller, les sources qui enfièvrent son éloquence innée.

— Combien de temps serez-vous dans cette chaire à laquelle vous a désigné l'unanimité de douze chanoines ?

— Je ne sais pas. Mgr d'Hulst y fut sept ans; le Père Janvier, plus de vingt-cinq ans peut-être; le Père Ollivier un an, à cause d'une gaffe. Elle me viendra peut-être à moi aussi. Alors, on m'en fera descendre.

* * *

Nous quittons Paris, le 26 juin, pour nous arrêter à Caen, dans l'espoir d'y saluer une dernière fois le Père Sanson. Il vient de partir pour Paris. Nous errons par la ville qui, le soir, paraîtrait morte n'étaient les lumières vives des cafés où s'attardent des gens dont l'accent nous rapproche déjà de chez nous. En revanche, quelle joie le lendemain d'assister au réveil d'une ville bruyante et résolue. Dans un décor enrichi de passé, sous le souffle attiédi d'un matin encore brumeux, les rues et le marché s'animent de propos affairés.

En rade de Cherbourg, le transatlantique nous prend à son bord. Traversée sans incidents, sauf l'émotion du 1er juillet en mer: toute une salle debout aux accents de notre *O Canada* et de *Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux.*

Je me livre au spectacle de la mer, si varié, si

prenant. Le ciel s'est lavé des nuages gris accumulés depuis trois jours sous un vent du nord-ouest. Le soleil s'est couché, rose et sans rayons. Il a posé sur la mer un immense *mulon*, en sorte que les flots calmés évoquent quelque champ bleu à perte de vue. J'attendais cette belle nuit du Nord, froide et claire. Est-ce de Loti qu'elle me vient avec une précision qui m'étonne au moment où je la contemple et qui fait que je la reconnais.

Quelle profondeur a le ciel, quelle liberté jusqu'à l'infini. Les constellations brillent intensément, comme heureuses de se montrer dans toute leur luminosité et d'apporter à un paysage, morne d'habitude, la joie éphémère de leur clarté.

Le bateau s'avance, blanc dans la nuit, d'un léger balancement. Il est tout seul sur l'immensité. De l'avant, au pied des mâts, près de la passerelle, il est énorme et paraît glisser dans les étoiles. Je me retourne. La cheminée lance une large fumée noire. Cette fois, c'est une bête qui s'essouffle, imposante, sûre d'elle.

Le beau temps se maintient le lendemain. Un ciel pur qui s'élève d'un horizon laiteux, un air légèrement voilé; une mer presque bleue, à peine ridée. Le bateau laisse derrière lui une traînée lumineuse. Le beau soleil devait s'éteindre en brouillard. C'est le sort de ces mers du Nord et nous nous engageons dans la porte de Belle-Isle sans la voir.

Mais, dès la matinée du 4 juillet le soleil perce jusqu'à la mer; et peu à peu, le jour se *glorifie* comme disent les Anglais. En sorte que nous entrons au pays dans une incomparable splendeur.

Le soir demeure fidèle au jour. Nous sortons de table, le soleil couché. Une tache de nacre, un reflet, au bord du ciel bleu pâle; et des nuages mau-

ves, ténus, allongés comme un tissu dentelé. Tout cela immense parce qu'on voit tout le ciel. Au bord de ces nuages, la « rognure d'ongle d'ange » que Richepin reprit aux Bretons. Trop légère, trop petite dans ce décor où il en faudrait plusieurs. Les couleurs s'assombrissent peu à peu. Le croissant incline vers l'horizon où il rougeoie des derniers rayons de soleil. Quelle paix, quel silence ! On ne peut vraiment pas rêver plus merveilleux retour.

Le soir, un peu de terre, là où, le jour, des nuages blancs s'accumulaient comme des neiges. C'est le Labrador farouche, que des phares signaleront dans la nuit. Déjà le vent est plus chaud. Et le navire, qui se hâte, marbre la mer de taches vertes et bleues que veine l'écume.

Le lendemain, la côte de Gaspé. Des collines et des vallées successives. On devine des rivières qui aboutissent au pied des rochers arrondis, de petits villages où la vie que nous cherchons depuis des jours se retrouve dans son humble continuité. Le sol est un peu cultivé. Je retrouve ces rectangles que j'ai laissés à Cherbourg. C'est le même travail de la terre que des lignes signalent au loin et qui encerclent l'activité paysanne; mais tout à côté c'est la sauvagerie, le rocher abrupt, la montagne, reine et maîtresse, l'intérieur dont nous savons qu'il est intact.

Nous attendons l'argument du fleuve, le plateau qui se rapproche, les rives qui nous enserrent pour nous livrer la « route royale » vers le cœur du pays: Pointe-au-Père, Québec, Trois-Rivières, géographie française dont les noms, comme un écho de France, se sont arrêtés sur nos rochers.

C'est bien par cette voie, et par nulle autre, que le voyageur venu d'Europe doit entrer au Canada:

elle invita les découvreurs et, à la regarder, impassible et pourtant accueillante, on comprend l'âme de ceux qui voulurent la connaître davantage et l'offrir à la France.

L'esprit empli du cours sur le Canada que je ferai en Sorbonne l'année suivante, je regarde avec intensité ces paysages de l'Est de mon pays dont je voudrais tant traduire la magnificence.

PROFESSEUR EN SORBONNE

En 1925, je repartais pour la France, appelé à prononcer en Sorbonne un cours sur le Canada.

C'est la plus troublante aventure de ma vie, que je veux raconter comme je l'ai vécue, dans l'angoisse et dans la joie. Le mieux est de la suivre ainsi qu'elle se déroula, pour en montrer l'audace, presque l'étourderie.

L'initiative de ce cours revient à Jean Désy, alors secrétaire de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal. Au cours d'un séjour à Paris, en 1923, il avait eu, en présence de M. Philippe Roy, une conversation avec le recteur de l'Université de Paris, M. Paul Appell, « au sujet de la création possible d'un cours en Sorbonne sur le Canada contemporain ».

De retour au pays, Jean Désy soumit le projet à notre Commission des études qui l'accueillit avec empressement et proposa à Paris une série de cours répartie sur trois années. Nos professeurs traiteraient successivement du territoire et de l'essor économique du Canada; de l'orientation de sa politique, du mouvement des lettres et des arts. Trois noms étaient suggérés: Edouard Montpetit, Jean Désy et Emile Chartier.

Le Gouvernement français et le Gouvernement de la province de Québec assuraient les frais des professeurs qui auraient droit au titre de professeur agréé de l'Université de Paris.

* * *

Alors — avons-nous tellement changé ? — tout commençait et finissait par des banquets. Je n'y échappai pas. Peu avant mon départ, les anciens élèves de l'Ecole des sciences sociales, économiques et politiques convoquèrent à l'Hôtel Windsor un auditoire imposant sous la présidence d'un des leurs, Me Hector Perrier.

Il y eut de nombreux discours. On but au Canada, aux institutions d'enseignement, à la France, à la Belgique, à l'Université, et à l'amitié. Tour à tour le sénateur Raoul Dandurand, l'honorable Esiof Patenaude, l'honorable Athanase David, Fernand Rinfret, Monseigneur Piette, Hector Perrier, prirent la parole. Ils exaltèrent le Canada, notre province, la France, l'Université, l'Ecole des sciences sociales. Tous terminaient leur allocution par des vœux de bon voyage et de succès.

Mon très regretté ami, Louis-Janvier Dalbis, tenait, à son habitude, un propos qui ne manquait pas d'humour. Il me présentait cette « vieille dame revêtue d'hermine », la Sorbonne. « Dites-lui que vous êtes étranger et elle vous écoutera ». Laissez de côté, poursuivait-il, vos arpents de neige, vos inépuisables forêts et vos mines insoupçonnées. Tout cela, la vieille dame le sait; tenez-vous-en au signe coutumier de vos traditions par quoi, ayant duré et triomphé, vous êtes un témoignage: il vaincra l'attention émue d'un auditoire qui sera ravi de se reconnaître en vous.

Comment obéirais-je à vos conseils, répondis-je à M. Dalbis, et comment me bornerais-je à la tradition pure sans montrer les obstacles dont elle a dû triompher, précisément pour résister. On ne peut expliquer ce que nous sommes sans partir d'abord de la terre canadienne que nous avons

aimée et défendue, et qui demeure la première leçon.

Nos pères déjà l'observaient, notre pays ressemble à la France. Le Plateau laurentien rappelle le Massif central: nous avons d'aussi vieilles montagnes que les Pyrénées et nos Rocheuses s'élèvent aussi neuves, aussi rudes que les Alpes; nos vallées, comme celles de France, abritent un peuple paysan. Mais tout cela, chez nous, est immense et c'est un des caractères du Canada.

Cette immensité, d'autre part, est à peine habitée quand la France est « vieillement humanisée », selon le mot de Jean Brunhes. On se rend compte de ce travail des siècles en la parcourant depuis l'Atlantique jusqu'à Paris ou en longeant les bords de ses rivières où l'homme a cultivé la terre avec affection.

Au Canada, tout est neuf. Il arrive que le détail choque mais ce sont les horizons qui comptent; là est la beauté réelle de la terre où vit notre peuple. Cette beauté, les saisons la font varier délicieusement: l'automne vibre de mille teintes, l'hiver que des poètes comme Porché ou Louis Hémon semblent redouter, nous apporte sous le soleil un des plus ravissants spectacles qui soient.

Nous avons découvert et nous avons été les premiers à habiter cette terre. Les Français, après une tentative du côté de l'Acadie, ont pénétré la vallée laurentienne pour descendre ensuite avec LaSalle le long du Mississipi, encercler ceux qui avaient choisi de s'établir le long du littoral et fonder un empire qui s'étendrait plus tard jusqu'aux Rocheuses. Ces découvertes constituent un de nos titres de noblesse. Nous y rattachons le droit du premier occupant. Et ceux qui veulent nous com-

prendre ne doivent pas oublier tout ce que cela représente pour nous.

Notre terre, si elle fut parcourue en tout sens, fut aussi labourée. Ecartant les marchands, préoccupés de leurs seuls intérêts et même certains grands seigneurs qui recherchaient plutôt les bénéfices de la traite que les bienfaits de la colonisation, je dégagerai à côté du missionnaire, la figure de l'ancêtre, qui a « pris parti », qui a fondé sur la côte de Beauport et dans l'Ile d'Orléans les premiers foyers canadiens et donné sa physionomie à notre pays.

Voilà celui qu'il faut suivre dans sa vie, parmi les difficultés qui surgissent de l'environnement ou que d'innombrables ennemis multiplient. Il a tenu et son exemple nous a donné la force de lui demeurer fidèle. C'est lui encore qui restera, en 1763, après avoir défendu par les armes la patrie qu'il s'était faite et qu'il avait élue pour toujours.

Et ce fut « le siècle admirable », comme l'appelle Etienne Lamy. Retiré dans ses foyers, l'homme attendit des jours meilleurs au sein d'un régime nouveau qui le menaçait de toute part. C'est le moment où deux groupes ethniques s'affrontent dangereusement. Les Loyalistes, évadés de la Révolution américaine, ajoutent un élément puissant à notre histoire. Forts de traditions, utilisant les leçons politiques que dégagent nos constitutions successives de source britannique, nous avons affermi les droits qu'on nous concédait.

L'aube du XXième siècle nous livrait une promesse inespérée. Pour en tirer profit, il nous fallait des hommes. Le flot d'immigration qui avait déferlé jusque-là sur les Etats-Unis déborde vers nos terres.

Nous touchons aux temps nouveaux. Les

cordes de bois et les tonnes de charbon dont Dalbis veut, avec raison, m'écarter pèsent de tout leur poids. Je ne me retiendrai pas, prenant comme le symbole de notre destinée Maria Chapdelaine, dans la région lointaine qu'elle habite, à l'orée d'une forêt où les forces humaines ont encore tout à conquérir, de montrer comment le Canada a atteint le développement économique dont s'étonne le monde.

Dans l'Est, au sud du Plateau laurentien, où les premiers groupes s'étaient accumulés, ce fut la pêche et la culture; la forêt fut dépouillée et la terre ensemencée. Un jour, la distance fut franchie qui nous séparait de la plaine de l'Ouest; les blés fauves s'inclinèrent sur des horizons immenses, les ressources des montagnes Rocheuses furent exploitées. Puis on revint au Plateau qui paraissait nu et infertile: les mines y furent creusées dans un sol qui prolonge au nord les riches gisements que les traités avaient abandonnés aux Américains; puis, de nouveau, la forêt primitive fut exploitée et, depuis les bassins du Saguenay, du Saint-Laurent et de l'Outaouais, les arbres abattus descendirent les courants jusqu'aux usines qui, selon l'expression de Fernand Rinfret, fabriquent le papier où nos voisins des Etats-Unis impriment leur fiévreuse pensée.

Ce chemin parcouru, je reviendrai à Maria Chapdelaine et je dirai pourquoi elle a gardé son attitude quand les événements et le progrès ont bouleversé la vie de son peuple.

C'est qu'elle obéit à une tradition que rien ne peut affaiblir. Aussi bien le peuple lui-même est-il, à cause de cela, et d'ailleurs avec raison, lent à s'adapter aux conditions nouvelles de sa vie. Aujourd'hui, un mouvement économique se dessine

qui lui apportera les armes nécessaires à sa défense. Nous avons une finance qui s'organise; déjà les principes d'économie nationale orientent nos volontés. Il importe toutefois que l'argent, nécessaire et puissant, n'étouffe pas en nous un des caractères de l'âme française. Il ne saurait être question de l'acquérir au détriment de la culture; mais bien de demander à la force économique un moyen d'étayer ce que nous voulons être.

Cela nous conduit à notre essor intellectuel, à nos fidélités d'esprit. Elles ne se gardent pas sans mal à côté d'une population de cent vingt millions d'âmes. Mais on saura sans doute avec émotion que nous avons conservé jalousement notre langue, que nous l'avons défendue et que nous tâchons de maintenir sur la terre américaine une discipline canadienne, d'expression française.

Notre rôle ne s'est pas borné là. Comment ignorer ce que les Canadiens français ont réalisé dans le domaine de la politique coloniale anglaise depuis Lafontaine et Cartier jusqu'à Laurier, une des plus belles figures qui aient illuminé notre histoire. Cet apport des nôtres se poursuit aujourd'hui dans le domaine international où se révèle indéniablement leur influence conciliante, de plus en plus libérée de l'emprise coloniale.

* * *

Nous prenons la mer à New York, à bord du *De Grasse*, de taille moyenne et large d'épaules. Il épouse la vague qui, après plusieurs jours de grand soleil et de langueur, se fait soudain mauvaise.

Un transatlantique n'est guère un lieu de recueillement; j'envie ceux qui, comme André Siegfried, écrivent un livre au cours d'une traversée !

Mais comment, durant ces longues heures de pont ou de cabine, oublier la mission dont me rapproche chaque tour d'hélice ?

J'imagine l'événement comme il se produira un jour, une heure. J'évoque l'entrée sévère de la Sorbonne où tant de fois, je me suis mêlé à une jeunesse ardente. Par quelle porte se glissent les professeurs ? Je soupçonne l'auditoire que j'aurai devant moi — dont cette fois je ne serai pas —, séparé de lui par une longue table et tout seul comme un cobaye sous la cloche immense. Sera-t-il nombreux ? Cela n'a pas d'importance. N'ai-je pas, à Paris même, écouté un professeur prononçant gravement sa leçon devant neuf personnes ? Il y aura sûrement quelques amis français et des compatriotes, venus par sympathie ou par curiosité, et le flot plus ou moins relâché des habitués, sympathiques, épris de parole et de confort: c'est l'hiver . . . « Monsieur le doyen, Mesdames, Messieurs . . . »

Cette minute, avec quelle intensité je l'ai vécue avant de la vivre, inquiet et confiant à la fois; inquiet de ma tâche, confiant dans l'accueil que le public français réserve au Canada.

Le soleil empourpre les falaises de France quand nous touchons Le Havre. Je regarde la Normandie, si intensément peuplée. Je viens de laisser nos larges étendues, nos forêts vierges, les audacieux témoignages de la conquête canadienne où le paysan de France a renouvelé un refuge à son image. Comment douterais-je des vertus de l'ancêtre dont je viens raconter l'héroïque poursuite sur une terre enchevêtrée de promesses et d'écueils.

* * *

L'accueil se précise aussitôt: on nous a ménagé un petit appartement boulevard des Invalides.

Je m'y blottis dans un silence propice. Je dispose près de moi les dix petits dossiers où j'ai placé le plan de chaque leçon et quelques pièces essentielles, car, on le pense bien, je n'étais pas démuni.

Je m'étais préparé dans une sorte de fièvre. J'avais lu beaucoup — beaucoup trop — me noyant dans des documents officiels plutôt que de faire large part aux évocations. J'avais bâti un projet en accumulant des notes sur chaque sujet que j'entendais traiter; puis, j'avais bravement réduit ces notes à un schéma dont je confiais le développement à l'improvisation. C'était audacieux; mais sauf quelques lignes, j'avais renoncé à écrire. J'étais d'autant plus gêné par la situation à laquelle je m'étais contraint que — je ne fus pas long à m'en rendre compte — la Sorbonne est un salon ouvert: on y entre, on en sort au gré de sa fantaisie; et on y reste si l'orateur plaît.

* * *

Le cours aura lieu le mardi, à dix-sept heures, à l'Université, rue des Ecoles, dans l'amphithéâtre Richelieu. Je viens de recevoir l'*invitation permanente* qui porte au verso, sous le titre *Programme*, la date et le sujet de chaque leçon:

10 mars: La terre canadienne.
17 mars: La France au Canada.
24 mars: Sous le drapeau britannique.
31 mars: L'Europe en route vers le Canada.
21 avril: La concentration politique: d'un océan à l'autre.
28 avril: Les temps nouveaux: le Canada au travail.

5 mai: L'adaptation du groupe franco-canadien.
12 mai: Traditions et forces intellectuelles.
19 mai: La nation canadienne.
26 mai: Le Canada dans l'Empire britannique et le monde.

* * *

Le dix mars était donc le jour fatidique. J'arrivai à la Sorbonne avant l'heure. Le recteur, M. Paul Appell, et le doyen de la Faculté des lettres, M. Ferdinand Brunot, nous accueillent, ma femme et moi. Nous serrons des mains, parmi l'anonyme murmure qui précède la séance.

A cause de l'affluence que le sujet avait attirée — car on pense bien que, inconnu, je n'y étais pour rien — je dus changer d'amphithéâtre dès la première leçon. J'en fus moitié ravi, moitié contrarié. Personne ne savait mieux que moi combien la fonction que j'assumais était ambitieuse; et voilà que le public, en s'empressant ainsi, m'offrait, avant que j'eusse ouvert la bouche, la cordialité de son attente.

Ce fut pis lorsque j'appris, avec quelle stupeur, en pénétrant dans le grand amphithéâtre, à la suite d'un huissier tout de noir vêtu, que la carte du Canada, dont je comptais me servir comme d'un appui familier et me faire une contenance, était restée accrochée dans la salle abandonnée. Impossible de demander qu'on voulût bien la déplacer: l'auditoire avait pris place, les discours allaient commencer.

Je sentis un grand vide, tous les vides, et j'eus l'impression très vive d'être puni de ma témérité. Je n'oublierai jamais cette minute d'angoisse. Je dus évoquer par l'imagination notre pays et, avec

des mots et des mots seulement, tracer les distances, sculpter les reliefs, colorer les saisons, raviver des traits. J'y fus sans doute fort malhabile car M. Ferdinand Brunot me dit avec un sourire, à la fin de la leçon: « Vous avez donc inventé la géographie poétique ? » J'ai retenu ce propos presque comme un reproche, qui me laissa l'amère inquiétude, malgré la sympathie du public, d'avoir perdu la partie.

Aussi quelle ne fut pas ma joie — que je ressentis avec l'acuité d'une revanche — en lisant sur la couverture d'un livre de Georges Duhamel, paru longtemps après mon aventure: *Géographie cordiale de l'Europe*. Une géographie cordiale, n'était-ce pas ce que ma détresse m'avait inspiré ? Sans doute, la géographie enrichit de ses précisions les cadres où s'exerce l'activité sociale; mais celle-ci anime et prolonge le dessin physique. Les savants, s'ils ne cèdent pas à l'imagination, souhaitent que leurs conclusions éclairent les gestes de l'humanité. Il ne leur appartient pas, d'ailleurs, d'empêcher la fantaisie de se libérer à leurs propos, et de brosser, sur un fond qui ne saurait leur déplaire, puisqu'ils l'ont préparé, le tableau où la beauté et le rêve sont rétablis. N'en font-ils pas quelque chose en illustrant leurs livres, en ajoutant à la rigidité de leur enseignement la souplesse de l'image ? Jean Brunhes, par exemple, a destiné aux écoles de France des manuels qui rutilent de couleurs.

* * *

Le fait que mon cours avait lieu une fois par semaine facilitait ma dernière mise au point. Chaque mardi, accompagné de ma femme, je m'acheminais vers la Sorbonne, le cœur un peu serré.

J'y arrivais vers seize heures trente. Je prenais un instant de repos dans une antichambre et, à l'heure fixée, je pénétrais dans l'amphithéâtre, précédé de l'huissier.

Durant les leçons, un bruit tout à fait banal risquait chaque fois de troubler ma sérénité apparente, durement acquise. Des amis bien intentionnés avaient placé près de la tribune une sténographe munie d'un appareil dit silencieux, dont le déclic m'arrivait comme un écho qui m'ennuyait prodigieusement, au moins pendant les premières minutes car, dans la suite, je m'y faisais au point de l'oublier.

L'expérience fut déplorable. Etait-ce mon accent — car il est entendu que, quoi que nous fassions, on nous prête un accent que l'on déclare d'ailleurs délicieux ? Etait-ce la rapidité nerveuse de mon débit, qui n'aurait tout de même pas dû troubler quelqu'un qui fait métier d'attraper la parole au vol ? Je ne sais. Toujours est-il que la machine affairée à la poursuite de mon verbe me renvoya un texte écourté, insipide et incolore que j'ai gardé dans l'inutile espoir de le reconstituer. J'eusse aimé — comme d'autres ont admirablement fait — rapporter de mon séjour en Sorbonne autre chose qu'un titre aussitôt évanoui.

* * *

Le quatrième cours donné, je dispose de trois semaines de congé: vacances de Pâques.

Je fais un saut jusqu'à Bruxelles où les *Amis de la langue française* m'ont invité à prononcer une conférence sur le Canada que j'ai intitulée « *Au pays de Maria Chapdelaine* ». Elle a lieu au Trocadéro, devant un vaste auditoire. Je n'ai pas de texte passe-partout, mais j'ai prévu ces sortes

de synthèses que je nourris d'idées ressassées depuis mon départ du Canada. Ne suis-je pas ici au cœur d'une résistance semblable à la nôtre ? Je me garde de toute comparaison. Il suffit d'indiquer une longue aspiration vers la survie: même défense, même illustration, l'une plus proche du foyer, l'autre dangereusement assaillie par l'espace. Même volonté, fraternelle par tant de liens, qui, pour s'accomplir dans la diversité, traduit une communion d'esprit que rallie le précieux dépôt d'une civilisation. Ce sentiment, nous l'éprouvons intensément dans la joie de ce bref séjour au milieu d'amitiés très chères.

Je reviendrais en Belgique, quelques semaines plus tard, assister à une séance de *l'Académie de langue et de littérature françaises,* et faire à Enghien, devant un auditoire de Jésuites, européens pour la plupart, une conférence sur le Canada d'aujourd'hui.

Le lendemain, nous visiterions les impressionnantes Grottes de Han. Du chemin de fer, je regarderais les abords de la forêt dont le tourment contraste avec le reste du pays si précieusement ratissé. Et ce brusque rappel, me ramènera vers nos fières sauvageries primitives.

* * *

Au retour de notre premier voyage à Bruxelles, nous touchons seulement Paris et nous partons pour une randonnée.

Notre course, un peu rapide, mais enchantée, vagabonde sur les routes de France. Nous roulons vers l'Ouest, berceau de tant des nôtres. Sous le réseau des départements, l'image des anciennes provinces demeure, et même leur nom: on continue d'aller en Normandie ou de parcourir la Bretagne.

Nous musardons. Quelle détente, loin de mes dossiers repliés, de la contraignante assiduité de ma tâche, de toutes les cartes murales du monde et des prévenances hebdomadaires de l'huissier vêtu de noir.

Surtout, gagner l'espace libre; dessiner un circuit classique et rester maître de le rompre au gré de sa fantaisie, de prolonger des relais aguichants. S'attarder autour de repas plantureux, arrosés de cidre ou de vin doux. S'abandonner au repos du soir dans le silence complice de la vie de province.

Ainsi s'anime une autre « géographie cordiale », de Versailles à Mortagne d'où partit Giffard; d'Alençon à Avranches jusqu'à Saint-Malo, précédé de vieux chaumes et gaîné dans ses remparts, où plane le souvenir de Jacques Cartier et, plus loin, sur un îlot, celui de Chateaubriand. Nous entendons la messe de Pâques à l'église Saint-Vincent où le découvreur, avant son départ, s'agenouilla sous la bénédiction de l'évêque, et que domine l'antenne d'un fin clocher dressé au delà des toits bourrus de la ville corsaire.

Saint-Malo boucle la boucle. Un dernier regard sur Dinard, le déjeuner au morne cap Fréhel et, par les terres, le radieux aboutissement du Mont Saint-Michel, envahi, ce jour de grâces, par une foule empressée que conduit la voix monotone des guides. Silhouette vigoureusement jaillie du moyen âge et connue du monde entier. Est-ce à cause de cela que sous son approche imposante pointe une désillusion ? Il faudra refaire ce pélerinage dans le recueillement que n'admet pas l'exubérance d'un tourisme de circonstance.

Nous dînons à Avranches, et Granville berce notre sommeil de l'infinie chanson de la mer.

Nous rentrons le lendemain par Coutances et Bayeux. Un crochet vers Trouville et Deauville où l'on nous a gentiment conviés. Plages renommées, remuantes, pleines de couleur et d'entrain, agitées des mêmes problématiques élans vers le repos. L'une, bon enfant, populaire, où l'on profite du petit trou pas cher — ou pas trop —, où les jeux sont faits sur un ton modeste. L'autre, cossue, rendez-vous des aristocraties de notre temps démantelé: mode, courses, roulette, villas huppées, casino tapageur. Toutes les grandes plages du monde ne sont-elles pas ainsi divisées entre un peuple bruyant et l'homme installé, préoccupé de parade ?

Nous reprenons la route. Après Lisieux, Mantes-la-Jolie, le profil de Rolleboise — et Paris.

* * *

Je reprends le chemin de la Sorbonne, non sans inquiétude. Ces trois semaines d'évasion me vaudraient-elles des défections de la part des auditeurs ? Les exigences de la vie, avec ce qu'elles comportent d'abandon, ne les détourneraient-elles pas de ce rendez-vous hebdomadaire auquel rien ne les engageait, qu'une curiosité facile à épuiser ? Des collègues français m'ont prévenu: après Pâques, l'assistance diminue généralement de moitié. Eh bien ! non. Jusqu'à la fin, le public se montre d'une émouvante fidélité.

Très sensible et d'une flexibilité extrême, il est pris par son propre mirage. La France et le Canada français communient dans un même élan de vitalité.

On prête ce propos à Sacha Guitry: « Ce qui est embêtant dans les Mémoires et les Souvenirs,

c'est que vous ne pouvez guère raconter que les événements qui vous sont à peu près défavorables. Par pudeur, vous devez écarter systématiquement tout ce qui pourrait vous faire valoir. » Je suis bien de cet avis et loin de négliger les événements défavorables, j'aurais plutôt tendance à les accentuer.

Un simple regard sur les textes que l'on m'a remis après chaque leçon me porterait à déprécier ma parole. Même si la sténographie avait été fidèle, j'aurais tort. Inconsistante, la phrase peut passer la rampe. L'improvisation impeccable est souhaitable; elle n'est pas nécessaire. L'oreille est indulgente, surtout si elle se fait sympathique et capte plutôt, ou l'idée, ou l'image, ou le mouvement. Si j'avais eu, comme cela m'est arrivé, la ressource de l'enregistrement sur disque, je serais encore aujourd'hui mon propre auditeur et le témoin de ma tenue. Mais tout cela est vain et je ne saurai jamais ce que j'ai vraiment dit, ni comment je l'ai dit.

Cela importe peu. L'empressement du public obéit à des raisons profondes dont il est le seul maître. C'est le sujet qui le retient. La geste française en Amérique; ce que sont devenus ces hommes détachés de la France; s'ils ont gardé leurs traditions; défendu leur langue des atteintes conjuguées du nombre et de la distance; exprimé une pensée qui leur soit propre, fût-elle chargée de susceptibilités; imposé le fait français là où ils ont rayonné; démontré que la France sait coloniser, quoi qu'on dise, et que partout elle s'affirme par l'esprit. Quels que soient les retours du sort, les inquiétudes de l'heure ou les défaillances passagères, même les révoltes du cœur ou la volonté d'émancipation, l'origine marque le front des « en-

fants de toujours ». C'est cela que l'auditoire accueillait comme une réconfortante vision ainsi qu'allait le montrer la dernière leçon.

Elle portait pourtant un titre anodin: « *Le Canada dans l'Empire et le monde* », un titre qui ne se prêtait guère à l'éloquence et qui m'imposait la plus vigilante objectivité. Elle s'achevait sur un dessin discret de l'harmonie constructive, de l'action conjointe de notre pays bilingue et des nations du Commonwealth. Mais il convenait de remercier l'auditoire, de saluer la Sorbonne qui avait si largement ouvert ses portes au Canada et d'exprimer à la France notre inaltérable foi dans ses destinées.

Ce dernier soin, je le confiais à mon ami, le poète Albert Lozeau, après avoir dit la pénible réclusion de l'auteur de *L'âme solitaire*, cloué chez lui, une fenêtre pour tout horizon. De là, il aperçut un jour son église paroissiale en feu:

« Je sais un drapeau français qui s'est bien conduit.

« Je le porte à l'ordre du jour.

« Hissé depuis la Saint-Jean-Baptiste sur le fronton de mon église paroissiale, il a bravé sans brûlure les flammes d'un monstrueux incendie . . .

« La foudre a fait cela. Un éclair rapide avait touché le toit et l'église s'anéantissait. Entre deux clochetons latéraux, frôlé par la poussière ardente, au-dessus de la fournaise dont la chaleur empourprait au loin les visages, le drapeau français battait au vent.

« De l'énorme cuve en ébullition montaient des vagues écarlates et jaunes, et des lances de flammes aiguës. Le drapeau français battait au vent.

« Sur la frénésie du feu, sur le sinistre incendie

que rien n'apaisait, sur la rage de l'élément féroce, le drapeau français battait au vent.

« Dans le firmament ébloui, où fuyaient de petites étoiles, dans les cris d'angoisse et les appels rauques, en pleine catastrophe, seul dans le danger, chiffon tricolore intrépide, le drapeau français battait au vent.

« Aujourd'hui, il n'y a plus rien que des ruines où se posent les oiseaux. Dans les clochetons, les cloches sont mortes. Des fragments de structure déformée dessinent leurs silhouettes désolantes. Un pilier solitaire se dresse, intact, au milieu de l'enceinte. Où était le dôme s'arrondit la coupole des cieux. Le silence habite le temple où les orgues nouvelles avaient hier chanté . . .

« Mais comme une espérance dominant la tristesse, seul entre les clochetons latéraux, joyeux dans la brise qui le rend sonore, sans une brûlure à ses plis triomphants, le drapeau français flotte encore. »

L'auditoire, debout, acclamait notre résistance et celle de la France qui est en nous. Dalbis avait raison.

* * *

Le cours était fini, mais pas tout à fait ma tâche. J'avais proposé une séance de projections. Sept jours après la dernière leçon, je revenais à la Sorbonne allumer la lanterne. Public toujours empressé qui désirait voir quelques aspects de ce pays dont je l'avais entretenu pendant dix longues heures. Cette fois, je me sentais le cœur plus léger. Le Canada allait parler pour moi et je n'avais qu'à l'aviver de quelques mots sur l'écran docile. Tout au plus pouvais-je craindre la futilité de mes commentaires: montrer des montagnes, des forêts, des

fleuves, des mers, qu'est-ce que cela dirait à ceux qui connaissaient les replis articulés de l'Europe ?

Beaucoup plus qu'on ne serait tenté de le croire. Je me rappelle une conférence, suivie de projections, que je fis à Paris, devant un Cercle suisse, alors que j'étais étudiant. S'il est un familier de la montagne, c'est bien le Suisse, et pourtant avec quelle intensité les spectateurs regardaient le flot glacé de nos Rocheuses ! Ainsi les auditeurs de la Sorbonne à qui l'écran dévoilait le décor de notre épopée, le champ d'une double culture et la trace d'une vigoureuse conquête: les provinces de l'Est, le Plateau laurentien, le fleuve royal, la toundra sans fin, l'ébouriffement des cordillères, les postes du Nord et, dans le sillon, dans la maison, dans les clochers, dans le même geste de Dieu, la révélation de l'œuvre française, *l'opus francigenum,* amorcée, poursuivie par ceux qui, venus il y a trois cents ans, « sont restés ».

Je tenais ainsi une revanche, bien innocente il est vrai, en précisant les évocations de ma « géographie poétique », par la présence des choses.

* * *

Des amis avaient aimablement comploté de me faire visiter l'Alsace autrement qu'en touriste, de me la faire connaître, sinon en profondeur, au moins dans la variété de ses institutions, de m'en révéler ainsi l'âme diverse, une dans sa fidélité. Je ne voyageai pas, on me transporta à travers une Alsace en plein travail, jusqu'au sommet de « la ligne bleue des Vosges » qui, quinze ans plus tard, ne devait pas plus résister à l'invasion, hélas ! que son contrefort humain construit sous la dictée de Maginot.

Mulhouse, Colmar, Munster, Sélestat, Saint-

Léonard, Strasbourg: encore aujourd'hui, je revis l'enchantement de ces étapes. On m'expliquait les choses et j'écoutais les hommes. Les contacts étaient rapides et les rêves, mais je profitais de l'expérience des autres bien plus que si j'eusse été seul à interroger, au hasard des rencontres. J'ai souvent accompagné des étrangers dans la visite de notre pays: le poète Porché et Lucien Romier ou Jean Brunhes et Raoul Blanchard; et combien d'autres ! Certes, leur nom leur eût ouvert toutes les portes et conquis tous les empressements, mais où eussent-ils frappé à coup sûr ? Un pays c'est un livre fermé. Il faut, pour le connaître, que quelqu'un l'ouvre « aux endroits souvent lus ».

On me découvrait ainsi l'Alsace, comme par miracle. J'allais tout de suite, conduit par la main, à l'essentiel de la vie sans que celle-ci s'arrêtât. Je profitais d'une sorte de transparence ménagée par une connaissance sûre et les plus délicates attentions.

Derrière les murs délicieusement patinés, les architectures où s'abritent la volonté de durée et la circonspection de l'aisance, dans ces villes aux beffrois toujours éveillés, je touchais, ne fût-ce qu'un moment, la chaleur de l'action quotidienne. Je frémis, maintenant que mes jours ont vieilli, des prouesses que j'accomplis, enclin que je suis à la détente des heures. En une journée, je descendis sous terre à six cents mètres, je brûlai la route à cent dix kilomètres; et je m'élevai sur la montagne à treize cents mètres. Je bondissais. S'il y avait eu à portée un aéroplane, je crois bien que je l'eusse accepté, malgré mes craintes d'invétéré terrien.

Rien de ce spectacle ne s'est estompé depuis. Il renaît dans ma pensée en couleurs vives, sitôt que je l'évoque. En si peu de temps, j'avais assemblé

les traits d'une admirable figure. L'accueil grave, si large et si simple, de l'aristocratie bourgeoise, maîtresse de l'industrie textile, unie par l'indéfectible lien de la famille, solidement logée, fervente de la coopération et préoccupée du bien commun, estimant que « la question sociale ne réside pas seulement dans le salaire ». Grande vérité, qui était, en l'occurrence, le propos d'une femme.

Les champs amoureusement surveillés, assouplis au creux des vallons, dominés par des toits puissants. Dans la montagne, où je retrouvais les pins, où je les touchais, des maisons riantes où j'eusse aimé m'attarder. Dans les villes, des initiatives sociales. Le couvent des Sœurs de la Présentation de Marie, dont la supérieure, décorée de la Légion d'honneur pour fait de guerre, à qui nous disions au moment de l'adieu: « Nous avons torturé le règlement, ma sœur, il est midi et demi ! » Et qui nous répondait: — « Oh ! très agréablement et nous aimerions qu'il en fût souvent ainsi. » Des intérieurs comblés d'œuvres d'où rayonnait la joie de merveilleux ensembles, où souriait l'intimité des choses religieusement groupées. De vieilles abbayes entourées de jardins renaissants. Des figures encore, des figures d'hommes et de femmes, si sympathiques à l'étranger de passage, marqué lui aussi du signe du souvenir; à qui l'on reprochait pourtant, mais avec gentillesse et pour que le mot fût placé, car il n'y a guère d'analogie, « d'avoir opté ».

A Strasbourg, terme de notre voyage, un flot d'éloquence, comme il s'en déverse sur nos moindres rives. Habitude française et plutôt du midi, que je ne m'attendais pas à retrouver aux marches de l'Est, mais qui éclaire l'unité d'un caractère épris de mots. A l'Université, je relatai devant un

auditoire d'élite l'histoire de nos luttes pour la survivance, terminant sur *Maria Chapdelaine,* qui accomplissait alors son tour de France et du monde.

* * *

Par Saverne et Metz, — l'Alsace tourmentée et la Lorraine aux pentes adoucies — nous atteignons la forteresse de Verdun que nous visitons, accompagnés par un colonel et quelques personnalités du monde administratif. Le lendemain, après la messe dans ce qui reste de la cathédrale au-dessus de la ville pulvérisée, nous allons vers les champs de bataille et les forts, tour à tour perdus et repris, sauf Verdun que l'on n'a jamais eu. Dans des souterrains, le long de barbelés hirsutes, on fait revivre pour nous les étapes de la résistance que perpétuent des noms glorieux et ce frémissant port d'armes dans la mort, *la tranchée des bayonnettes.* Quelle présence silencieuse, quelle intensité de vie dans ce décor vide.

Nous rentrons par Meaux, en flânant, les yeux emplis d'images cueillies dans d'inoubliables horizons, le cœur réchauffé par des élans plus qu'amicaux, affectueux. A minuit, nous sommes à Paris.

* * *

Ce voyage, par une suite inattendue, rebondit longtemps après, un matin d'hiver, où je reçus un livre qui me retint particulièrement si c'est le seul où je sois évoqué, et sous une forme voilée, presque romancée. Il m'était bien arrivé d'être interviewé à Montréal par un journaliste français qui, retourné à Paris, transposa à Québec le propos que nous avions tenu. J'avais compris que le journaliste en prend à son aise et dispose de son butin

à sa fantaisie. Mais je n'avais jamais trouvé dans un ouvrage des idées que l'on me prêtait, jamais avant les *Soirées de Saverne*, de Jean de Pange.

La dédicace ne pouvait me tromper: *A monsieur Montpetit, dans l'espoir qu'il ne désavouera pas les propos du Professeur Le Clerc. — Jean de Pange.* Je me rappelai aussitôt l'auteur que j'avais connu à Strasbourg et qui nous avait accueillis à Paris, dans une charmante intimité où planait le souvenir des Broglie. Je me rappelai nos longues conversations autour de la double culture, sujet angoissant pour l'Alsace, le Canada français et tant d'autres pays.

* * *

Dès le début de notre séjour, l'Université nous avait entourés de prévenances: le recteur Appell, le doyen Brunot, des associations de professeurs nous reçoivent. Des groupements désirent entendre parler du Canada. Cela me conduit tour à tour à l'Hôtel des Sociétés savantes; au Quai d'Orsay, où sont réunis les anciens de l'Ecole des sciences politiques; au Lutetia, chez nos étudiants canadiens; auprès des Publicistes chrétiens; à France-Amérique, sous la conduite entraînante de mon camarade Gabriel-Louis Jaray.

Partout, j'ai la joie de retrouver d'anciens professeurs, d'anciens élèves et même, parmi ces derniers, d'en écouter un — à mon tour ! — Jean Bruchési, promis déjà au succès et qui viendra, plus tard, accomplir la même mission.

Des figures surgissent de ces rencontres: profils de guerre ou de paix; et les traits savoureux de très vieilles amitiés. Pourquoi la crainte d'un oubli, toujours possible, je le sais d'expérience, me contraint-elle à ne pas mentionner de noms ?

Grâce à l'intervention de Madame Strowska, le maréchal Joffre nous accorde quelques minutes d'entretien dans son bureau, au coin du feu. Un peu replié, amaigri, me semble-t-il, il parle bas, le regard voilé de passé. Il se rappelle avec émotion son séjour rapide à Montréal et reste encore étonné de la facilité avec laquelle nos gens passent du français à l'anglais. Puis, il veut bien, avec des mots très simples, nous expliquer le miracle de la Marne.

* * *

Deux échappées vers la campagne, la vallée de Chevreuse, la cathédrale de Chartres, qui sont dans l'espace et le temps, deux antennes françaises, si différentes qu'elles soient, Pascal et Péguy.

Nous déposons des cartes, envoyons quelques fleurs: autant d'adieux. Le départ et ses sourires que l'émotion contraint. La Normandie où nous étions hier. La mer, allégé cette fois de la tâche accomplie. L'entrée au pays « baigné dans une vapeur d'or ».

Comme tout avait commencé, tout finit par un banquet. Au Cercle universitaire, je rends compte de mon mandat, pour emprunter le langage de la politique, sans pruderie ni modestie fausse, puisque le succès de cette périlleuse mission — si elle a eu quelque succès — je sens bien que c'est notre pays et notre peuple qui l'ont remporté.

L'INSTITUT SCIENTIFIQUE

Une figure d'animateur préside à la fondation de l'Institut scientifique franco-canadien, celle de Louis-Janvier Dalbis, dont seule la mort a détruit le sourire et tari l'enthousiasme.

Détaché en 1920 du Collège Stanislas de Paris vers notre jeune Faculté des sciences, il était professeur à l'Université de Montréal. Mais il gardait le souvenir de son cher Montpellier natal dont l'accent teintait joyeusement sa parole, et des ciels du Midi qu'il retrouvait chez nous, plus froids sans doute mais aussi profonds.

Grand voyageur, il retournait chaque année dans son pays et sa méditation s'attardait entre le Canada qu'il avait appris à aimer et ses sources françaises dont il vivait intensément.

Il conçut l'idée d'établir entre la France et le Canada français un lien nouveau qui fût stable et profond. L'Alliance française assurait depuis longtemps le rayonnement de la pensée française dans le monde; le Comité France-Amérique recherchait, pour les intensifier, les raisons d'amitié jaillies du passé entre la vieille tradition française et la jeune Amérique. Ces deux initiatives, si heureuses en soi, laissaient le champ à une œuvre qui établit un commerce prolongé nous permettant de surprendre et de retenir le secret des méthodes propres à notre esprit.

Dalbis sollicita et obtint au cours de l'année 1925 les adhésions nécessaires. A la requête de notre recteur, Mgr Piette, de M. Dalbis et de moi-

même, une charte de la Province de Québec consacra l'existence du nouvel organisme dont les cadres furent constitués sur la base d'une collaboration française et canadienne, gouvernementale et universitaire.

Les statuts assignaient à l'Institut la tâche d'appeler au Canada des savants français éminents pour y donner des cours; et celle d'établir des échanges de professeurs entre les universités françaises et les universités canadiennes.

Plutôt qu'un établissement d'enseignement, il était et est resté un centre d'expansion dont le rôle s'exerce grâce au concours des universités. En France et au Canada, des Conseils assurent la liaison sous le patronage de comités d'honneur, français et canadien, qui groupent de hautes personnalités.

L'Institut scientifique franco-canadien fut inauguré le 22 janvier 1927 dans la Salle Saint-Sulpice, au cœur de notre *Quartier latin*.

Son nom le plaçait sous le signe de la science qui nous apporte dans le domaine matériel un singulier élément de puissance. Dès cette année, des savants allaient parler de pédagogie, de bactériologie, de médecine et de physique.

Malgré ce programme résolument pratique, la leçon d'ouverture fut confiée à un maître de la philosophie, M. Etienne Gilson, qui apparut ainsi au révérend père Antonio Lamarche en qui vivait un esprit tout de grâces et de nuances. « Le titulaire de la Sorbonne, apparemment jeune encore, les cheveux châtain clair, le sourire abondant, d'allure ouverte et simple, de mise distinguée, s'avance vers l'auditoire comme la démonstration vivante que sa spécialité n'a rien au fond de rébarbatif. Comment un si charmant homme pourrait-il

se vouer avec tant d'intérêt passionné à une science ennemie de l'homme terrestre et limitative de ses droits ! »

A l'inquiétude contemporaine que n'apaisent pas des théories précaires ou des hypothèses impuissantes, la philosophie thomiste propose ses conciliations. Cela expliquait la présence parmi nous d'un philosophe qui, selon les mots de M. Dalbis, « par le classicisme de son verbe et la sûreté de sa dialectique, peut nous mener le plus sûrement sur le chemin de la certitude où la science des hommes se confond avec la sagesse de Dieu » !

N'était-ce pas une évasion semblable que proposait, dès le début, l'éloquence imagée de Jean Brunhes. Du sol, nettement défini par ses traits géologiques, le maître faisait germer la floraison humaine. Sa géographie était cordiale, comme furent plus tard celles de Georges Duhamel et de Maurice Bedel. Qu'on relise son admirable ouvrage, qui amorce l'*Histoire de la Nation française*, où il rappelle les travaux, les couleurs et les jeux dont le faisceau réfléchit le visage de la France.

De ce jour, l'Institut était engagé. En vue de répondre aux besoins des Facultés et des Ecoles qui diffusent le droit, les sciences politiques, économiques et sociales, la philosophie, l'histoire et la géographie, les lettres et les beaux-arts, la pédagogie, les sciences et les arts appliqués, l'urbanisme, il déborda décidément le cadre des sciences exactes pour s'associer toutes les disciplines du savoir humain. Et cela devait l'amener à dépasser le domaine des universités pour toucher les écoles spécialisées, l'enseignement secondaire, les sociétés scientifiques et littéraires.

J'ai expliqué dans un précédent chapître

comment la délégation de professeurs de Montréal et de Québec en Sorbonne, proposée par l'Université de Montréal et acceptée par l'Université de Paris, avait été inaugurée en 1925 par mon cours. Cette initiative entra tout naturellement par la suite dans l'activité de l'Institut scientifique. Repris après la guerre, le mouvement obéit aujourd'hui à un rythme régulier.

La liste des professeurs français invités par l'Institut est imposante. J'y relève près de deux cents noms.

J'évoque leurs figures sur lesquelles je ne veux pas mettre de noms, abandonnant au souvenir le soin de les préciser. Je ne m'y aventurerais d'ailleurs pas sans scrupule: comment se prononcer sur l'attachement que nous leur gardons et qui surgit de raisons toutes personnelles ?

* * *

Le trait qui caractérise l'œuvre de l'Institut, c'est donc la présence. Si j'ose tenter cette image dont la précision m'inquiète un peu, ses professeurs agissent comme des catalyseurs.

Mon expérience personnelle confirme cette idée. J'ai dit ailleurs combien les leçons de mon professeur de finances, M. René Stourm, m'avaient frappé et m'avaient été utiles. Je les suivais avec le plus vif intérêt. C'était pour moi une leçon d'enseignement, l'inappréciable apport d'une discipline: j'avais, comme pour bien d'autres cours, le sentiment, non seulement d'apprendre quelque chose, mais d'apprendre à apprendre en écoutant ce maître enseigner. Je lui prenais tout: son savoir, son expérience, son expression, sa méthode. Et mes cahiers fourmillaient de notes propres à

m'éclairer sur le secret de cette parole pleine et sobre, sur les raisons de cette pénétrante clarté.

Mais quelques privilégiés seulement peuvent aller puiser à la source; et ce n'est pas le moindre mérite des professeurs de l'Institut que d'offrir à notre jeunesse — et à notre public — en plus d'un complément de culture, cette méthode et cette expression françaises. Rares sont aussi les Français à qui il est loisible de venir au pays de Québec: nos professeurs canadiens portent en France, non sans orgueil, devant des auditoires émus, l'affirmation de nos initiatives et de nos progrès qui sont un témoignage de vitalité française.

Installés au pays qu'ils ont mission de visiter et leur tâche accomplie pour l'Institut, rien ne retient les professeurs de poursuivre leur enseignement devant d'autres publics. Ils se dispersent aussi hors de la province de Québec et jusqu'aux Etats-Unis. En France, après un séjour à Paris, tous recherchent et goûtent le chaleureux accueil des grandes universités de province.

Non contents d'enseigner, les maîtres de l'Institut ont publié leurs cours ou le résultat de recherches ou de travaux poursuivis au Canada et en France; accepté des chaires permanentes dans nos universités, contribué à des fondations, donné une impulsion à certaines formes d'art ou de techniques, créé des liens nouveaux.

Compte tenu de l'imperfection de toute entreprise humaine, il me paraît que l'Institut scientifique franco-canadien a pleinement rempli la mission que ses fondateurs lui avaient assignée.

* * *

Parmi les initiatives universitaires auxquelles les circonstances m'ont fait participer, l'Institut scientifique tient pour moi une place de choix.

Dès la première heure, je dirais même avant sa naissance, j'ai collaboré avec son président-fondateur. Il me tenait au courant, me communiquait ses ambitions à l'endroit d'une œuvre à laquelle il tenait de toutes ses fibres. Lorsque la mort l'atteignit, la présidence passa à M. Etienne Gilson et je demeurai vice-président et secrétaire, chargé de la liaison en l'absence du président qui retournait en France préparer les saisons.

A ce double titre, j'accueillais les professeurs, j'avais avec eux de longues conversations, je recevais la confidence de leurs premières impressions canadiennes.

Lorsque, en 1948, l'Institut scientifique fut réorganisé, le Comité de direction me confia la présidence pour le Canada et, bientôt, à M. Irénée Marrou, la présidence générale en France. Je ne saurais dire à quel point cette collaboration, marquée de la plus grande sympathie, me reste chère dans la poursuite d'une tâche à laquelle je demeure profondément lié.

VERS L'OUEST

Longtemps j'ai demandé aux livres et aux voyages la connaissance de mon pays. Les voyages sont trop rapides, les livres souvent incomplets ou sans couleur.

L'immensité du Canada fait éclater la formule où l'esprit voudrait l'enfermer. Ceux qui ont le loisir de parcourir cette tranche de continent au détail innombrable n'ont peut-être pas le goût d'en exprimer la beauté. D'autres n'en recueillent qu'un reflet, ou le savoir leur manque qui leur livrerait le secret d'une merveille.

Pour comprendre nos paysages et leur humanisation, il faut y projeter la lumière d'une longue étude qui révélera comment une civilisation ancienne s'est rajeunie au contact de la sauvagerie.

* * *

J'ai traversé deux fois l'Ouest canadien et je suis allé trois fois jusqu'à Port Arthur. A vrai dire, je n'ai vu qu'une bande étroite du pays: les quelques milles d'horizon que dispense la fenêtre d'un wagon. Je me suis arrêté aux ronds-points du tourisme officiel; je les ai élargis par des randonnées en automobile, heureux de pénétrer la forêt, de toucher des sommets, pour voir de plus près comment ils sont faits, atteindre ce qui, autrement, me fût demeuré l'inaccessible décor d'un instant.

Par déformation professionnelle, j'ai pris des notes devant la leçon des choses. Je comptais les

utiliser au retour. Je les retrouve intactes après des années. Intactes ? Desséchées plutôt, comme une touffe de fleurs sauvages. Arriverai-je à les faire revivre ? « J'ai trop tardé, écrit le Bartlett des *Hommes de bonne volonté* à son arrivée à Paris. Je me demande si j'ai encore mes impressions du début. Ou, plutôt, il est évident que je ne les ai plus. Mais la question est de savoir si je puis encore les reconstituer . . . Ce qui risque le plus de se perdre, c'est la nuance même de l'impression, et des premiers jugements. »

Du premier voyage, il ne reste que des images qui ne sont pas mortes en entier, qui me serviront à faire survivre les autres, celles du second voyage, celles que j'ai fixées.

* * *

Il était de commande. Une croisière sur terre, un des *Voyages de l'Université de Montréal* organisés par le Chemin de fer du Pacifique Canadien. C'était en 1927, l'année où l'on célébrait le soixantième anniversaire de la Confédération. L'Université, la Confédération et le Gouvernement de notre province étaient représentés. Quel loustic parla d'un « cirque à trois pistes » ?

De la Prairie et les Cordillères nous verrons quelque chose, un reflet d'horizon, sur la terre vivante. Nous rencontrerons des hommes. Nous les interrogerons sans les juger, car il est périlleux d'apprécier une vie dont on n'a pas partagé les responsabilités. Il reste les œuvres.

* * *

Les mains se rompent. Le train glisse. La baie encadre un instant l'admirable ensemble des Deux-Montagnes. La capitale, au détour de la voie qui

la contourne, tient toute dans le néo-gothique de son Parlement. Elle se dégage à contre-jour sur le roc qui domine la *Chaudière*, vieillie du souvenir de la jeune Confédération qui nous accompagne.

Des traits naissent, aussitôt perdus. Hull, de bois noirci, aux maisons rapprochées, assez hautes sous un même toit incliné, garde la sortie du Plateau laurentien. Une usine de pulpe y rassemble, pour la broyer, l'inépuisable forêt que conquit l'aventure française.

Sur l'Outaouais, le soir descend des montagnes où jusqu'ici j'étais passé de nuit. Moment délicieux que berce l'enchantement d'un beau voyage qui commence. La rivière est d'un calme bleu parmi les bois assombris; le pays prolonge jusqu'à nous une persistante impression de paix.

La terre est riche encore, qui fut donnée aux *Loyalistes* et reprise par les nôtres. La région est mamelonnée et rappelle les contreforts de Saint-Jérôme. La nuit éteint l'eau miroitante. Nous suivons la route de Champlain et des premiers missionnaires, vers les Grands Lacs; et les chansons canadiennes de Marchand et de Boucher réveillent les échos du passé. Des noms de villes apparaissent sous les lumières falotes et s'animent d'ombres: *Renfrew, Pembrooke*. On parle encore français aux gares. La locomotive siffle vers le nord. Nous avons atteint les limites de la plaine, de notre vallée laurentienne. Demain, le Plateau nous encerclera de ses solitudes.

* * *

La messe nous réunit à Chapleau, toujours en territoire français, dans une église aux cintres agréables que des plâtres alourdissent.

Chapleau, c'est un nom d'hier. Je me souviens

de celui qui le portait. Ici, c'est un centre neuf que nourrissent le chemin de fer et l'industrie du bois, un centre perdu dans le Plateau. Le décor est simple. La montagne, un anneau de la longue chaîne qui divise et unit notre pays. Des maisons de bois espacées, des bungalows. Un air de villégiature, avec une influence de civilisation anglaise.

On chante des cantiques: *Salut, étoile du matin; Le voici l'Agneau si doux; Donne-nous un beau jour.* J'éprouve de l'émotion à ces mots qui se retrouvent si loin. Des enfants saluent en français mademoiselle Hortense Cartier. Vêtues de blanc, elles portent chacune une lettre en feuilles d'érable. Rangées sagement, ces lettres forment notre devise: *Je me souviens.* Le malheur est que les petites se mêlent, et la devise avec elles.

Je dis un mot qui cherche l'harmonie. Je m'étonne de m'entendre parler anglais, parler tout haut une langue que j'ai surtout pratiquée jusque-là dans le silence comme un enfant se prépare à réciter un compliment. Et j'achève mon allocution en français sur le souvenir de Louis Hémon qui est là, près de nous, au cimetière. Chapleau, comme toutes les agglomérations, rallie les vivants et les morts.

Deux cimetières, car la population est anglaise et française, protestante et catholique, deux enclos déjà peuplés, me rappellent ce que mon père écrivit sur le cimetière de Saint-Timothée, où les tombes rugueuses des premiers colons fondent dans la terre la cité des morts plus cossus qui viendront à leur tour s'abimer dans l'égalité suprême. Une grande croix, un crucifix de bronze, en marquent le centre.

A droite, proche de l'enceinte, la tombe de

Louis Hémon. Des fleurs: pensées, marguerites, boutons d'or, roses, quelques fougères, des géraniums blancs, des iris bleus, des glaïeuls. Une pierre tombale: « *Ici repose Louis Hémon, homme de lettres, né à Brest, France, le 2 octobre 1880, décédé à Chapleau le 8 juillet 1913. Hommage de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1920* ». Il dort au milieu du pays triste et sauvage qu'il a chanté.

* * *

Le train poursuit sa course. L'inépuisable Plateau est amorti par la chaleur: roches brûlées à blanc, épinettes amaigries, lacs endormis sous le plomb du jour. Ici et là, dans le vide de cette nature oubliée, des maisons de bois de type nordique. Comment peut-on habiter cette solitude ! Pour nous, le spectacle du Plateau est familier. C'est celui qui, adouci, borde l'horizon de Montréal. Dans la région du Lac Supérieur, que le train contourne, il s'élève et domine; les monts plongent dans les eaux et leurs replis retiennent des vasques d'un vert profond.

Ce décor que nous suivons longtemps, auquel le convoi communique son mouvement déchiré, ponctué de cris sans échos vivants, combien je le préférerais à l'automne, quand le ciel dégage lentement sa pureté des brumes du matin pour que les reflets des arbres roux se noient dans le bleu des eaux innombrables.

Tout de même les hommes sont là: des centres désespérément attendus dressent leurs silhouettes. Les villes jumelles de Fort William et de Port Arthur, puis Winnipeg à la clef de la Prairie.

* * *

La Plaine que j'ai tant de fois imaginée est sous mes yeux. Je passerai des heures à observer cette mer desséchée devenue source de richesse, obsédante dans son immensité. Il est étrange qu'elle ne lasse pas, comme si le regard s'accommodait de son étendue. C'est sans doute la surprise d'y découvrir des traits qui brisent sa monotonie: elle n'est point unie comme un pré qui n'aurait pas de bornes, mais mamelonnée ou vallonnée, et couverte d'une herbe drue. Elle est nuancée, de jaune, de vert et de bleu. Des bosquets, plus qu'on ne croirait, entourent des fermes imposantes, flanquées de larges granges, comme en Normandie ou au Poitou. Ailleurs, des maisons basses, seules ou parfois rapprochées, dans ce qui semble un silence total. Des collines barrent l'horizon. On aperçoit des lacs que survolent des oiseaux blancs.

La terre, vue de la tranchée du chemin de fer, est épaisse et noire, criblée de cailloux. On la sent généreuse, quoiqu'elle laisse, à ce moment de l'année, une impression de repos et d'attente. Encore quelques semaines et elle connaîtra le froissement moiré des blés fauves au souffle hâtif de l'automne.

Le soir, un soleil rapide s'enfonce à la limite de la plaine; et le ciel se referme, aussitôt gris . . .

* * *

Hourticq et Jaray dans leur livre: *De Québec à Vancouver,* caractérisent les villes du Canada par leurs hôtelleries; elles évoquent le long de leur route des châteaux d'une Renaissance enfantine, des redoutes, des élévateurs, des pics. Sans doute, mais leurs Parlements et leurs Hôtels de ville, où l'on sent une volonté de puissance, nous retiennent.

Le Palais législatif de Winnipeg ne manque pas de grandeur. A l'intérieur, deux énormes buffles échappés d'un passé proche, rappellent les débuts dans la toundra. Aux murs, cette devise: *Cara patria, carior libertas.* Dans la salle du Conseil municipal, un buffle toujours — comme un leitmotiv — et des portraits en pied du roi et de la reine d'Angleterre. La ville, vigoureuse, agitée, a grandi sur la route de l'Empire, ville américaine contrainte dans un cadre que l'on a voulu britannique. Le quartier des résidences est agréable et riche, sous des toits élancés et parmi de larges espaces que borde le flot rougeâtre de l'Assiniboine aux berges basses. Formule heureuse de confort, de luxe même, institutions fort bien comprises: tout cela jaillit d'un généreux élan, sans souci, semble-t-il, des charges.

Le *Canadian Club* réunit les voyageurs et de nombreux citoyens de Winnipeg pour déjeuner, dans la salle de l'hôtel du *Pacifique Canadien.* L'accueil est sympathique. En réponse, je brode sur un thème familier que m'inspira la formation lente de notre pays à la recherche de l'unité politique, économique, nationale, et j'insiste sur l'enrichissement et la protection que notre civilisation française, librement épanouie, apporte à la patrie.

En bordure de la Rivière Rouge, face à Winnipeg, Saint-Boniface se recueille. Nous avions tout de suite salué des yeux les nôtres qui y sont nombreux. Nous nous retrouvons chez nous: ces vieilles maisons, de type canadien, disséminées le long de la rive; ces institutions de salut et de durée où la fermeté se contracte et où persiste la confiance, l'église voisine de l'école, comme chez les Franco-Américains, les associations groupées autour d'une incessante surveillance, refuge de la

famille où se garent la langue et les traditions. Ah ! les braves gens, confiants, ardents, heureux de cette communion rapide dans le message de la vieille province vers laquelle si souvent se tourne le regard intérieur.

C'est déjà le soir. Au delà de la rivière, Winnipeg profile son hôtel Garry qui domine comme un beffroi, la coupole illuminée du Parlement, la gare du *Canadien National*, et la cheminée de l'*Ogilvie Flour Mills* dressée sur des lignes basses et découpées.

Ces deux villes, que nous quittons à regret, nous laissent la vision très nette des forces où s'enchaîne la destinée de notre pays.

* * *

En pleine Prairie, Regina, allègre et colorée, aligne des maisons claires et discrètes. Elle est riche, et d'une jeunesse audacieuse. Nous avons peu de temps à lui consacrer. On nous conduit au Palais législatif dont la coupole abrite les symboles impériaux et des meubles dont la simplicité fait ressortir le bois splendide du fauteuil présidentiel; et à l'hôpital du Sacré-Cœur, tenu par les Sœurs Grises: un modèle et une leçon.

Il est, dit Barrès, des lieux qui sont des lieux de pèlerinage; il est aussi des hommes qui aimantent le respect et l'admiration. Monseigneur Mathieu est de ceux-là. Nous lui rendons visite, à l'hôpital, où le retiennent quelques jours de repos. Il nous sourit, de son lit blanc: des yeux de primitif, dans un visage rose et plein. Il évoque Québec, où il a laissé la moitié de son cœur, peut-être la plus heureuse, non la plus intense. A Regina, il a dû lutter; appliquer une constante activité à la conduite d'un diocèse étendu; porter le Collège de

Gravelbourg auquel il tient tant; en tout, tenir une attitude de dignité, de fermeté, de pondération aussi. Il a conquis l'estime de tous, même de ses adversaires. Par lui, les Canadiens français, répandus un peu partout, connaissent plus de liberté, caressent plus d'espoir. Il ne craint pas d'inviter ses compatriotes du Québec à venir s'installer dans l'Ouest.

Nous nous acheminons vers la maison qu'il a utilisée le mieux possible. Je jette un regard rapide sur les pièces du haut, son refuge: deux vues de Québec (toujours !), et la photographie de son père et de sa mère, une chaise qui aurait appartenu à Monseigneur de Laval, et ses armes où resplendissent des fleurs de lis, une colombe porteuse de l'olivier et la Vierge Immaculée. Elles parlent ainsi: *Pacem Domino largiente;* au Seigneur nous distribuant la paix. Puisse le Seigneur Dieu l'entendre !

* * *

Calgary apparaît pleine de vigueur et de promesses, et d'espace, sous la lointaine et blanche couronne des Rocheuses. On y logerait une population de trois millions. Pour le moment, elle s'éparpille, inachevée, édentée comme une ville américaine, criblée d'ampoules multicolores, largement étendue entre des collines aux flancs éraflés comme la peau d'un buffle, de ces fortes collines de terre, d'où s'élèvent les orages de poussière.

Sur les hauteurs se dressent des résidences, au gré des architectes et du progrès: on sent la poussée de ces constructions qui prennent, à la périphérie, la forme de bungalows du type californien. Au centre de la cité, pêle-mêle, quelques gratte-ciel, des toits enveloppant de sombres maisons de

bois, des instruments aratoires, des wagons de marchandises, des garages, tout le méli-mélo d'une ville en travail où subsistent comme des taches des lambeaux de toundra.

Nous sommes en pleine fête. Des cortèges sillonnent la ville, y sèment des bruits étranges. Des environs, on est accouru en foule aux arènes. Tout ce monde est en joie. C'est le *Stampede*, sorte de carnaval de la vie sauvage. Son nom est d'origine espagnole: *estampida* qui, selon les dictionnaires, désigne, en particulier, la panique qui s'empare d'un troupeau. Devant les gradins, noirs de spectateurs, de solides gaillards jugulent en quelques mouvements des bêtes effarouchées: elles sont ligotées, couchées sur le flanc ou contraintes sous l'emprise de l'homme. Spectacle coloré, audacieux, image d'adresse et de ruse où se révèle un aspect saisissant de la vie de l'Ouest.

L'esprit empli de cette évocation, je m'attarde à causer avec le président de la Société Saint-Jean-Baptiste, M. Savary. Le soir, il rêve sur une terrasse qui domine « la croix des rivières ». C'est là qu'il rencontra un ancien guide du Père Lacombe. Venu de Québec avec son père, cet homme s'était fait chasseur, au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ces migrations des nôtres qui jaillissent de partout, comme des sources ! Le vieux trappeur se rappelait avoir vu des troupeaux de buffles accourir vers la rivière et passer. M. Savary, devant ce paysage, songe à la province de Québec à laquelle tous les Canadiens français de ce coin de notre pays demeurent obstinément fidèles. Ce qui ne les empêche pas de se livrer à l'entreprise et de réussir: les fermes qu'ils exploitent prennent rapidement de la valeur et rapportent beaucoup. Si le blé brûle sous le souffle du *Chi-*

nook, ils passent la charrue, sèment des herbes, achètent des troupeaux qu'ils engraissent, ravivent la basse-cour, et refont leur revenu.

Devant les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste qui nous entourent fraternellement, je tente de traduire le sens de notre voyage qui est pour eux tout d'amitié et de réconfort. Comment oublier le rôle des Canadiens français dans la découverte et la colonisation de ces terres, vaillamment poursuivies et, finalement, gardées. De grandes figures, de la Vérendrye au Père Lacombe, se détachent de cette fresque française. Ceux qui se sont engagés à leur suite ont fondé leur survivance, comme ailleurs, sur la famille et la paroisse et — nous en avions la preuve devant nous, — sur le lien puissant de l'association. Je ne puis pas réveiller le souvenir de ces heures trop brèves sans redire à ces âmes résolues l'impression de vie profonde et généreuse qu'elles m'ont laissée.

* * *

Nous sommes entrés de nuit dans la triple muraille que dressent les Rocheuses devant le flot attiédi de l'Océan Pacifique. Nous voici à Banff pour quelques heures.

J'éprouve d'abord un sentiment de repos. Fini l'épuisant cinéma où s'affolaient les pics et les vallées où se mêlaient rocs, forêts et lacs, où trépidaient les couleurs: ébouriffement d'or, de rose, de bleu, de violet, sur un ciel parfois implacablement pur.

Les monts qui nous dominent nous les possédons maintenant à loisir, comme ils sont, dans l'impressionnante et trompeuse fixité où une poussée suprême les abandonna. Car ils ne sont pas impassibles. Une force qui les possède peut-être

encore, inépuisable et lointaine, les élève vers le ciel dans un élan dont notre regard absorbe d'un trait la majestueuse image. Je cherche si ces arêtes suspendues, ces cintres aux courbes rompues comme si une clé de voûte se fût effondrée, se rattachent à l'arc ébauché qui les attend dans l'espace. Je pense à la géologie, à des mots savants cueillis dans les livres. Et naturellement tout m'échappe.

Qu'importent ces velléités si l'imagination se nourrit ici à cœur joie de la puissance de ces dômes, de l'horreur de ces sommets brisés, effrités, disloqués; si le rêve peuple les monts de mille images: châteaux, ogives, créneaux, cathédrales et y agite le frisson d'un éventail de pierre.

Ce spectacle ne nous avait pas été donné dès l'abord. Nous étions arrivés à Banff sous la pluie. Vive avait été notre déconvenue car la vision que nous attendions s'était dérobée sous les nuages qui voilaient les parois boisées un instant apparues. Parfois un sommet se dessinait auquel nous prêtions un nom aussitôt oublié. Ce joyau qu'on nous avait promis nous serait-il refusé ? Nous assistons au combat de l'ombre et de la lumière. Le soleil triomphe en fin du jour et dore les cimes du splendide cirque sur lequel flottent des nuages attardés. Le soir, l'ouest s'éteint sous un sursaut de pourpre. Dans la nuit qui monte, des sommets se précisent en relief, jonchés de filets d'argent que la rivière emporte loin dans la nuit.

Du haut du mont Tunnel, l'hôtel s'incruste dans le décor, réplique d'un pan crénelé de neige, sous un toit dont le dessin évoque une suite de tentes indiennes.

Il nous reçoit largement dans ses murs gris bleu bordés de pierre blanche du Manitoba. L'intérieur, même s'il garde le caractère convenu d'un

accueil éphémère, d'un lieu de passage au confort emprunté, trop voulu, est meublé avec un souci d'élégance, voire d'intimité. Les cadres sont bien conçus et attirants. Cela repose des horreurs que nous imposait alors une hôtellerie où se réfugiait de force un tourisme désabusé, sinon insoucieux.

Nous occupons, pour quelques heures, l'un des appartements réservés aux visiteurs cossus: la *suite Tudor*. Il en est d'autres tout aussi agréables, qui portent des noms plus ou moins royaux: *Prince de Galles, Georgienne*.

* * *

De Banff à Windermere, cette fois en automobile. Le tourisme est vigoureusement organisé, les routes bien tracées, les sites signalés d'une large flèche. Vraiment, la Colombie britannique soigne ses atours. Hélas, il pleut de nouveau et des nuages obstinés laissent à peine entrevoir les aiguilles pointées vers le ciel. Au départ, pourtant, un rayon de soleil brise l'obstacle.

Le voyage nous emporte joyeusement à travers les montagnes où se blottissent des lacs étonnamment calmes, où des glaciers d'apparence immobile nourrissent des rivières qui se rejoignent pour former les profondeurs d'un fleuve. Nous touchons la lutte du glacier et de la forêt. L'arbre a conquis la montagne jusqu'à mi-pente et le sommet se dresse, dénudé. Puis des monts en enfilade complètement dépouillés forment une longue chaîne morte, d'un gris mat, où l'on marquerait d'une croix le repos de quelque génie.

On nous ménage un agréable relais: un déjeuner au chalet *Vermillon*, au sein d'un parc que fréquentent de petits ours amusants et familiers.

La route nous reprend pour nous conduire le

long de vallées et de canyons, à travers des montagnes ocrées qui bordent l'horizon comme d'un arc-en-ciel, jusqu'à la Columbia vers laquelle dévalent des lacets sablonneux.

La rivière élargie forme le lac Windermere. De chaque côté s'élancent librement des chaînes bleues, veinées de blanc. Le soir, le soleil meurt sur un dernier pic rose. Les monts s'assombrissent et le lac éclaire l'intimité de la nuit. Ronde, la lune apparaît derrière un pan de roc et bientôt, court dans un rideau d'arbres.

Notre train nous attendait à Windermere. Nous le retrouvons avec plaisir, comme une habitude. Il est devenu un peu notre maison, notre home. Il nous conduit à l'immense Lac Kootenay. Il est six heures du matin. Le lac sommeille encore sous la lumière blonde qui descend de monts du type laurentien, les *Selkirks*: courbes adoucies, roches érodées aux taches mauves sous une brume légère. Au loin pourtant une chaîne plus élevée, couronnée de quelques glaces. L'ensemble est moins torturé, plus humain. Le lac est tout en longueur: quatre-vingts milles. Nous y flânons toute une journée en bateau, en grignotant des cerises charnues. Puis nous allons vers Nelson.

* * *

Nelson est à la fois lieu de repos où se plaisent d'anciens officiers de la marine anglaise et centre industriel où des Canadiens français exercent divers métiers. Remontés des Etats-Unis, ils y ont précédé les Anglais et ils sont heureux de leur sort. Ils aiment le pays où « c'est un privilège de vivre ». Nous visitons quelques institutions: l'église, simple et pieuse, bâtie en 1898, par un abbé Ferland, l'hôtel de ville. Du bateau, nous remer-

cions ces compatriotes lointains. Des orateurs haranguent la foule empressée et soudain muette. Ils appuient leurs mains sur le bastingage du pont supérieur et ont l'impression de sentir le bois d'une chaire d'où ils prêcheraient l'amitié.

Depuis Nelson, notre train monte et franchit les *Cascades* vers la chaîne côtière. L'ascension se poursuit au flanc des monts, puis à l'égalité des cimes plus lointaines. La première course est douce le long de pans couverts d'arbres. Le *Lac à l'Arc*, très vert, marque la vallée. Nous l'apercevons des hauteurs, lancés que nous sommes sur des viaducs accrochés aux rochers, raidis sur l'abîme. La dernière course nous jette dans une trouée abrupte, aux flancs droits, de granit. Une totale sauvagerie.

En cours de route, nous nous arrêtons près de Pendicton South, à la croisée de vallées profondes, parmi des cerisiers en fruits, sous une ardente lumière. Le cri des oiseaux vibre dans le silence. C'est dimanche. L'Hostie s'élève comme d'un vaste calice. Puis, le chant du voyageur dans cet amphithéâtre aux courbes douces qui reçoit le Dieu des éternelles paix.

* * *

Depuis que je l'ai vue, il y a presque dix ans, la ville de Vancouver s'est affermie. Elle a pris de l'ampleur. Elle est même en train de devenir jolie, corrigeant cette impression de déballage autour d'une gare que les villes de l'Ouest, hâtivement poussées, laissent au passant. Elle se prolonge sous les fleurs dans de riantes banlieues.

On nous offre, comme à Montréal on en a coutume, une visite du port et une promenade dans le passage qui le prolonge au nord. J'aimerais

pousser plus loin, connaître les rives sauvages de la côte, atteindre l'Alaska, comme je voudrais m'élancer vers l'Orient, dont de grands vaisseaux blancs disent déjà la présence.

N'importe. Pour le moment, je me plais à cette course dans une sorte de fjord. De cela, j'ai toujours rêvé. Est-ce à cause de leur grandiose et silencieuse intimité, de leur ressemblance — mais à une bien plus grande échelle — avec le Saguenay, ou de l'évocation d'une image scandinave, qui m'a souvent attiré. Celui-ci, me dit-on, vaut ceux qui s'échelonnent jusqu'à Prince Rupert. Ailleurs, le spectacle est sans doute plus majestueux encore; mais je pénètre dans une échancrure de ces fameux huit mille milles de côtes et je m'imagine naviguer vers le Nord, vers l'apaisement d'un désir longtemps caressé.

Un horizon de pierre saisit et emprisonne, si bien que l'on croit naviguer dans la montagne. Une série de détroits, de détours, dont les monts barrent les issues. Mais ce n'est qu'un jeu. Le détour passé, ils se déploient en trois pics altiers où trainent des neiges. Mouvement d'ensemble, extraordinaire, qui, dirait-on, n'est pas celui du bateau qui nous porte, mais bien celui des monts qui s'entrouvent avec une impressionnante et lente majesté.

Les travaux des hommes brisent un instant l'harmonieux silence. Je vois des carrières et une installation de force hydraulique; mais les couleurs dominent, enveloppant même ces déchirures. La mer est bleue, verts les sapins puissants, rouges les rochers impassibles. Et toujours ce silence sur les rives qui se rapprochent.

Voici de nouveau les hommes: quelques cha-

lets, une hôtellerie, des baigneurs. Nous descendons prendre une tasse de thé.

Nous rentrons vers la fin de l'après-midi, sous un ciel profondément pur. Des fumées blondes s'élèvent paresseusement de cheminées trapues et flottent dans le soleil qui descend. Bientôt, elles envahissent le fjord qu'elles teintent d'une couleur familière à nos pays boisés. Et les montagnes s'enfoncent à contre-jour, dans la nuit proche.

* * *

Nous voguons vers Victoria. A l'embouchure du Fraser, des pêcheurs, montés sur des barques grises et sans voiles, reconstituent une des scènes canadiennes que j'ai projetées devant le public parisien, en Sorbonne. L'horizon vaporeux retient quelques nuages blancs. Le temps tarde à s'éveiller. C'est l'heure indécise qui reste suspendue comme une promesse, celle où l'homme reprend sa tâche quotidienne, là sur la côte proche, où se profilent des industries. J'ai toujours goûté ce réveil de la vie qui me reporte invinciblement vers les matins de Paris encore enveloppés d'une aube tardive imprégnée des odeurs de sciure fraîche ou de crèmerie.

Comme hier, nous donnons sur un barrage de montagnes apparemment sans issue. Ce n'est qu'un moment, car voici, sous le souffle léger du Pacifique, les îles gardiennes de Victoria. Nous évoluons parmi des sommets, le long de rives sinueuses qui nous touchent presque de leur roc bronzé. De sombres sapins les recouvrent. L'une après l'autre ces îles glissent vers nous et nous laissent une rêverie. Dentelées de fjords, elles reproduisent en miniature l'image de la côte que couronnent au

loin des pics où comme des fumées volcaniques s'accrochent les nuages.

Les îles passées, c'est autour de nous une fête de lumière, une Méditerranée du nord, au ciel plus froid, mais riche de nuances. Plus heureux, des amis ont naguère évoqué, du point où nous sommes — devant le Mont Baker — le Fuji; mais il est entendu que je dois me contenter d'un soupçon d'Orient et m'en satisfaire dans l'éblouissement des taches dorées qui paillettent le large détroit de San Juan de Fuca. L'étendue est vide, sauf un vapeur qui traîne au pied des monts, — vide, n'étaient les mouettes.

Les mouettes nous encerclent. Elles battent de l'aile, d'un mouvement ouaté, puis elles planent, les yeux attentifs et inquiets. Elles ont vite repéré notre passage. Bavardes et querelleuses, elles se précipitent sur la pitance attendue avec un cri plaintif et soudain saccadé. Quel voyageur ne les connaît: nulle rentrée d'Europe ou d'Asie sans elles, sans leur vol inépuisable et goulu. Quand se reposent-elles de leur course infinie ? Sur une crête, un instant, puis sur le berceau de la vague ? Ou la nuit à l'abri d'un cordage ? Comme elles sont affairées, blanches sous le bleu fixe et profond du ciel. Les voilà tout à coup éparpillées. Leurs ailes diaphanes inclinent sous le vent, décrivent des courbes affolées, battent fiévreusement comme si elles calculaient leur appui, et se posent. L'œil aigu, le cou rentré, sur un signal connu d'elles seules, elles se cambrent avec ensemble et doublent de leurs replis les mouvements de la mer.

Vue de la mer, Victoria se révèle mal au premier abord: on aperçoit dans un ensemble déconcertant des collines jaunâtres, des clochers discrets et des toits éteints que dominent quelques

gratte-ciel. Il faut y pénétrer pour saisir, sous le souffle d'un climat merveilleux, le charme de cette ville à peine touchée par l'américanisme auquel une partie au moins de la population, éprise de passé et fidèle au long rêve impérial, est volontairement indifférente. On s'en plaint en certains quartiers. « On ne veut pas de fumée, bougonne un commerçant. Mais les taxes augmentent et nos enfants s'en vont. On vote *British*, nous votons *Canadien*. Il nous faudrait des industries et la réciprocité. On devrait laisser de côté le sentiment. Il n'y a pas de danger d'annexion. Il y a le Nord et le Sud. C'est tout. »

Ville plaisante et digne, d'une placidité inouie, à l'extrémité de notre pays enfiévré; où l'on rencontre ces vieux retraités anglais que signalent tous les voyageurs. Cité des fleurs: il y en a partout, depuis les murs de l'hôtel jusqu'autour des boîtes à lettres. Les parterres rutilent ainsi d'ailleurs que tout le long de l'Océan aux courants chauds et fécondants.

On nous conduit aux *Sunken gardens*, disposés en amphithéâtre, qu'un certain M. Butchart — est-ce Bouchard à l'origine ? — riche en tout cas à millions qu'il a conquis dans le ciment, a installés dans un parc ouvert au public. On y contemple, parmi des marguerites mauves, des orchidées et des glycines blanches, et des tonnelles recouvertes de roses qui semblent une soierie jetée sur une cheminée, des arbres rares disposés le long d'allées cimentées: érables à trois troncs qui se rejoignent par les racines, pruniers japonais, plantations exotiques que peuplent des oiseaux, multicolores comme les fleurs. Des rochers percent, érodés. Des stalactites sont protégées par un toit de pierre en équerre. Vraiment, le donateur a

compris magnifiquement l'idée chère à Charles Gide de la « richesse-service ».

Le jardin est respecté du public. Il est d'une propreté telle qu'un ami murmure près de moi: « Je n'ose pas jeter ma cigarette ». Des employés — quatre blancs et onze chinois — circulent, silencieux. Je considère un Oriental penché sur des fleurs: chemise bleue, pantalon étroit, petit feutre conique, figure alanguie, maigre et vieillotte.

Une excursion nous élève vers un sommet de douze cents pieds d'où nous apercevons le Mont Baker. Le paysage est très accidenté. Toujours les rochers jaunis, brûlés, les arbres verts, les eaux bleues: une carte aérienne aux couleurs passées. Une impression d'automne.

* * *

Le lendemain, nous revenons vers Vancouver. J'assiste à l'entrée de notre navire dans le port par *l'English Bay* qui donne l'illusion d'un voyage vers l'Alaska. Je dénombre une série de plans où pénètre le fjord.

L'Université nous reçoit. Comme celle de San Francisco, elle a d'abord bâti des immeubles non pas sans doute de fortune, mais temporaires: en stuc, pour cinquante ans. Je suppose qu'ils dureront plus longtemps, comme tout ce qui est temporaire. Puis elle a élevé trois édifices, d'un caractère permanent, destinés à la Faculté des sciences, à la bibliothèque et aux chaufferies.

La bibliothèque est impressionnante: gothique Tudor, grès solide, poutres apparentes, électroliers de métal et, tout autour, les écussons des universités canadiennes. Elle est riche aussi et éclectique. Je suis ravi d'y trouver une collection d'ouvrages français, classiques ou contemporains, qui

est, me dit-on, l'ensemble le plus important. Je distingue la série complète de la bonne vieille *Revue des Deux Mondes*. Et je me rappelle qu'à la bibliothèque de l'Université de San Francisco, la France occupe aussi une place enviable. Décidément, ces institutions de la côte du Pacifique nous sont propices. En tout cas, elles ne sont pas rebelles, encore moins fermées, à l'influence française. Elles la recherchent au contraire et la prisent comme un précieux élément de civilisation. D'accord avec le président Klinck, on a rayé des programmes l'espagnol et diminué l'allemand pour accentuer la poussée vers le français: cela au Canada, c'est-à-dire en Amérique, où l'espagnol et l'allemand sont considérés comme des instruments de conquête.

Les *Kiwanis* nous prient à déjeuner. C'est la première fois que j'assiste à une réunion de cette société où, après un son de cloche et la présentation des invités, on se berce de chansons — anglaises et, pour la circonstance sans doute, françaises — dans une atmosphère de camaraderie et d'élan vers le *community work*. Cela fait américain et demeure, somme toute, sympathique et bon enfant.

* * *

C'est maintenant le retour vers l'Est.

Nous remontons la vallée du Fraser, riante, malgré quelques arbres calcinés. La rivière est grise et bordée d'alluvions qui épaulent la forêt.

Au delà, de hautes montagnes irradient leurs reflets. La rivière se resserre. Elle rugit et bondit au fond de la vallée, refluant vers ses bords de larges dépôts qu'elle couvrira demain. Un pont qui semble un jouet relie les deux rives. Et toujours, en étages, les routes, les maisons, les travaux d'art,

toute une humanisation audacieuse et perdue sous l'impassible éternité des monts.

Le train passe, effréné, sous des viaducs, le long de falaises, au flanc de larges tranchées, au-dessus d'éboulis. Des torrents latéraux surgissent.

L'ouest reste illuminé d'un ciel pâle et d'une étoile. La nuit a déjà pénétré les ravins où l'œil distingue encore des bourrelets de sable.

Nous ne verrons — car ce train court inlassable et la nuit nous cache tant de choses — ni Glacier ni Connaught, ni le Mont McDonald, mais demain nous roulerons vers Golden.

La vallée s'amplifie, bordée de pics neigeux. Comme j'aime la compagnie de ces lumineuses vallées de pierre !

Voici Golden: des bungalows coiffés de rouge dans la montagne verte et la passe fameuse du *Cheval-qui-rue* où s'acharne un torrent gris, comprimé dans les murs d'un canyon. Les eaux plongent entre deux masses de pierre dont les bords se rapprochent au fond d'une large vallée que domine la dentelle des arêtes.

L'esprit, libéré des réalités, ne retient que des images fantaisistes: un décor mouvant que le train bâtit ou détruit l'espace d'une course, le temps d'une rampe. Toutes ces étendues, tous ces versants, tous ces tourbillons, aussitôt évanouis dans l'horizon refermé !

Les glaciers lointains inclinent leurs neiges par de larges trouées. La masse glaciaire que je voudrais voir de près est encerclée de pics aux neiges plus lourdes, profondes, mauves ou grises. Sur les falaises, un ciel d'Italie qui fait mal.

Nous sommes à Field. La gare s'écrase au pied du Mont Stephen, pagode au toit d'argent. La rivière court sur des boues grises et fait l'effet

d'une marée basse. N'était un club, tout semblerait primitif, abandonné. Une chaleur d'enfer sous l'éternité des neiges en couronne.

* * *

En revenant du *Lac Emeraude* nous longeons le Kicking Horse, avant que la Yoha le rejoigne. Nous sommes cette fois entourés de pics. Nous les touchons, après la hantise de les atteindre, de partager leur garde altière et silencieuse. La rivière est à deux cent vingt pieds. La route en gradins s'accroche au versant d'un mont. Nous voici au fond de la vallée, plus bas que la rivière dont les torrents bleus déferlent vers une chute en queue de comète dans laquelle, par deux bonds, l'eau chargée de glace tombe comme un ensemble de pièces pyrotechniques.

Et voici la cuve où gît le *Lac Louise*.

Le *Lac Louise !* Pourquoi est-ce après tant de beautés qu'on y atteint ? Et pourquoi dégage-t-il au premier regard une impression de carte postale, de tam-tam et de commerce ? Ce n'est pas une silencieuse intimité, mais un décor qui se déploie comme au théâtre: à l'arrière-plan, dans l'évasement d'un entonnoir, un vaste éventail, au centre blanc. Le pli de droite s'incline en courbe douce, nuancée par la teinte sombre des pins distribués aussi en éventail. La roche brune aux reflets ocrés porte, dégagé, le *Devil's thumb*. Le pli de gauche, du même roc, est plus vigoureusement incliné sous les arbres et la verdure qui l'envahissent, y montent, l'assaillent. Il est terminé par une pyramide striée de neige, inondée de soleil en cette fin de jour.

Le glacier que nous soupçonnions, que nous retrouvons dans ses œuvres partout, est bien là.

C'est un grand entonnoir, ouvert latéralement, creusé à sa base et laissant passer une trouée de neige salie, largement distribuée. Les bords sont comme suspendus: masses verticales de pierre, grises ou noirâtres. La crête argentée laisse voir un coin du ciel dans une échancrure; il gardera longtemps la lumière et sera le dernier à s'éteindre. Ce trait de jour qui va disparaître est ma plus forte impression.

Le lac lui-même est vert et changeant. Grisâtre, ce soir, vers la droite. Il s'éteint peu à peu par la base dans le soir qui monte.

J'écris dans la salle de danse aux teintes bleues que domine un portrait de la princesse Louise. Un Japonais met le phono en marche, gravement, minutieusement. Une Américaine menue semble écouter. Tout cela est bien cosmopolite.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime,

disait Lamartine. Heureusement !

Nous quittons le *Lac Louise,* le soir, dans l'éclat du soleil couchant. Les monts dressent au loin la silhouette d'une ville que l'on dirait fortifiée: tours multiples, machicoulis illuminés de neige, amas de pierre étalés dans le ciel. Tout se colore en rose. Puis la nuit gagne que les pics illuminent encore. Je regarde une dernière fois ce spectacle que sans doute je ne reverrai pas. Le *Mont Temple* resplendit, son manteau de neige sur l'épaule. Là-haut, dans la lumière pâle, sur un ciel profondément bleu, le *Mont Cathedral* dessine un fantastique Montmartre.

* * *

Nous retrouvons la plaine ornée ici et là de boqueteaux; elle nous accompagne de son dérou-

lement sans fin jusqu'à Edmonton. Nous parcourons la ville d'un trait quand il faudrait la regarder longtemps pour la connaître, encore plus pour l'apprécier. Et comment fixer sur elle notre attention par cette déconcertante chaleur ?

Ville champignon arrêtée dans son élan par une crise immobilière, Edmonton a vu grand dès son début, mise en confiance par ses rapides progrès. Cela se voit aux espaces inoccupés, aux rues larges, aux pavages parfois inachevés. Il y a place pour les foules à venir.

Ainsi faite, Edmonton garde une physionomie jeune et vigoureuse. Le cœur de la ville est de type américain avec sa *Main Street* que bordent de hautes maisons commerciales mais que prolongent des banlieues fleuries. Des hauteurs qui surplombent la rivière, on distingue la coupole du Parlement, l'Université et des institutions — hôpitaux, écoles — où se poursuit comme ailleurs, le *community work*, avec le concours des nôtres.

Ceux-ci sont accourus, nombreux, assister à la clôture du Congrès de l'Association canadienne-française de l'Alberta qui a lieu au *Memorial Hall*. Il fait bon causer avec eux, se renseigner dans l'intimité de cette brève rencontre sur leurs combats, leurs succès, leurs inquiétudes; mais, comme dans toutes ces circonstances, cela finit par des discours. Que leur dire, sinon les complimenter sur leurs attitudes et confondre nos fidélités au même idéal et à la même volonté de survie ? En quoi nous servons notre pays par l'apport d'une civilisation qui le distingue et le préserve des envahissements d'un américanisme niveleur et le retient sous le souffle méditerranéen que l'Empire même a connu.

Nous réclamons donc avec raison l'usage de notre langue et le respect de nos traditions, lourdes

d'ordre et de sens moral et religieux. La province de Québec a compris le sens de notre Constitution et l'exemple qu'elle donne en matière scolaire devrait être suivi partout. N'a-t-elle pas, dans ce domaine, réalisé l'unité dans la diversité, seule formule de salut ? Sur une seule race ou sur des groupes confondus dans une seule langue, l'anglaise, le drapeau américain flotterait en peu de temps. Vieilles idées exprimées déjà, souvent reprises qui renaissent aujourd'hui comme si on venait de les découvrir: peu importe si elles expriment les chances d'un Canada autonome et distinct.

* * *

La plaine encore, plus riche de couleurs qu'à l'aller. On dirait parfois un coin de la Lorraine aux ondulations douces que Barrès fait aimer. C'est là, dans cette flexible verdure que dore déjà la moisson prochaine, que s'épanouit Saskatoon, autour de son université gothique, bâtie de grès. Nous nous recueillons confraternellement dans la salle académique pour les saluts d'usage que rien n'épuise.

Et nous retrouvons les nôtres chez le docteur Desrosiers, professeur à l'Université. Agréable moment d'abandon devant la ville que la rivière divise et qui, moins étendue que les autres, nous semble plus riante et moins américaine.

Nous roulons le lendemain vers Winnipeg. Même spectacle: des fermes disséminées que rejoint le flot vert du blé, et la prairie fauve. Plus au sud, me dit-on, les terres sont en longueur et près des rivières, comme dans la Province de Québec — cela daterait du temps de Riel — et la culture est mixte.

Au delà de Winnipeg, réapparaît le Plateau, de granit rouge; plus loin encore, Kenora et le *Lac des Bois* et des îles en nombre. Aspect connu qui évoque notre Nord à nous, semé de lacs et meublé de bungalows. A Keewatin, une meunerie reçoit le blé et le réduit en poudre fine: peu d'hommes s'employent à cette tâche qui s'accomplit dans une impeccable tenue.

* * *

De Fort William, un élégant navire de la flotte intérieure du Pacifique Canadien, l'Assiniboia, nous emporte sur les eaux du *Lac Supérieur* que le soleil inonde. Quelle exquise promenade et quelle détente ! Une croisière en eau douce. En fait, on évoque malgré soi la mer devant l'horizon qui, l'impressionnante frange du Plateau dépassée, est infini.

Au Sault Sainte-Marie, je m'éveille à temps pour apercevoir le rapide et l'écluse qui contourne l'obstacle. Des navires de type familier, les *whale-backs* vont et viennent dans l'étroit passage. Des souvenirs historiques enveloppent cette route de l'Evangile, aujourd'hui route du blé, à travers le pays conquis à la foi. Devant l'église du Sacré-Cœur, fort jolie, de notre style, mais aux proportions accentuées, une croix très simple rappelle *the heroic work of the Missionaries.*

Notre navire s'engage sur le *Lac Huron* et la *Baie Georgienne* jusqu'à Port McNicoll, où nous retrouvons le train qui nous conduit à Toronto. Le pays est vallonné, fortement meublé de *bolders.* Je retrouve la colonisation anglaise: campagne libre et large, routes vides, maisons disséminées dans les terres, centres groupés autour d'un clocher ou d'un hôtel de ville, granges ventrues, munies de silos,

culture mixte, remarquable cheptel. Mais combien d'étendues sans âme.

Toronto profile ses fines flèches parmi de lourds essais de *sky-scrapers*. Nous traversons le *Lac Ontario* aux eaux bleues moirées de vert et nous longeons la rivière Niagara jusqu'à la rampe d'où elle bondit.

Les chutes. Qui n'admirerait cette merveille que nous connaissons tous par tant de descriptions qui en ont été faites: et pas un manuel de géographie qui n'en projette l'image. Elle est là devant nous, aveugle et puissante. La voir enfin et en jauger la beauté ! Comparer la chute canadienne à sa jumelle américaine, plus mince. Le regard reste attaché à ce fantastique mouvement des eaux qui, la rampe passée, s'étalent en tourbillons éperdus. Ceux qui en sentent l'attrait peuvent s'approcher du gouffre d'où monte en pluie fine un brouillard d'écume. On les a fortement vêtus de toile cirée et ils figurent, ainsi travestis, la silhouette de marins dans la tempête.

Que préférer, de la chute ou de l'emportement du couloir ? Les deux laissent une impression de force que désormais le souvenir ne sépare plus.

La rivière s'affole aux approches de la chute, attirée par le vide où elle va bondir en coup de tonnerre. Le saut accompli, elle tournoie et les eaux s'engagent dans un étroit passage qui les contraint sans les assagir. Le flot, emprisonné dans de hautes berges, poursuit son cours en ligne droite jusqu'au fameux *whirpool*. La rivière s'assagit enfin dans un paisible et dernier remous de mousse blanche.

Le soir nous ramène à Toronto où nous reprenons le train vers Montréal. C'est la fin d'un admirable voyage.

ALLER ET RETOUR

L'Université de Bruxelles m'avait invité à donner au printemps de 1928 un cours sur le Canada, analogue à celui que j'avais fait en Sorbonne. Je partis en février.

* * *

Près de Saint-Jean, je regarde la neige meuble et sale où je vois des pas qu'une lanterne accompagne, glisser. Je regarde, comme le veut Georges Duhamel, jusqu'à ce que je comprenne, reconnaissant la petite vie qui se poursuit, quotidienne comme la lumière qui luit là-bas, et sur laquelle l'existence se referme. Demain je ne verrai plus de neige.

Les voitures métalliques sont peintes de vert olive, raidies d'une frise au pochoir: une sonorité froide, un toucher glacial, un contact d'usine. Au regard, un mensonge.

New York, à sept heures du matin. L'arrivée par le chemin de fer suspendu d'où l'on surprend des gestes de réveil. Le train s'engouffre sous la gare. Je suis emporté aussitôt, comme un rouage.

Le *service* me saisit, dès les quais profonds où les voitures sont encaissées et la courbe de sortie où les taxis déroulent une courroie sans fin.

A l'hôtel, ma fenêtre donne sur l'est. Un soleil rouge, tout rond, sur un fond brouillé de bleu et de gris. La ville se détache à contre-jour, comme une féodalité ou quelque Métropolis. Au théâtre, le décor jaillit ainsi graduellement de l'obscurité

sous les jeux d'électricité. Ce n'est plus New York, ou pas encore; une ville de rêve plutôt, mais toute prochaine. Des masses crénelées, des tours, une chose gigantesque sort du sommeil des hommes qui vont la reprendre d'assaut.

J'écoute la ville, que je ne connais guère. Pas de cloches. Un coup de sifflet, bref et grognon, me rappelle le bateau que je suis venu prendre et me fait interroger le vent. J'écoute toujours, d'une silencieuse volonté. De partout monte un bruit de fournaise. Un bourdonnement en série, strié du crissement des voies sous le fer. Ce bruit de rail violé, c'est comme un leitmotiv, une sorte de déchirure aiguë, continue, crispante. Les autos mettent sans cesse en marche vers une impossible détente, et recommencent.

Une ville mécanisée. Les rues sont des numéros matricules, et la mathématique conduit les pas par le subconscient. Partout des commandements dirigent le trafic. Arrêts rouges et départs verts: une langue électrique ordonne d'arrêter, autorise à repartir. La discipline implacable d'un contact impose les minutes de silence, le repos des forces d'acier, l'apaisement des mille pièces de l'organisme.

Le prêche social convainc aussi les volontés par les suggestions perpétuelles du civisme. Des zones de protection entourent les arrêts des tramways. On mène consciencieusement les enfants au soleil sur le Broadway: des centaines de voiturettes noires sortent des rues avoisinantes, et se groupent comme des mouches sur le trottoir lumineux. On se promène nu-tête. On enveloppe les timbres de papier huilé. Les bureaux sont tapissés de casiers enfermant le détail infime de la vie qu'une fiche retrace en un instant. Des enfants se

battent, ici comme ailleurs, mais ils prennent l'attitude du boxeur, l'attitude scientifique: calcul des coups, tête enfoncée, poing mesuré, regard intense et froncé, sautillement encerclant.

Je vais vers l'Université, en brique soutenue de pierre. Une inspiration française se révèle autour de la bibliothèque. Des étudiants y vivent, libres, dans une atmosphère de travail. Mes yeux les remplacent par les nôtres, ainsi qu'au cinéma les images se superposent.

Le cinéma habite un gratte-ciel qui sera dépassé demain: le *Paramount*. C'est de style nouveau, riche et colossal. La formule marque un effort. Des ors, des peintures, des marbres, de grands escaliers doublés d'ascenseurs rapides. Cela fait un amusant dix-septième siècle américain. Sur le parquet de la galerie des glaces, des bouts de cigarettes.

* * *

Le « De Grasse ». Un garçon à qui je tends un pourboire me dit: « Merci m'sieu ». Sois béni, toi par qui je rentre ainsi dans le bien-être de ma civilisation, toi qui m'y replonges du mot qu'il faut, le plus petit, le plus courant, celui que tu n'as pas préparé, qui sort de ta vie ordinaire où la mienne te retrouve dans une communion qui me pénètre. J'étais perplexe. Tu me délivres. Nos courants s'adaptent dans un autre champ que celui de l'électricité.

Vent d'ouest, assez violent. Aucun des miens au départ parmi la grappe humaine qui s'étage sur les quais, ainsi que l'a vue Blasco Ibanez et tous les voyageurs comme lui. Aucun des miens. Je regarde la joie ou l'attendrissement des autres. J'imagine le sourire un peu rentré de nos deux

enfants et je serre de nouveau la main des amis. Je salue la terre où ils vivent.

La mer. La vague se creuse. On a placé des câbles qui nous font l'effet d'un examen de conscience. Le ciel est pur au-dessus des flots agités. Au nord, des nuages rosés se gonflent vers le soleil. Ils ont reculé jusqu'à l'horizon et semblent des pics immobiles, qui regardent l'immensité. Nous passons, infimes. L'orchestre joue. Une valse m'atteint dans le couloir où j'écris. Un bruit de verres annonce l'ouverture du bar, longtemps après que nous avons dépassé la statue de la Liberté.

La vie des transatlantiques: bains d'eau salée, marches forcées, alimentation soutenue. La conversation offre ses hasards. Le commandant, qui a le sourire de toutes les expériences et de délectables recettes de *coquetels* apaise nos nervosités d'un proverbe marin: « Vent arrière fait la mer belle ». Nous nous mettons d'accord sur le principe d'une mathématique de pont supérieur: la crainte du raseur grandit en raison directe de l'espace. Quelques types sans atomes crochus. Le transatlantique recèle dans son âme de huit jours une vie de liens rompus. Quelques lectures inachevées, des travaux distraits. Que faire sinon regarder, depuis notre prison, l'océan qui nous subit ?

Il est devenu mon ami. Je l'interroge. Le jour, l'immensité vide et grise se déchire au-dessus de nous et le soleil brille un instant par une fenêtre qui s'ouvre sur le bleu profond du ciel. Le vent puissant souffle de l'ouest. Une joie universelle se multiplie vers l'horizon. Je me place au centre d'un spectacle que peut-être je ne retrouverai plus. Les mouettes éperdues semblent jaillir des crêtes.

Partout, des ailes ballottées, comme si l'écume disséminée faisait une réplique aux oiseaux dans l'étourdissant mouvement. Le bateau passe d'une vague à l'autre, soutenu sur un corps énorme qui se gonfle, puis entraîné dans une courbe molle. Plaisir unique de se sentir emporté dans la force et la couleur, de naviguer dans la beauté jusqu'à la lassitude. Les vagues bondissent l'une contre l'autre, unissant leurs crinières d'un frisson bref. Celle-ci est bleue à la base, puis verte, puis blanche une minute. Tout son dôme se colore, illuminé de ses parois qui vont crouler, qui croulent sous un fracas d'écume. Au loin, tout près, tout autour, ce bleu, ce vert, ce blanc, ce mouvement inépuisable, qui dure parce qu'il renaît sans fin, échevelé, fou, comme une exaltation vers le soleil que la mer applaudirait de mille mains blanches.

Le soir, un rayon abondant sur les flots sombres. Une masse en fusion, dont un pan formidable, grandi par la nuit, coule sous le bateau, comme une pâte métallique, tout un pan, incliné d'un coup vers la profondeur, mur mobile et souple. Nuit de rêve, à peine éclairée sous le ciel qui se dégage. L'horizon plus précis semble la terre. L'œil y cherche une lumière qui marque la fin des hommes ou leur recommencement.

Le brouhaha habituel des fins de voyage: concert, dîner du commandant sous les bonnets de papier, vente aux enchères. Celle-ci est conduite par un Américain d'origine hongroise, petit, glabre, l'œil éteint. Il est superbe. Il éveille les générosités les plus insensibles. Il repart vers d'autres sollicitations, sitôt qu'il a mené à bien celle qui s'achève. Il hypnotise. Il fait appel à la loyauté *yankee*, invoque les étoiles de la bannière nationale. Puis, épuisé, il lance ce mot: « *The Purser*

says this is the biggest collection which ever took place on this boat ». L'auditoire applaudit à grands traits, satisfait d'un devoir accompli.

Cent cinquante-deux bouteilles de champagne en une soirée, et combien de *coquetels* ! Certaines femmes boivent plus que les hommes. L'une d'elles a absorbé huit bénédictines, dans des verres à dégustation. Puis elles se purgent. Et le lendemain, elles sont souriantes, et fraîches ainsi que des enfants.

Bientôt l'arrivée. L'Angleterre mouillée se devine sous la brume. Le temps se lève. Quelques lumières. Elles me sont presque indifférentes. Je les attendais. Je les regarde sans curiosité. Phare ou casino ? J'ai tout quitté en automate: vers la gare, la chambre d'hôtel, la cabine, la mer. Je m'éveille à l'Europe. C'est demain.

* * *

Les premiers jours en France sont de repos et de travail tout à la fois. Et je pars pour la Belgique où je retrouve l'accueil inoubliable d'un homme d'une vive intelligence, profondément attaché à sa province et aux siens, M. Godefroy Langlois, dont j'ai connu les dernières préoccupations et qui est mort en travaillant encore pour nous.

La campagne belge, que prolongent les plaines basses de la Hollande, est propre comme une table dressée. Mon séjour en Belgique n'est que bonheur. J'ai la joie d'y demeurer. Je vis la vie du Belge. Il nous ressemble. Bon peuple, actif, simple, près de ses plaisirs, et qui s'inquiète de ceux des autres jusqu'à leur demander: « Avez-vous trouvé votre satisfaction ? »

Il est fidèle, comme nous, à la culture française. Il s'emploie dans un milieu divers à garder

des traits qui l'apparentent. Il s'est beaucoup moins livré aux influences américaines: moins d'appartements nouveau genre, moins d'ampoules électriques, moins d'excentricités. Il est sérieux et courtois; gouailleur envers les siens, sans moquerie pour l'étranger. Il est par là voisin du provincial français. Pratique aussi, et convaincu de l'excellence de l'école. Louvain rebâtit sa bibliothèque avec des rappels de l'architecture locale: superbe monument qui sera réservé à la documentation internationale. L'Université de Bruxelles se renouvelle. Elle construit sur un terrain que lui céda la ville des bâtisses que je visite longuement. Le corps central est de style flamand, brique et pierre que le temps patinera. L'arrière, réservé aux sciences, a le caractère trop prononcé d'une usine.

Je donne mon cours rue des Sols, dans un très ancien immeuble, sombre et froid, mais qui ne m'étonne pas parce que j'ai l'habitude de ces décors trop vieux que l'on va bientôt quitter. L'auditoire paraît s'intéresser surtout au progrès économique et politique de notre pays, moins à ses luttes d'ordre national.

Grâce à M. Langlois, j'ai le plaisir d'entendre Léon Daudet. Il parle dans un théâtre, sur Victor Hugo. Trois coups précèdent son entrée. Une verve étonnante, avec une inépuisable réserve de coups de boutoir.

Je reviens en France. La période bouleversée qui suivit la guerre s'achève. Je trouve le Français au travail, ardemment. Si Paris est livré aux étrangers, son fonds français, refoulé souvent vers la banlieue, est sérieux et posé. Plus de crispation. Une volonté très nette de rétablissement.

Je ne touche guère qu'à la vie extérieure, rete-

nant quelques formules pour nous: le théâtre de petite dimension, art nouveau; le restaurant-boîte, orné de mille choses agréables. Que ne tentons-nous cela ? Je vais vers la province, accomplir, comme d'habitude, des sortes de pèlerinages ainsi que je fis naguère pour le pays de Barrès, pour le Mont-Saint-Michel et Saint-Malo, pour l'Alsace. Je roule aujourd'hui vers Poitiers et Brouage.

* * *

Poitiers, par Versailles, Rambouillet, Chartres, Vendôme, Tours, Loudun, Châtellerault. En revenant: Tours, Blois, Orléans, Etampes et les collines qui encerclent Paris, agréablement.

Que de choses en une fois ! Depuis Tours, je prends place à côté du chauffeur. J'ai tout le pays à moi. Fiévreusement, en vitesse, je cherche à le saisir, pour le retenir et l'exprimer. J'analyse le regard d'ensemble par lequel on prend trop vaguement possession. Voici les coteaux typiques, chers à Maurice Barrès: plans inclinés légèrement qui vallonnent la région et où des vignes s'offrent au printemps. Elles sont dénudées sans même de feuilles. Des haies coupent la terre et limitent les propriétés, mais moins nombreuses que vers Niort ou Cherbourg. Des mouvements de peupliers, encore pâles, bornent l'horizon. Les fermes aux toits inclinés sont éparpillées. Elevage et culture, les deux sources vives de la France immortelle. Un coteau, à gauche, se resserre, plus sombre, bordé d'une rivière. Nous le longeons vers Poitiers. Il est de pierre et porte la ville.

J'étais passé peu avant. Je m'étais arrêté à l'hôtel d'Angleterre, le temps d'une tasse de thé. La ville ne m'avait rien dit. Je l'avais trouvée étroite, ancienne. Je m'étais dit d'ailleurs que je

reviendrais, heureux au fond de me réserver quelques surprises. Cette fois, je pénètre. Une première course, à la recherche de la maison du recteur, me vaut des révélations. L'Université, la demeure même du recteur, où une chambre aurait été occupée par sainte Jeanne d'Arc, la Faculté des lettres, autant de merveilles insoupçonnées.

Auditoire de sept à huit cents personnes, très sympathique. Je me sens à l'aise, me targuant aussitôt de mon origine et de mon nom poitevins. J'utilise la synthèse que j'ai tentée à l'École des Sciences politiques de Paris. Le sujet s'est décanté. Je simplifie, ce qui vaut mille fois mieux. Je reprends nos réactions après l'ancien régime et la conquête, du moment où nous fûmes « dépatriés », selon le mot d'une Ursuline. La natalité contre l'immigration; la liberté politique contre l'anglicisation; l'enrichissement contre le plus puissant des essors économiques; l'école contre l'école.

Cela me conduit à la culture et aux traits français. Je les révèle sans les exagérer. Ils sont ce qu'ils sont. Notre mérite ressort mieux d'un tableau plus humain. « Le Canada pour nous, m'explique le recteur, c'était un mot attachant et une chose lointaine comme un souvenir. Ce mot, vous l'avez animé d'humanité. Nous avons compris ce que vous avez vécu. Cela est vrai, et nouveau pour nous ».

Soirée chez le recteur, en présence des notabilités. J'en garde le programme dont l'exécution avait été confiée à l'Ecole normale. Chansons françaises de chez nous et danses du XVIIIe siècle. C'est la vieille France, sous l'œil du préfet de la Troisième République. Je me reporte à Montréal, avant le phonographe, la radio et le jazz. C'est la même chose, jusque dans les moin-

dres gestes, jusque dans certaines naïvetés. Ne sommes-nous pas issus de la France de l'ouest ? Dans une salle de la Faculté des lettres, un Samuel de Champlain est en bonne place, à hauteur d'homme. Le recteur me l'indique, sans un mot. Rapidement, l'harmonie se fait dans un même regard. Vraiment, nos origines sont en province. Paris, pour nous, n'est que la capitale.

Visite de la ville, le lendemain. Elle accentue notre regret de partir. Je retiens surtout les églises romanes, que le docteur Colby m'avait signalées. Je les ajoute à celles que m'offrit naguère la Normandie.

Je reprends le chemin de Paris, serrant précieusement une poupée poitevine. Je vois des ancêtres dans tous les champs. Il y a des Maupetit à Chauvigny; il y en eut un à Poitiers, directeur d'école. Je fus peut-être ici, près de cette route. Je ne fais que me retrouver. Mais pourquoi l'aïeul décida-t-il un jour de partir pour le Canada ?

Blois, et ses toits altiers. Déjeuner au restaurant François 1er, mi-pâtisserie. Le château, après celui d'Amboise et de Chaumont, campé sur la Loire ensablée.

Orléans. Je retourne vers la cathédrale, aux clochers en couronnes. Elancée, comme la prière gothique, et grise sous le vitrail. Au fond, gardée par deux lions d'or, une statue de sainte Jeanne d'Arc, en marbre blanc. Le trône épiscopal, la chaire, me rappellent Mgr Touchet. A gauche de la sortie, une loque humaine aux pauvres yeux désorbités, un cul-de-jatte sur des rondelles recouvertes de cuir. Il faut jeter de haut les francs dans sa casquette. Cela mêle à la pitié une sorte de jeu: si la pièce jaunit le fond nous avons gagné tous deux.

Etampes, après la large plaine qui nous rappelle la terre canadienne et, à moi-même, mon pèlerinage au pays de Louis Veuillot. Paris, par la porte d'Orléans, auprès de la Maison des étudiants canadiens. Puis l'hôtel, prison anonyme.

* * *

Brouage. Etudiant, je passais mes vacances à Châtelaillon, près de la ville engloutie. J'allais souvent à La Rochelle. Je fus un jour à Rochefort où m'attirait le souvenir de Pierre Loti. Il me reste peu de cette course, sinon le goût de *millefeuilles* débordants, comme jamais depuis je n'en ai mangés. J'aurais voulu me diriger vers Brouage, la ville natale de Champlain. Le cocher me demanda vingt francs. En ce temps-là, vingt francs, c'était de l'or, et, pour un étudiant, c'était beaucoup. Je renonçai au pèlerinage. Dans un grenier, qu'on est mal à vingt francs près.

Par Orléans, Tours, Saint-Maixent et Niort, je viens cette fois, dans l'auto de l'amitié, au château de Telouse, chez les Riedlinger. Construit vers 1860, blanc depuis la grille, élégant et français, le château, grâce à l'affabilité de ses hôtes, nous donne l'illusion de le posséder.

Nous discutons des promenades à faire dans les environs. Nous voyons le marais poitevin, une curiosité qu'André Siegfried m'avait conseillée, terre criblée de canaux, qui sont les rues du pays. Mille choses y passent dans des embarcations à fond plat: volailles, animaux de ferme, charges de légumes. Venise à Trianon. Vieux coin du Poitou. La maison du Midi, haute, à toit carré, l'envahit comme à Niort.

Et puis, racontant ma pénurie de jadis, je réclamai Rochefort-Brouage. La route jusqu'à Ro-

chefort n'offre guère d'intérêt. Nous traversons seulement la ville, après avoir acquitté un impôt de quarante centimes qui provoque entre le chauffeur et le préposé une de ces engueulades qui font la joie des étrangers. Mes yeux, vieillis de vingt ans, ne s'y retrouvent guère. Seul, mon estomac se rajeunit vraiment à la vue des *mille-feuilles* baveux, mais l'heure du thé nous appelle plus loin.

Brouage est au sud, vers Marennes, au delà de l'estuaire de la Charente, qu'un virage amusant de remorqueur nous fait passer, auto, corps et biens. Le pays est plat jusqu'à la mer, en bordure basse. Une plaine, sorte de marécage récemment desséché, où percent des touffes de fortes herbes. L'aspect délabré de nos brousses de l'Ouest. Ce sont des pâturages. Voilà l'horizon que connut Champlain, qui l'emporta vers l'océan, de l'unique trait de la ligne droite. Quelques arbres, plus jeunes que lui. Quelques villages où sans doute il passa. Au détour du chemin, une très ancienne chose, étrange, inexplicable au premier regard, une enceinte fortifiée, ramassée sur elle-même, à demi démantelée, restaurée par endroits. C'est Brouage. Des fermes et des maisons se rapprochent dans ces murs où vivaient jadis des armées. Une place, surplombée d'une église du XIIe siècle, aux dalles frustes et glissantes, aux cintres émouvants de simplicité.

A droite de l'église, une simple colonne porte le nom de Champlain, la date de sa naissance et de sa mort, celle de la fondation de Québec et de la *Narration*. Devant ce décor branlant que vient de visiter une mission canadienne, j'évoque le prestigieux Saint-Malo et le geste de Cartier dirigé vers la mer. Champlain fut pourtant plus grand. Dans la vase et le purin, le long de portes d'étables

maculées, parmi des poules insoucieuses, nous allons jusqu'aux remparts, aspirer l'océan et mettre nos yeux dans ceux du fondateur. De lui, c'est tout ce qui demeure.

* * *

Un voyage en France c'est une longue réflexion sur nous-mêmes et nos impressions les plus vives sont, le plus souvent, canadiennes. Nous subissons mille réflexes. Nous établissons, malgré nous, des comparaisons. Nous recommençons sans cesse la réponse aux mêmes questions. Tout cela nous aide à nous définir.

Que valons-nous ? Mieux que ce que nous sommes dans l'esprit de la plupart. Cela m'apparaît clairement, dans l'attitude de défense où nous place un séjour à l'étranger.

Je plaide d'abord la vérité. Nous sommes ce que nous sommes. Commençons par le reconnaître, et nous aurons fait un grand progrès. N'exagérons pas. Disons notre vie, expliquons notre expérience. Bornons nos affirmations aux réalités. Le mérite en est sûr. Il jaillira du courant des choses. Nous avons survécu de peu. Nous n'avons pas atteint la perfection; mais ce que nous révélons de vitalité est déjà beau.

Que j'y vois d'avantages ! La mise au point a la valeur de l'exactitude. Nous éveillerons de légitimes curiosités, qui n'auront pas à se plaindre lorsqu'elles s'exerceront de plus près chez nous. L'enthousiasme, s'il doit naître, se chauffera mieux à nos dures leçons. Nous trouverons de la satisfaction à connaître les choses accomplies et, les sachant incomplètes, de l'encouragement à les achever. Devant ce que nous avons fait, nous voudrons faire plus. Car notre effort est perfec-

tible. Nous aurons gagné le jour où nous aurons la modestie et la volonté de nous en persuader. Pas de grands mots. Pas de vaines susceptibilités. Moins de rebuffades. Plus de langue de Louis XIV, plus d'excessive sentimentalité. La vérité. Elle est suffisante et singulièrement féconde. La vérité par l'esprit critique, accepté chez les autres, avivé en nous. Nos bouderies sont enfantines, nos réserves déplorables.

La vérité nous repliera sur nous-mêmes.

Notre pays d'abord. Aimons-le. Il est beau, de toute sa sauvagerie. Sa neige a ses ravissements, son été ses splendeurs. Connaissons-le donc. Plaçons à la base de nos programmes d'études les sciences naturelles. Elles nous donneront l'amour raisonné du sol et la préoccupation d'un patriotisme fondé sur les choses et non sur la duperie des phrases et les fausses sonorités de l'éloquence.

Le pays s'humanise. Les yeux y dégagent le travail de l'homme. Surveillons cette transformation. Qu'elle marque une civilisation. Voilà le point commun de nos efforts. Le progrès est possible. Les résultats naîtront de l'énergie éclairée, instruite. En architecture et en art, comme pour l'agriculture et l'industrie, il faut s'adapter. Nous vivons en Amérique et Beaudry Leman a sans doute eu raison de nous le rappeler. Mais l'américanisme, dont le foyer est à nos portes, s'épand sur nous immédiatement.

Nous le subissons comme une contrainte. Pourquoi ne serait-ce pas en l'utilisant ? André Siegfried me le recommandait pour les nôtres. J'ai saisi en France nombre de ces assimilations: la danse plus gracieuse, la musique moins brutale et tout aussi entraînante, l'hôtellerie modernisée

suivant une formule traditionnelle. Notre architecture utiliserait des matériaux américains aux travaux de discipline française. Notre art décoratif rechercherait la ligne qui distingue. Notre agriculture, même mécanisée, garderait ses traits essentiels qui sont profonds et, notre industrie, certains soucis. Quel effort tentant. La difficulté, la complexité, c'est hélas ! notre lot, le secret de l'intérêt qui s'attache à nos actes.

Insistons. Le tournant est décisif. Pour la préservation de nos libertés, nous obéissons à nos voix intérieures, en nous raidissant dans des attitudes propres à sauvegarder nos traditions. Notre culture, il s'agit de la préserver en l'adaptant. « Absorbé matériellement, continuait André Siegfried, le Canada ne survivra que par ses influences intellectuelles ». Romier ne dit pas autre chose de la France placée en face des invasions américaines. L'Américain nous communiquera ses audaces que nous réduirons au service de notre génie.

Notre passé nous guidera, notre passé qui n'a pas été conquis et qui nous reste. Ainsi de la tâche nouvelle, la tâche économique, nécessaire et dangereuse, où je distingue l'art parce qu'il est un signe extérieur; ainsi de notre action sociale, où nous mettrons à la place des préceptes rigides d'une police collective la pénétration de notre catholicisme latin. La belle lutte ! Rendons-la lucide, nous qui l'avons conduite d'instinct. Demandons la victoire définitive à une formation appropriée. Autrement, l'événement nous aura vite emportés.

Notre langue est aussi ce qu'elle est. Ne la dorons pas de susceptibilités. Nous avons d'amusantes réactions qui couvrent jusqu'à la moindre critique. Notre langue est intéressante dans sa vie,

dans son évolution, dans sa défense. On le comprend mieux lorsqu'on la compare. L'anglicisme gagne le français de Paris, l'atteint, le crible, comme un microbe attaque un corps sain. Le sport naguère était touché. Aujourd'hui, d'autres membres sont envahis. On prend le *five o'clock tea* avec des *toasts* et du *cake*, le *breakfast* et le *lunch*. Un cinéma belge annonce un grand *event* dans la *gentry* anglaise, curieux retour à la langue franco-normande qui eût réjouit Philippe Geoffrion. *Bar* et *barman* sont définitivement acquis. *Manager* n'est plus en italiques et Carco écrit: prendre un *glass*. On expose des *sweaters*, des *pull-overs*, des *blazers*. *Ginger ale* a fait des progrès. Un livre de recettes indique les secrets du *fudge*, des *clipps* aux noix et à la mélasse, du caramel *honey*. Boulevard de Clichy et rue Pigalle, j'ai relevé par amusement: *Cafeteria, High-Life Concerts, Clichy* tabacs, Tailleur Jacques *Tailor, American Bar*, qui est partout et jusqu'à La Haye, *Metropol Hotel, Iris Bar, Pierrot's Hotel, Pigall's Tabac, Imperial « soupers », Select Hotel, Atlantic Hotel, Donkey's Bar, Broadway Midnight Follies, American Club, Mitchell's Quick Lunch, Fox Films* et cette perle: *Pigall's maroquinerie*.

C'est une mode, je le sais bien, et qui passe. Mais je songe malgré moi à notre pain grillé ou à nos rôties et à notre gâteau aux fruits, à chandail, qu'Asselin fit triompher pendant la guerre, à nos fins de semaine et à nos entrevues, dont on ne veut pas, à poutine, à paparmane, à crobarre, à garçon de buvette, à magasiner, et même à charréfectoire que Giraudoux a blagué aimablement. Indésirable, que nous inventâmes, a gagné les théâtres du Boulevard puis la langue populaire. Réaliser a plu aux académiciens. Romier accepte *ca-*

pital investi et *travailleur qualifié*. Nous sommes en plein laboratoire. Nous traduisons *week-end*, nous francisons *peppermint*, nous inventons tournoi de ballon, nous faisons dévier réaliser. Tout cela est troublant, mais utile. Peut-être un jour, ainsi que le désirait Remy de Gourmont, l'accord se fera en Romanie vers la défense de toute la langue française.

Enfin, sachons la valeur des choses qui nous sont propres. Le savant, le littérateur, l'homme de profession, intéresseront par leurs expériences canadiennes. Nous tenons là une promesse d'originalité. La médecine et l'art français au Canada, la géologie et la géographie canadiennes, l'expression littéraire d'inspiration canadienne, l'évolution de notre politique, l'orientation de notre législation, les particularités de notre histoire, nos attitudes dans le domaine économique, nos réactions devant l'américanisme: mille sujets qui nous vaudront une personnalité à la condition de travailler. Reprenons les œuvres que des étrangers ont menées avec succès, nous rappelant que *Maria Chapdelaine*, quoi qu'on en dise encore; *La Colonisation de la Nouvelle-France; Le Canada, les Deux Races; Les Origines religieuses du Canada; La Colombie britannique; Le Bouclier canadien-français*, feraient bien dans une bibliothèque d'auteurs canadiens. Au surplus, nous répandrons ainsi la vérité sur notre pays.

* * *

Plus curieux que je n'aurais cru, ce départ. Déchirement, parmi un reste d'indifférence. Je me raisonne: Paris, au cadre charmant, n'est plus le même. Internationalisé, américanisé, il révèle à celui qui ne fait que passer un visage qui n'est plus

le sien. Et cependant, j'ai de la peine à le quitter. En ce moment, je ne songe plus à mon séjour en Belgique, à mes courses à travers la France; tout cela, dont je me suis détaché peu à peu, cède devant le regret actuel.

Le taxi, en automate, avec l'idée fixe et sotte de m'acheter un faux col. La gare, et la gêne des adieux prolongés. Le premier tour de roue qu'accompagne un regard sur les maisons que l'on aperçoit au-dessus de la tranchée. Puis un temps maussade, des prés verts et mouillés dans un vague brouillard. Je découpe des livres en suivant la conversation d'aimables voyageuses: Paris transformé, déserté par les Français, un théâtre hésitant qui se porte vers des reprises pour y chercher des sursauts de vitalité; le vide des *Music Halls* comblé par des étrangers à qui l'on jette une pâture quotidienne. Et pourtant, on se plaît à y revenir.

Cherbourg. J'en connais la physionomie: le décor du détachement, après la féconde Normandie où nous avons revu Caen et la ville où vécut sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Lisieux. Cette fois, je veux visiter Cherbourg, mal jugé par le regard maussade de l'adieu. Ne m'a-t-on pas dit que derrière la grisaille des hautes maisons, il y avait des beautés ?

Le taxi longe la mer sur laquelle s'étend un rayon de soleil que la brume voile. Des noms passent et justifient ceux que j'ai si souvent blagués chez nous: Urville, Pauville, Anverville, Gréville. Ici, dans le décor que forment quelques habitations autour d'une église merveilleuse, d'une ancienneté sans retouches, la statue de Jean-François Millet. Une harmonie pieusement gardée. J'y vivrais des heures, qu'une connaissance mieux avertie ren-

drait plus heureuses. Mais c'est le sort de ces visites: elles ne sont même pas de cérémonie, elles sont de vitesse. Entre deux ronflements de moteur, vite au bureau de tabac où l'on vend de tout; je puise fébrilement dans une boîte trois cartes postales auxquelles je redemanderai la vision trop brève. J'emporte ce moment de pierre, mais je laisse l'atmosphère où j'eusse aimé me recueillir. Hélas ! il en fût toujours ainsi: de la Normandie, du Poitou, du pays de Chartres, même de l'Alsace-Lorraine. N'ai-je pas passé mon temps à trouver des coins où j'aurais voulu m'arrêter ?

Nous descendons le coteau qui domine Cherbourg, parmi les ajoncs pointillés de fleurs jaunes, les arbustes aux épines noirâtres et les pins en parasols. Voici, dans un détour qui abrite du vent, la maison de Millet, basse, simple. Une plaque: « 4 octobre 1814, ici est né le peintre Jean-François Millet ». C'est tout. En face, son puits: une poivrière descendue d'un toit, dont le temps arrondit les contours d'une longue caresse. A gauche, un escalier, vermoulu, étroit, conduit à une maison dont un Américain est devenu propriétaire. Il y vient l'été. Il a, probablement avec raison, remplacé le chaume du toit par de belles tuiles, fortement agrippées. Le chauffeur murmure: « Ce n'est plus cela ».

La route rebondit vers la mer. Nous traversons les mêmes villages, revoyant l'hôtellerie que le père de Millet aurait tenue, l'hôpital maritime, les quartiers où loge l'aviation. Cherbourg de nouveau. Achat d'un dernier paquet de cigarettes dans la langue qui est la nôtre. Mauvais dîner au casino, maison sans attaches, sans charme: belle à l'arrivée sans doute, anonyme au départ.

Le transbordeur transi nous porte vers le ba-

teau que l'on n'aperçoit pas encore, mais qui doit arriver là-bas, de l'inconnu où déjà la nuit s'est installée. Encore un mouvement vers le départ définitif. C'est bien long. Depuis le pont de *l'Albertic* des phares nous éclairent. Au coin de la porte de fer où nous allons passer, un matelot attend la manœuvre. Allons, voici ta vie revenue. Reprends-la. Salue ton maître, celui du monde. Secoue tes souvenirs devant la réalité.

Je monte sur le pont dire adieu, comme chaque fois, à la dernière chose qui vive, les lumières ironiques et fidèles. J'attends. J'attendrai jusqu'à ce qu'elles disparaissent. L'ombre seule brisera le lien. Mais de quoi l'émotion renaît-elle ? Est-ce parce que je n'étais pas venu depuis trois ans ? Je me croyais mort à l'enchantement. Mon arrivée m'avait laissé froid, sans réflexe. J'allais sans m'attarder, sans me joindre ni me lier, libre et indifférent. Une lucidité qui me paraissait une victoire.

Le décor est resté superbe, me disais-je, mais son âme est absente. Tant mieux, je souffrirai moins de le quitter; je regretterai moins de ne pas m'y fondre. Mes poursuites additionnaient les convictions: le théâtre amoindri, la société distante, l'effort créateur agité d'intérêt matériel, emporté loin des vérités essentielles et des grâces traditionnelles, les figures fermées, un mouvement vers le gain immédiat, l'étranger partout où j'avais laissé le Français, le Français même devenu par tant de côtés l'étranger. Tous les traits désarçonnants, déconcertants, d'une période d'adaptation.

Muré dans une chambre d'hôtel que j'accusais de toutes mes désillusions, devant une table à tout mettre, près de lits longuement défaits, j'éprouvais même, certains jours, le vague désir de

partir. J'allais volontiers vers la province, vers la France d'hier et d'aujourd'hui. Pourquoi donc revivre dans un adieu ce que je croyais n'avoir pas éprouvé ? J'analyse. Je cherche. Le regret me serre la gorge. Il m'étreint de toute ma dernière journée de Paris. Il faisait soleil. Je me mêlais à la foule. J'étais Français, dans les rues, dans les magasins, au café. Je reprenais une vie pleine dont j'avais été lent à m'apercevoir. Le décor retrouvait son âme. J'étais à Paris. Je le sais maintenant, parce que je l'ai quitté.

Le bateau, appuyé d'un remorqueur, a tourné sur lui-même, prudemment. Le lointain scintille encore. Puis, la nuit totale, à babord et à tribord; car je m'en suis assuré. Je suis seul. Je dis tout bas: c'est fini . . .

Des souvenirs remonteront des choses et des êtres vers le cœur: l'échange de la monnaie française, le goût d'une cigarette, un achat retrouvé, une figure évoquée, une heure revécue. Ainsi peu à peu se drape un voile sur la mort.

* * *

Le lendemain, le regard retrouve la mer toujours chargée d'inquiétude. De petites vagues se poursuivent joyeusement. Un soleil pâle inonde. L'ai-je jamais vu ainsi au sud de l'Angleterre ? Une brume rosée à l'horizon. Je m'affermis vers mon pays où je suis heureux de rentrer, vers mon destin et le milieu qui est le mien. Je distingue les choses qui m'attendent parmi des affections et la tâche quotidienne. Je m'appuie au bastingage comme lorsque j'arriverai à Québec et à Montréal. Mon pays est grand et vigoureux. Le peuple, que je comprends mieux que jamais, est intéressant qu'il agisse ou qu'il se défende. Je retourne vers

ce qui ne s'arrache pas du cœur: la patrie. Et je note cette réflexion d'une Canadienne française vivant depuis longtemps en France: « Oh ! comme je m'en irais au Canada, si je pouvais emporter mes morts ! »

La mer est gentille. Le vent garde l'horizon clair. Une fraîcheur âpre nous rapproche du pays et rend le cœur plus vif. Je retrouve avec joie les nuits du nord, fidèles à chaque retour. Peu d'événements. Une saute de vent, une banquise aux allures de bête fauve assoupie, suffisent à remuer notre curiosité. Je « tiens » le temps, comme disent nos gens. Quelques livres, d'agréables conversations, des souvenirs encore jeunes. Nos craintes instinctives s'apaisent dans le calme des jours. C'est un délice. Je comprends enfin ceux qui disent avec une placidité dont j'ai souvent douté: « La mer est un repos ».

Mais je me rappelle les surprises des « terres neuves ». A deux cents milles de *Cape Race*, le ciel se voile d'un linon et le brouillard nous enveloppe d'une ouate légère. Le supplice de la sirène martèle chaque minute. La mer a des cassures métalliques. Trente-six heures de solitude brumeuse ! Nous entrons au pays sans le voir.

A la sortie du détroit de Cabot, le vent du nord-est se cabre brusquement, en tempête. La neige tombe, d'abord molle et lourde, puis en tourbillons, sur la mer affreusement grise. La vague enfle. Je distingue dans l'obscurité de larges nappes d'écume. Le bateau reçoit la houle de côté, s'incline, revient, têtu et bon enfant sous la bourrasque. Les ponts d'arrière sont blancs. Une femme se tient debout près d'une porte; elle est enveloppée d'un châle noir. Immobile et triste, elle regarde. On dirait ainsi que nous transportons une

page illustrée d'un conteur russe. Le brouillard persiste. La vague passe. Le bateau mugit: un cri brutal, déchiré. Tenir sous le souffle du nord ! Puis le mouvement s'apaise. Mais la neige tourne encore, sous nos phares, contre le noir de la mer. Elle nous étonne. Elle ricane que nous la retrouvions, nous qui croyions en avoir fini.

Le lendemain, l'entrée que j'ai toujours connue: lumineuse, immense. Le soleil regorge. Le ciel est bleu, sauf au-dessus de Gaspé où flottent des nuages roses attardés. Gaspé ! La terre qui nous apparaît enfin a gardé, parmi des stries de neige, les tons de l'automne. Je retrouve les vallées rocheuses couvertes d'arbres, où courent des rivières.

L'abbé Chenard place des noms sur ce sol où il fut missionnaire et curé: le criard de Madeleine, Manche d'Epée, St-Antoine du Gros Mâle — du « gros Morne » — affirme Mgr Ross, l'Anse pleureuse, le Ruisseau des Olives, Mont-Louis, la Rivière à Pierre où des gens de Montmagny vivent de vieilles traditions, la Rivière à Claude, le Ruisseau Arbour — ou à rebours — car il boucle à cet endroit même, la Pointe à la Frégate, le Gros Nez, Marsoui, le Gros Pisseux, le Petit Pisseux, la Rivière à la Martre, le Cap du Renard, le Ruisseau Castor, Sainte-Anne . . . Je me rappelle Blasco Ibanez racontant dans *Le voyage d'un romancier à travers le Monde* comment les Espagnols ont baptisé la Côte de la Californie, suppléant leur imagination des noms du calendrier.

Qui reprendra nos noms français, pour animer de l'attrait de la connaissance, ces plis refermés sur des villages ? Jean Brunhes a fait cela pour la France, car un nom c'est un premier signe d'humanisation. Terre sympathique, cette Gaspésie.

Les populations font la pêche et le chantier, chargent les navires, cultivent peu, sauf si elles y sont contraintes, bien que, de leur propre aveu, la culture les sauve. Les Monts Notre-Dame poursuivent leur arête bleue, splendides en plein soleil. Quelles richesses recèlent-ils ? Quand se décidera-t-on à le savoir ? Quand donnera-t-on à Gaspé la vie, c'est-à-dire le transport ? On y vient, par la route. Il faut plus: le transport terrestre et le transport maritime. Quelle occasion d'adapter l'américanisme devant pareille tâche.

Deux heures de l'après-midi. Jamais je n'ai vu spectacle plus grandiose. Me recueillant pour le définir, je sens bien que je n'y arriverai pas. La rive nord s'esquisse, adoucie par une légère transparence qui blanchit l'horizon. Les courbes des Laurentides sont douces et souples. Quelques pans se détachent qui marquent un amphithéâtre à peine distinct. Le golfe n'est plus qu'un million de vagues gracieuses. Tous les verts, jusqu'au centre bleu. La rive sud, beaucoup plus près, se dessine magnifiquement. Nous passons Matane, pays plus ancien où la culture découpe des étendues blondes, sans vie apparente à cette aurore du printemps, encore automnales et comme ensommeillées. Plus haut que les champs, la forêt dont les lambeaux divisent les prés roux. Plus loin encore, espacées, des montagnes aux lignes disciplinées. Plus loin toujours, un pic neigeux que prolonge la pureté du ciel.

Le bateau est au centre de cette radieuse beauté. Il laisse après lui une traînée rutilante, bordée d'écume. Les mouettes entêtées encerclent de leur vol lumineux le point vif de *l'Union Jack*. Elles oscillent par centaines dans l'air et se suivent, les ailes droites, à peine agitées. Les plus

éloignées inclinent vers la mer. Elles se posent, blanches. Là-bas, elles se confondent avec les crêtes des remous.

Je me tiens debout sur le pont supérieur. Mes yeux ne se lassent pas de cette majesté, de ces couleurs, de cette harmonie, de cet accueil. Oubliés, le brouillard et la tempête qu'un peu de neige souillée et frileuse rappelle sur un coin de pont où on l'a poussée, comme un déchet. Le soleil baigne tout le pays, pénètre jusqu'aux reliefs qu'il efface, ne laisse que quelques ombres à peine tracées, nettoie la mer, la peint de mille couleurs mouvantes, éclaire l'horizon d'un blanc presque livide, et met sur toutes ces choses qu'il révèle une inexprimable joie. Ma figure, parmi tant de visages britanniques, froidement sensibles, ne bronche pas. Mais je hurle intérieurement, d'aise et de satisfaction. Et je descends l'écrire mal, ne fût-ce que pour garder le souvenir d'un incomparable éblouissement.

Sur le Saguenay, un coucher de soleil. Les montagnes sont pourpres sur le fleuve pâle: elles s'incrustent lentement dans le ciel jusqu'à se confondre avec la nuit.

A Québec, nos yeux encore européens reconnaissent tout de suite une parenté. Formons des vœux pour que le conseil municipal et le gouvernement de la province la protègent et la gardent.

La campagne est amortie par un reste d'hiver. Mais pourquoi tant de maisons grises et tant d'ormes ? Et puis, au Canada français, pourquoi chacun possède-t-il sa clôture, son poteau de télégraphe et son escalier extérieur ?

Le port de Montréal nous étonne. Quel progrès ! J'ai l'impression qu'il grandit devant nous, au moment même où nous passons. Cette vitalité

à laquelle j'ai ramené toutes mes démonstrations pendant mon séjour en Europe, qui m'a servi d'argument contre toutes nos défaillances, est pour moi une confirmation.

Nous nommons intérieurement les édifices que dresse la ville familière. Je soupçonne le *Cercle universitaire,* d'où je suis parti il y a quatre mois et où je reviendrai porter le faible écho d'un ravissant voyage.

PRÉSENCES

Bien des angles se referment sur le mot de patrie. Entend-on l'espace où un peuple vit et se déploie, ou l'intention qui traduit la volonté des hommes de se façonner un sort sur une terre commune ? N'est-ce pas aussi une pensée qui s'exprime, un recueillement, une méditation ?

Ces différents aspects, qui se révèlent partout, je voudrais les esquisser pour toi et avec toi, mon jeune ami.

* * *

Vois la terre d'abord. C'est le domaine des géographes. Plusieurs géographies s'offrent à la volonté par des intentions ou des degrés. On parle de géographie physique, de géographie humaine, de géographie cordiale. Maurice Bedel projette sa lentille sur mille hectares de poétique évocation des choses, des couleurs, des parfums qui exaltent la patience du labeur humain.

Je choisis délibérément cette poésie. On dira que je délaisse le souci de l'homme de science parce que je n'y atteindrais pas, que je n'arriverais pas à y atteindre, faute de savoir. On aura raison. J'ai tenté l'aventure à la suite de géographes amis, de Jean Brunhes, par exemple, et de Raoul Blanchard. Tous deux fondaient leurs conclusions — même de l'ordre humain, de l'ordre social — sur la géologie.

J'ai tâché d'apprendre les raisons d'être de notre décor; les mouvements lointains, obscurs et

intérieurs des soulèvements, des retraits, des effondrements, qui l'ont déterminé. J'y réussissais à moitié, même pas. Je ne possédais pas le faisceau de connaissances qui permet d'analyser un paysage. Je distinguais bien des crêtes, plus ou moins vives selon leur âge, des terrasses dont le nombre m'étonnait, des courants dans les eaux, que je classais parmi les mouvements neufs, inapaisés, violents, à côté des rivières lentes, assagies, aux méandres paresseux. Ainsi j'imaginais des motifs au repos apparent de la nature, et j'y apportais la fantaisie naïve d'un néophyte; mais, malgré ma volonté, malgré mes yeux sans cesse rivés à l'impénétrable spectacle, je ne retenais guère de la constitution des sols, ni des âges révolus, dans la pierre incomprise.

Je me repliai. Je consentis à ignorer le pourquoi des masses, des étendues, des nappes inquiétantes, pour ne garder qu'elles-mêmes dans leur élan et leur couleur, pour ne plus voir, au delà de la science impossible, que leur diversité et leur captivante grandeur.

Après tout, c'est mon droit. Pourquoi m'excuser de choisir mon chemin ? S'il me plaît de ne saisir que les reflets du monde où nous vivons, et de te les proposer, libre à moi; et libre à toi de les considérer ou de les négliger. Et si j'étais seul à contempler un tableau que j'estime fécond et négligé pourtant du grand nombre, où serait le mal ? L'ombre que je n'aurais pas dissipée règnerait quand même sur les choses et dans l'esprit.

En somme, je voudrais revenir à la « géographie cordiale », recommencer pour toi l'expérience que j'ai faite déjà de bâtir un Canada à l'aide des visions que j'en ai prises, *le front contre*

la vitre. Une reconstitution qui, si je la refaisais demain, ne serait plus la même.

Je connais un peintre qui rapporte chaque automne des régions qu'il a visitées, cinq ou six toiles, des pochades qui fixent un rayon de soleil, un bourg silencieux, le cintre d'un porche, la sortie d'une église, morceaux de souvenir où sa mémoire se repaît d'enchantement, dans le silence retrouvé de son atelier. Combien, revenus de loin, se sont ainsi enveloppés d'une atmosphère qu'ils sont seuls à comprendre, qui inonde l'esprit de la chaleur du regret, les garde de l'oubli et stimule leur énergie.

Mon ami le peintre n'a pas tout rapporté ? Qu'importe. Pour moi qui n'ai pas tout vu, j'ai du moins touché des yeux les décors où je n'ai pas pénétré; et je conserve pour l'avenir un tel désir de visiter enfin les lieux que j'ai peu connus et de m'y attarder qu'il me semble que le jeu, tout de sympathie, où je me laisse aller, me donne le droit de t'en parler.

* * *

Tu le sais, ce qui caractérise d'abord le Canada, c'est son étendue. « Terre de tous les âges, écrit Emile Miller, de toutes les vicissitudes, de toutes les physionomies, de toutes les valeurs, vêtue à même la flore de deux zones; ici tout est immensité et multitude; un peu de tous les pays et plus qu'en tout autre pays. » Seules la Chine et la Sibérie ont un plus vaste domaine. Les lacs et les rivières qui enrichissent le sol canadien groupent près de la moitié des eaux douces du globe. Le Saint-Laurent parcourt longuement le pays natal auquel, à juste titre, il a donné son nom.

Deux remparts contraignent les mers et gardent le continent nord américain. Une plaine

s'étale au centre, verrouillée au Plateau laurentien. Les Apalaches que prolongent les Alleghanis se dressent sur l'Atlantique et se replient vers la vallée du Saint-Laurent et les Grands Lacs; au delà, une mer asséchée et riche descend vers le sud et borde à l'ouest le barrage des Rocheuses. Le cercle montagneux s'évase vers l'extrême nord et s'apaise au sud contre les hauteurs mexicaines.

Compare une de nos provinces à la plupart des contrées d'Europe. Elle est énorme et vide. Le Canada apparaît en formation, *in actu,* sorte de pays de réserve ou d'attente. L'espace exerce encore sa domination par sa présence et ses promesses. Le pays s'humanise avec lenteur. Vois les villes naître, grandir sous le regard, prendre une physionomie; la campagne se dessiner, se préciser parmi les horizons qui gardent la sauvagerie primitive; des centres où l'homme est apparu depuis longtemps acquérir un caractère fini, presque fignolé.

Un point de notre territoire, à le bien regarder, nous livre le secret de toute notre patrie. Ce village, par exemple, où le calme n'est guère troublé par le touriste, qui est demeuré un lieu de travail et de paix, tu ne le considèreras pas longtemps sans y découvrir un diminutif de notre vie, de nos résistances. La route qui l'encercle, les grands arbres qui marquent le voisinage des eaux, les champs aplanis, les bosquets qui divisent les terres; les maisons basses aux toits inclinés, du type qui nous est familier; les cultures où alternent le foin, la prairie, le grain et le potager; les hommes eux-mêmes, noueux, trapus, liés à la dure tâche du sol; les femmes inlassables, chargées de famille, vouées aux soins immédiats de la ferme; le curé, dont la silhouette allègre ponctue la route; le mar-

chand, le garagiste, le maître de poste, le médecin, le notaire; l'église dressée face à une autre qui la regarde de la rive opposée, silencieuse aux heures mortes du jour, animée le dimanche d'une foule bigarrée et pourtant semblable où l'on distingue les gens de la ville ou des champs, ceux-ci marqués de l'âpre signe de la terre, courbés, anguleux, noircis de hâle et striés de sueurs. En faut-il davantage pour dessiner notre histoire, peser nos attitudes et surprendre nos chances de survie ?

Sans doute, mais il reste l'immensité. Comment t'y refuser ? Le tableau d'ensemble qu'elle t'impose dépasse l'horizon, t'entraîne à mesure qu'il se déplace: à la courbe du fleuve, à un détour de route, au sommet d'une crête. En bref, au delà des yeux du moment.

La province alors te livre ses déroulements, son ampleur, la mobilité de ses lignes baignées dans la fluidité des lumières matinales, fondues dans le jour éteint par le vent d'est, ou précises sous les soleils triomphants. Elle livre ses ciels, la majesté et le caprice de ses eaux; elle livre ses plaines, ses montagnes, ses champs, ses forêts et ses villes.

La province s'articule au reste du pays. Le Canada se poursuit à l'est et à l'ouest; masse bourrelée de monts, striée de rivières, piquée de lacs.

Voici d'abord les provinces maritimes, les bien nommées, plongées dans l'océan. Voici la longue vallée qui s'attache au rocher de Québec et se déploie vers les Grands Lacs, jusqu'aux rebords du Plateau laurentien. Voici le *Plateau* lui-même, la hantise du *Plateau*, masse énorme. Tu le connais, puisque sa frange forme notre horizon familier, depuis le Mont-Royal. Voici, au delà, les plaines de l'Ouest. Puis les Cordillères et, au Nord,

l'infini mystère des neiges, le grand silence blanc aujourd'hui troublé.

* * *

Quand on déroule un phénomène humain, on trouve des manifestations semblables, inspiratrices des mêmes élans. Tous les peuples, même les plus anciens, viennent de quelque part, c'est-à-dire d'ailleurs. Tous, sauf le premier qui mit en mouvement la caravane. On distingue une suite de fresques mouvantes sur le mur de l'histoire: les migrations qui font les peuples puis les divisent; les lourds chariots rampant vers des territoires tour à tour conquis, agrandis, abandonnés; l'emprise des peuples barbares mobilisés depuis l'Orient et dont la course n'est pas achevée; la geste du moyen âge et la campagne sainte des Croisades; la troupe légère, colorée de grâce et de bravoure, des trouvères et des troubadours; le rude tour du monde des hommes de métier; les pèlerinages de tout temps et de toute foi; le détachement des colons vers les solitudes inconnues et des conquistadores vers les « étoiles nouvelles ».

Le souffle gagne notre terre où, depuis des temps qui resteront imprécis, les haltes sauvages se poursuivaient sur des immensités neuves. Les blancs s'adossent aux murailles de l'Est et commencent leur conquête. Que de fois, à la nuit tombante, ai-je cru surprendre sur les bords du grand fleuve l'écho de la pagaye frôlant le canot d'écorce des explorateurs et des trappeurs, faiseurs de sentiers, traceurs de routes, voués à la découverte. Puis des foyers se fondent sur les points du territoire que l'homme a déterminés au gré de son humeur ou de ses craintes; des frontières se dessinent,

se fixent, se fortifient, que le colon dépasse, qu'il déplace toujours plus loin.

Cette terre, l'homme en a donc pris possession. Il l'a constellée de noms qui distinguent, dans toute l'Amérique du Nord, des sites, et amorcent une continuité.

Retiens cette idée de continuité, chère à notre esprit français et conforme à notre tempérament. Le territoire la soutient; il la nourrit comme une végétation. Il provoque la « permanence du peuplement » selon les ressources qu'il offre. Ainsi les hommes choisissent les terres car elles ne contiennent pas toutes les mêmes promesses. Celles qui sont riches ou simplement exploitables attirent et retiennent l'homme et constituent, selon l'expression d'un auteur, « des zones de stabilité en même temps que des lieux de rencontre ou de passage ». L'histoire naît de la géographie et s'y ajoute pour constituer la nation.

Le sol traduit donc une fidélité; il est aussi un signe d'unité qui, les invasions dépassées, marque des cristallisations successives. La variété de la France s'est fondée sous l'influence d'un esprit qui est un résultat politique. La libre circulation dans les limites du pays a formé peu à peu des groupements, au delà des familles; elle les a liés les uns aux autres; elle les a aplanis et confondus, quoiqu'ils gardent certains caractères. Ce procédé, très ancien en Europe, est d'hier dans nos pays neufs; mais il se poursuit sous les influences de l'histoire aux prises avec la terre, et tu percevras ces deux forces déterminantes dans le lent assouplissement de la nation.

Aux premiers plans brillent l'aristocratie et, plus largement encore, dès qu'elle s'est dégagée de l'emprise guerrière ou féodale, la bourgeoisie.

Mais sous cette action, dont la puissance et l'éclat sont enregistrés, ne vois-tu pas la poursuite vers la stabilité, patiemment conduite par les petits, les obscurs, les « sans grade » — le nombre qui fait l'histoire ? On ne les distingue pas le plus souvent, du moins au premier rang, au rang de choix, où se trouvent les plus cossus, mais aux postes de constance. Le rôle du peuple demeure en profondeur.

* * *

Venu de France, notre ancêtre découvre, évangélise, cultive la terre. Il bondit vers tous les horizons pour les connaître, les circonscrire, les marquer de la fleur de lis et les humaniser.

Le pays se dessine. Rien n'arrête les coureurs de bois, les nobles conquérants, les évangélisateurs. Leur courage, leur héroïque curiosité, leur souci des âmes, les emportent aux quatre coins du continent. Le drapeau fleurdelisé flotte partout à la fois. Les découvreurs suivent les voies naturelles; ils animent les rivières de la parole humaine. Au nord, au sud, au centre, à l'ouest, ils surgissent, dépassent les Anglo-Saxons accrochés à l'Atlantique; ils touchent à la Baie d'Hudson, atteignent les bouches du Mississipi, s'arrêtent au pied des Rocheuses. Une large part de l'Amérique reçoit le baptême français.

Notre missionnaire, que tu vénères et devant qui s'incline la pensée protestante elle-même, porte deux paroles: celle de la foi, celle de la civilisation. Rien qui ne fortifie son courage, ne grandisse son effort. Il franchit des lieues sans craindre la brutalité des passages; il sillonne les rivières et les lacs en canot d'écorce dont il se fait une carapace; il se recueille dans le silence de la forêt vierge où

son imagination pieuse construit d'inimitables cathédrales; il se rit des privations et bénit la souffrance; il est malgré tout brave et gai, puisqu'il est Français; il est poète à l'heure où son âme oublie; son grand désir, celui qui l'emporte, c'est de réaliser le rêve qui l'habite; mourant, il exhorte encore et le martyre est sa plus magnifique prière.

* * *

Groupés au Canada au nombre de dix mille environ, détachés pour la plupart de la France de l'ouest, les colons furent précieux. Ils avaient les fortes qualités du pionnier terrien, l'habitude ancestrale de la terre difficile. Quand les coureurs de bois s'élancent dans la forêt, eux s'attachent au sol.

Le Français s'est adapté merveilleusement. Il a défriché la forêt et, dans la clairière, installé sa maison, signe de durée: il s'est « habitué » comme on disait alors. La colonisation a pénétré d'abord le long des rivières, des « chemins *qui marchent* », puis dans l'intérieur des terres, le long des routes qu'elle perçait en plein bois. Le rythme a été partout le même. Par la famille et par le groupement paroissial, le Canadien français a assuré et protégé sa vie traditionnelle.

La famille, qui est ici la vraie « cellule sociale », se plie à l'économie simple des commencements. L'autorité du père, l'influence discrète de la mère, la préservent. Les enfants, devenus grands, se dispersent: ils s'installent, parfois près de leurs parents, parfois au loin, où ils recommencent la même vie.

Les familles réunies sur un même territoire forment un village dont les destinées relèvent du curé. La paroisse, antérieure à la municipalité, se dessine

autour de l'église, puis le long de la route ou de la rivière, où les maisons se succèdent en voisinage. Elle rayonne par tout le pays son image sans cesse reprise, plus ancienne quand l'homme a paru plus tôt, toute neuve au milieu des bois à peine ouverts. Tu distingueras, sur le sol même, le trait propre à l'humanisation du Canada français: de longs chapelets de foyers paisibles se déroulant au rebord des voies de pénétration.

Tel fut le noyau initial. Mais beaucoup de notables passèrent les mers après la conquête et aux Canadiens français, *dépatriés,* il resta la terre. C'était presque le dénuement à côté des richesses que les Anglais allaient récolter. Cette population nouvelle reçut bientôt l'appoint de l'immigration des Loyalistes; et le noyau britannique continua de se fortifier par la venue de colons anglais, écossais, irlandais.

Les deux éléments caractéristiques du Canada, pays bilingue, étaient constitués.

Dès 1884, Hector Fabre signalait l'essor nouveau que la collaboration des groupements ethniques, assemblés dans notre pays, imprimerait au Canada, « coin du globe à retenir ». « Empruntant, poursuivait-il, à l'esprit anglais de sa solidité, à l'esprit écossais de sa prudence, à l'esprit français de son éclat, le Canada a conquis, par degrés, l'attention et, ce qui est plus précieux et plus rare, la confiance du monde. » Il l'a gardée. Utilisant toutes ses ressources — celles de la nature et de l'esprit — notre pays a singulièrement accentué sa valeur et donné, dans les bornes de notre territoire et au delà, même dans les deux plus formidables tourmentes que le monde ait connues, le spectacle de sa vigueur et de son désintéressement.

Le peuplement du Canada s'est poursuivi, à la

fin du XIXe siècle, sur le rythme américain cette fois. Il fut composé des mêmes vagues humaines, moins fortes mais aussi variées. Nous recevons l'exode de l'Europe vers le monde promis à ses ambitions par des débauches de réclame. Jusque-là, les masses avaient dépassé le Canada, *ses arpents de neige redoutables,* pour s'abattre sur les Etats-Unis, à l'enivrante fortune.

Le courant vers l'Ouest canadien s'enfle et, à la veille de la guerre de 1914, les immigrants arrivent par centaines de mille chaque année. Le Canada cherche à détourner, à dérober la formule américaine, par la promesse de ses richesses, que les prospectus disent illimitées. Il présume que l'Ouest absorbera les nouveaux venus. Il s'y est préparé. Les chemins de fer attendent le voyageur. Mais le flot se divise en touchant la terre canadienne, plus exigeante, et une partie rebondit encore vers les Etats-Unis.

Puis, le mouvement s'atténue parce que le Canada, à l'exemple américain, prend des mesures pour l'endiguer; et c'est, après l'appel frénétique à tous les appétits, la porte à peine entr'ouverte.

Le Canada s'est donc peuplé par l'accroissement naturel, qui a subi des fortunes diverses, et par l'immigration.

Suivant les affinités de race ou de religion, des groupes se forment. Peu nombreuse, la population du Canada est tout de même compartimentée. Les groupes détachés d'Europe se reconstituent. Ils accentuent le caractère de certaines régions. L'Est est français et anglo-saxon, l'Ouest, cosmopolite.

Mais les Canadiens français ne se sont pas *confinés* dans les limites du Québec. Le mouvement vers les quatre coins du Canada, esquissé à

grands traits par nos missionnaires et nos trappeurs au moment où l'on rêvait d'un empire français, fut repris par les nôtres. Ils se sont multipliés en Acadie, ont pénétré l'Ontario, puis l'Ouest. Ils ont rayonné aux Etats-Unis. Tu verras partout la poussée d'une vie qui s'épanouit.

* * *

L'essor de notre continent, remarquable par plusieurs aspects, a projeté le Canada dans des voies nouvelles.

Le progrès économique nous a si bien habitués à sa munificence qu'il ne nous étonne plus. Mais, si tu y songes, tu resteras stupéfait devant la tâche accomplie en si peu d'années.

On cite des chiffres sur notre fabrication haletante d'où naît en quelques heures la puissance de l'avion, d'où s'élancent des flottes nolisées et des agents de vie ou de mort à peine refroidis des feux de l'usine. En agriculture, dans la métallurgie, dans l'industrie textile, partout où se poursuit le travail, l'homme veut produire vite et à meilleur compte.

Ainsi s'installe la « production pour le million », comme disent les Américains, le régime de la quantité.

Que devient, te demanderas-tu, dans cette production à outrance, dans ce souci d'expansion matérielle, le culte ancien de la beauté, qui est une des formes de notre salut ? N'est-il pas menacé de toute part par l'ambition de vivre dans le bien-être ? Si tu médites sur notre temps, tu inclineras à le penser.

Plus riches, sommes-nous décidément voués, sinon à la laideur, du moins à la banalité ? Sans doute, nous n'échapperons pas à l'emprise de la

quantité, puisque nous participons à la vie économique, mais nous la dominerons si nous cultivons notre personnalité et si nous gardons le souci de l'art.

Lis et relis cette brochure de Paul Hazard, *Ce que nous devons défendre,* qui distingue les valeurs instructives, les valeurs qui engagent la conception de la vie et les valeurs profondes, qui sont de l'ordre intellectuel et moral.

Les valeurs profondes dégagent surtout les droits de la personne humaine, chargée de responsabilités libres. Elles sont inspiratrices de modération, de clarté, de goût, de vérité. Jamais tu ne connaîtras assez ces valeurs, source de notre spiritualité.

Les valeurs qui engagent la conception de la vie, les mœurs du peuple, sont les valeurs de caractère. Elles nous rattachent à nos origines et nous dictent, depuis le passé, nos attitudes. Elles constituent pour nous la civilisation française. Elles inspirent une existence douce et large, traversée de loisirs, fortement attachée au travail, éloignée de l'omnipotence du mécanisme, éprise d'indépendance.

Les valeurs instructives enfin sont des valeurs de connaissance du milieu et de l'homme. Elles forment la base de l'édifice. Elles s'expriment par les sciences naturelles, la géographie et l'histoire. Précieuses disciplines, sans lesquelles on ne construit rien qui tienne, et qui nourrissent les mots de réalité. Elles nous rattachent à la terre et aux traditions de labeur et d'endurance qui ont musclé nos ancêtres. Par-dessus tout, elles éveillent et entretiennent la volonté et justifient l'amour.

Pour aimer notre pays rien ne vaut, pour nos esprits latins, comme d'en pénétrer, par l'observa-

tion, la beauté et les traditions. Le patriotisme du Français n'est pas fait d'autre chose que de connaissance et d'amour.

* * *

Je te propose une agréable promenade. Mets ton moteur en marche ou, si tu n'en as pas, confie-toi à celui d'un ami. Dirige-toi vers la campagne. La route est *invitante*: abandonne-toi à l'aventure. Et regarde, de tous tes yeux; observe, au lieu d'aller sans but et l'esprit ailleurs. Le sol que tu poursuis porte en relief l'empreinte de notre histoire. Accueille la leçon de la route. Les manuels t'ont aidé à mettre en place; échappe à leurs bornes pour percevoir le frémissement de la vie. Je te souhaite une journée de soleil, comme nos saisons se plaisent à nous en ménager.

Voici la plaine et les larges reliefs qui l'encerclent: c'est notre horizon familier, et qui laisse soupçonner les fortes articulations du Canada.

Tu recueilleras l'impression d'un pays neuf. Des champs achevés, clôturés, ensemencés, conquis sur la forêt, mais rugueux encore, livrés à la culture jusqu'à la limite de légers bosquets. Peu d'ombre, même autour de la maison. L'arbre rafraîchit plutôt la route et abandonne son reflet à la rivière.

J'ai connu la route, la *vraie*, ouverte à travers bois et champs, par l'homme préoccupé de conquête et de liaison. Elle était hâtive et terreuse. La pluie et le soleil en sculptaient l'ornière. Le plus souvent grise, parfois ocrée ou rougeâtre, elle prenait une allure familière et musarde, traversant les plaines, escaladant les collines. Abandonnée au profit des boulevards de la vitesse, il en reste encore des tronçons. Les herbes finissent par les

couvrir, et l'on n'en soupçonne plus guère l'existence que par des plis inexplicables dans le sol. Quel plaisir c'était de parcourir ces chemins dans la lumière !

Adopte la route moderne pour suivre le cours de notre grand fleuve. Le vaste spectacle du pays de Québec s'offre à toi. Doublant la traînée verte des eaux, la voie est émaillée de maisons, de familles, de propriétés, d'hommes. De place en place sur le ruban, là où une agglomération s'est constituée, une église sonne le ralliement de la prière.

Des régions se précisent, dont les limites s'élargissent jusqu'à des horizons que la pensée exalte.

Tu traverseras des villes, grandes ou petites, où la vie gagne chaque heure en intensité. Elles entremêlent des zones d'activité ou de repos. Si intéressantes en soi, leur influence rayonne sur les régions qu'elles nourrissent et cristallisent.

* * *

Le village te retiendra. Tu le trouveras peut-être endormi sur le bord d'une rivière calme, ou fermé aux bruits de la grande route, sous la lourde chaleur d'un jour d'été. Beaucoup sont éveillés, ou s'éveillent à l'occasion; ils méritent que tu t'y arrêtes pour y vivre un moment, ou même pour t'y attarder à en comprendre la vie et le sens.

Le clocher les domine et les unit. Auprès de l'église, le voisinage est plus intense, et l'intimité. Quelques débits, quelques maisons cossues où logent des rentiers de diverses tailles ou des hommes de profession; puis, le menu décor d'une existence placide.

Au delà de ce noyau, le village s'évade dans la campagne; il se rattache les foyers installés sur chaque terre, s'égrenant, toujours fidèle au che-

min, parmi un luxe de clôtures et d'enclos. René Bazin reconnaissait là un signe de parenté française: chacun, disait-il, veut être chez soi, comme en France. C'est bien cela. Tu touches un phénomène complexe, propre à troubler les êtres graves que l'on nomme économistes ou sociologues. On t'a peut-être dit que nous sommes des individualistes à tout crin dont tu connais le refrain: mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. Cependant, le village t'offre le spectacle d'un peuple communautaire: tu y observeras, si tu l'interroges discrètement, des signes d'entr'aide, d'assistance, de voisinage, qui traduisent le sentiment d'une responsabilité collective allègrement acceptée.

Le village te paraîtra plus ou moins vivant, selon les heures. J'en sais qui, au grand soleil d'été ou sous le froid de l'hiver, s'affaissent. La fameuse rue principale reste vide de longs moments. L'âme s'est retirée dans le silence des maisons où se poursuit la tâche ininterrompue des jours. D'autres s'affairent de leur mieux, s'agitent sans exagération, s'intéressent aux inévitables potins et tranchent, dans des cercles étroits, parfois avec passion, les querelles humaines qui germent d'un terrain propice.

Le dimanche, les villages s'éveillent à l'heure de la messe paroissiale qui réunit, sous le portique de l'église, les gens de la place et des rangs voisins. Vois les premières pages de *Maria Chapdelaine* où sont délicieusement évoqués ces mouvements de foule qui succèdent à la contrainte pieuse de l'office et laissent éclater la joie et la blague parmi des hommes simples et gais, heureux d'un moment de détente, et peut-être d'oubli: « *Ite Missa est.* La porte de l'église de Péribonka s'ou-

vrit . . . Voici que les hommes et les jeunes gens s'assemblèrent en groupes sur le large perron, et les salutations joviales, les appels moqueurs lancés d'un groupe à l'autre, l'entre-croisement constant des propos sérieux ou gais, témoignèrent de suite que ces hommes appartenaient à une race pétrie d'invincible allégresse et que rien ne peut empêcher de rire. » C'est une manifestation d'âme collective empreinte de bonhomie, de vivacité, de gaillardise. Là, penseras-tu, nous sommes totalement nous-mêmes, français d'attitude et d'instinct.

Si tu résides un peu de temps dans le village, tu le connaîtras mieux, hommes et choses.

Remarque comment, dans notre province française, le village se déroule en longueur au bord de la route, comme un chapelet dont l'église marque la croix. Nos pères, mus par l'esprit communautaire, par le souci de se défendre contre l'Indien, et de se ménager une voie de communication possible qui fut longtemps le cours d'eau, installèrent leurs maisons au bord du chemin laissant libres les hauteurs de leurs terres. Ils étaient hospitaliers et cultivaient le voisinage. La voirie, sitôt qu'elle prit force, consacra cette habitude, fortifiant les bourgades, ou tentant de les fortifier sur l'ordre du roi.

Lorsque le paysan quitta le fleuve pour s'enfoncer dans les terres, il obéit à la même impulsion: les montées, comme on les appelle, sont, ici et là, bordées d'habitations, de même que les rivières. Les exceptions sont rares. Tu rencontreras parfois de grands villages où le rang des maisons se double, où se forment même des sortes de banlieues: simples poussées du peuplement. La règle, c'est la paroisse et le rang enlignés.

Tu reconnaîtras le même phénomène en dehors

des limites de notre province où le Canadien français a colonisé: dans l'Ontario, au Manitoba, peut-être en Acadie, où des voyages trop rapides ne m'ont pas permis de m'enquérir sur place. Pour le savoir, il suffirait d'interroger. Si je te laissais cette curiosité ?

L'Anglais procède autrement. Il installe sa maison au milieu de sa terre, loin de la route, en particulariste qu'il est. Le chemin est libre d'attaches, isolé. Le village est réduit à une simple expression, où des services et des fonctions se réfugient: une église, la salle du Conseil municipal, quelques bureaux, des boutiques et des centres de distribution. Une partie d'âme dont le reste est dispersé. Tu te rendras compte de cet état de choses dès que tu quitteras ta province pour une autre. Le contraste te retiendra et tu y rattacheras des réflexions utiles. Point n'est besoin de quitter la province, si les Cantons de l'Est t'offrent le même spectacle. Seulement, il t'arrivera de rencontrer dans une ancienne et puissante ferme écossaise un Canadien français qui, dans la suite du temps, en est devenu propriétaire et, de surcroît, en a adopté les traditions d'initiative et d'énergie. Curieuse revanche.

Tu méditeras sur le rôle du village. Si tu n'as pas lu *Explication de notre temps*, de Romier, un livre essentiel à mon sens et qui eut un succès foudroyant, emprunte-le. Dans le chapitre consacré au village français, tu trouveras ces lignes où l'auteur, épris de nuances et volontiers flottant, met un accent inaccoutumé: « Pendant un siècle, il semble qu'on voulut tuer le village français. Aujourd'hui, c'est un signe de renaissance que les meilleurs esprits voient sa fonction nécessaire. Quand toute l'élite saura que là où il n'y a pas de

village, il n'y a pas de nation, combien d'erreurs mortelles s'évanouiront. » Retiens cet aveu. Ajoutes-y ces réflexions de Maurice Bedel: « Tel est le village, mon ami. Certains le désertent; ils ont bien tort. Là la vie est facile; là est le commerce de petit gain, régulier, quotidien, à l'abri de l'agio et des tempêtes de la spéculation; là se survit l'artisanat, fine fleur du jardin des métiers; là se développe et se limite en sa croissance le groupe humain naturel, la tribu des ancêtres, avec sa hiérarchie de juste choix et ses coutumes qui tirent leur origine de la nature des choses; là est l'ordre. »

Tu te demandes pourquoi Romier et Bedel prennent ainsi la défense du village ? Serait-il attaqué, menacé ? Ce serait grave car il s'agit de « la cellule-mère de notre race. » Il y aurait eu rupture d'unité par suite de trois événements: la poussée démocratique, le relâchement religieux, l'envahissement du progrès moderne.

Nous avons subi la poussée démocratique et l'envahissement du progrès moderne, et nos traditions en ont souffert. Il nous reste le lien religieux. Cela nous indique où notre effort doit porter.

Tu redoutes peut-être l'envahissement du progrès moderne ? Est-il si prononcé ? Constitue-t-il un danger pour nos traditions ?

J'ai souvent rêvé d'un village qui n'aurait pas changé. Il en existe, m'assure-t-on, et pas si loin de Montréal, où les habitudes persistent et qui gardent leur physionomie sous le souffle étranger. Je ne les connais pas. Les villages que j'ai observés sont touchés. Ils muent. On y sent persister un vieux fonds que la vie moderne effleure ou transforme. L'église, le presbytère demeurent sous des formes plus ou moins heureuses, mais la suite des

maisons est inquiétante si on la compare à ce que nous bâtissions autrefois en pierre ou en bois. Des types hybrides n'offrent même pas l'excuse américaine. Les métiers évoluent sous des appellations anciennes: le boulanger, le boucher, le coiffeur modifient leur formule. Pour un maréchal-ferrant qui poursuit sa carrière, combien de garages sollicitent la clientèle des touristes pressés. L'auberge enrichit son accueil. Le « magasin général » vend de tout, comme autrefois, car il faut pourvoir aux besoins ahurissants d'une population éloignée des centres. Mais la marchandise varie: standardisée ou mise en conserve, elle est rangée aux étalages et souvent réduite à une pacotille sans caractère. Je garde dans les yeux le coin des manches de hache et des cordages, et celui des bonbons, des cigarettes ou des eaux gazeuses. On n'y changera rien, je le sais, mais cette pénétration insidieuse devrait nous contraindre à plus de surveillance et à un rappel constant des goûts que nous tenons de race: la langue autour de laquelle nous montons la garde plus ou moins n'est pas la seule de nos disciplines qui soit en péril. Il y a l'esprit.

* * *

Reprenons la route.

Vois combien notre vallée, qui paraît monotone à l'Européen, est enrichie du mouvement que lui communiquent les collines montérégiennes. Leur nom les rattache au Mont-Royal. Tu les verras différentes, selon que ta course t'entraînera: depuis Hochelaga, au moment de franchir le Saint-Laurent, depuis le vaste horizon que commande Saint-Sulpice, du tournant de Laprairie ou de la courbe du bassin de Chambly. Dans la brume matinale, elles gardent longtemps une douceur

laiteuse, promesse d'un beau jour. Par vent d'est, quand l'atmosphère se purifie avant la pluie, ou dans les prenantes incrustations des soirs d'été, elles précisent leurs contours empourprés.

Suis le frère Marie-Victorin sur le Mont Saint-Hilaire, qui fut un lieu de recueillement au temps de Mgr de Forbin-Janson. On y avait construit une chapelle, vers laquelle se déroulait un chemin de croix. Il n'en reste plus que des ruines, quelque bois vieilli, de fortes chevilles rivées au temps, et parmi lesquelles le grand botaniste eut la joie d'admirer un jour une floraison de lis tigrés.

Marie-Victorin aimait s'attarder sur ce sommet, évoquer des images et des voix montant de la plaine, celles d'aujourd'hui et, plus lointaines, celles d'un passé païen, que la croix et les lis absolvent et rachètent. L'évocation du poète était si vive qu'il avouait craindre, « en se retournant, de trouver debout, sur le rocher, quelque guerrier tatoué, appuyé sur son arc . . . »

Mais l'âge des Peaux-Rouges est révolu, tournée la page des contes barbares. Observe les labours. Des gens sont venus du Perche, de l'Anjou, de la Normandie, de la Bretagne, de la Saintonge, des gens au langage clair, à l'âme tenace. S'adapteront-ils aux conditions que leur impose l'aventure conduite en un siècle où l'on espère coloniser, avec une poignée d'hommes, un monde cinquante fois plus grand que la France, et en faire un empire. Suis-les dans leur œuvre. Sur le sol accueillant, ils recommencent le geste de l'ancêtre, ils ouvrent notre sillon. Mais le propre de l'aventure est de n'avoir pas de bornes: elle devait les emporter au loin dans la forêt, ils devaient subir le choc du nombre et de la richesse. Fini, le beau rêve d'expansion. Les lis de France n'ont pas tenu

sur l'immense drapeau. Repliés, ramenés aux limites de la Vallée où ils avaient installé leurs maisons de pierre, ces hommes ont du moins remporté dans leurs enfants la victoire de la fidélité.

Au delà du sol, assagi par la patience humaine, tu trouveras la forêt, décapitée, réduite à des lignes de souches. Spectacle attristant, intermédiaire entre la mort et la vie, qui marque la lourde étape vers ce que nous appelons la terre neuve. Mais la maison de l'homme s'élève déjà, construite des troncs d'arbres abattus, criblés de nœuds. Une église, une école sont prévues, promesses du repos prochain dans la conquête achevée. Tout autour de ces trouées, la forêt poursuit son impassibilité sauvage.

* * *

Recherche la forêt, la joie, le saisissement, la constellation des sous-bois, et le croisement des voûtes en arceaux, où tu retrouveras l'inspiration de l'art gothique.

Approche-toi de l'arbre. Caresse-le. Parle-lui. C'est un ami. Contemple son écorce et son feuillage; appuie ta main sur lui, tu sentiras sa résistance, tes yeux glisseront jusqu'aux racines si fortement agrippées au sol. Vois cette bûche qui vient d'un grand arbre abattu. Exangue, elle achève de pourrir; son cœur n'est plus que craquelures qui cèdent sous les doigts. Attaque de ton bâton ferré ces craquelures, tu troubleras peut-être un peuple de fourmis qui en a fait son royaume: voici des couloirs, des renflements criblés d'œufs. Un mouvement subit, en noir et blanc, s'agite vers une autre cachette. Tu auras comme un remords d'avoir troublé une vie ardente. Quant aux bûches vives, tu sais ce qu'il en coûte à Tit-Bé

pour en venir à bout et faire de la terre noire. Relis *Maria Chapdelaine,* le roman de notre conquête du Canada, et dis-toi que c'est nous qui avons mis le pays en marche vers la civilisation, et non les autres qui sont venus après avec leur industrie et leur commerce.

Ecoute la chanson des arbres. Vois quelle grâce ils savent mettre dans le mouvement de leur faîte sous le zéphir ou la bise. Ils chuchotent ou ils chantent.

Ils te disent les saisons.

Au printemps, les bourgeons posent leur promesse sur le pays immense. On sent que la vie va éclater. Elle éclate. C'est le moment de parcourir la campagne et de noter un vert tendre que tu ne retrouveras plus.

Comme ce moment est bref ! Nos pères l'avaient remarqué. Nous n'avons guère de printemps, mais il est beau, et si tendre sur la vigueur de la terre. Les feuilles jeunes encadrent d'une dentelle le fleuve qui reprend sa couleur avec la vie. Cela évoque certaines peintures de Martin ou de Puvis de Chavannes.

L'été épanouit l'arbre: il apparaît dans sa splendeur.

L'automne exalte l'arbre. Quelle merveille ! Avant la fin d'octobre, va vers nos montagnes. Et si tu as des amis qui ne sont pas du pays, conduis-les en leur promettant un inoubliable spectacle. La montagne est en feu. Tu ne te lasseras pas de distinguer les couleurs épanouies sous un ciel bleu. Arrêté un jour au milieu d'une forêt, seul sur la route éclairée, je n'ai pu me retenir de crier mon admiration. Regarde l'orme jaunir et prendre une teinte vieil or, l'érable rougir, le chêne se bronzer. Le tremble vieillit mal, mais il dure,

et, lors des premières neiges, on distingue encore, au bout de ses branches, quelques sequins d'or. Porte aussi tes yeux sur les taillis, tu y retrouveras les tons de la forêt, si vifs que tu en éprouveras une sorte de frémissement. T'ai-je parlé du mariage de la pierre et de la vigne ? — Sur le fond gris, la vigne trace ses enlacements roux qui persistent même sous la première neige. C'est la fin de l'automne.

L'hiver tue l'arbre, mais il lui arrive de le refleurir. Rappelle-toi ces floraisons de givre. A la suite d'une pluie, le froid saisit l'eau et une glace fine s'étend sur le tronc, les branches et les moindres ramilles. Parfois aussi une neige molle et légère épouse la forme de l'arbre. Il arrive que ce décor persiste plusieurs jours, même sous le soleil qui l'exalte. C'est une des beautés de notre hiver, ce long hiver « vêtu de neige depuis les pieds jusques à la tête ! » Il nous offre ses silences ouatés, ses scintillements dans la lumière, les lueurs, les traînées mauves de ses couchers de soleil, le fouettement de ses froids, et mille jeux dont profite la jeunesse.

Es-tu dans ta bibliothèque, près d'un feu de cheminée ? Lève les yeux vers la fenêtre, à l'heure où le soleil descend. Es-tu dans un train ? Quitte un instant ce livre que tu lis mal, que tu reprendras tantôt; dépose ce dossier qui ajoute à ta fatigue. Rêve un peu et goûte le moment délicieux, le spectacle apaisant du décor silencieux. Tu en garderas une impression de repos et d'intimité. Et tu comprendras, quoi que tu ressentes, que l'on consente à vivre loin des foules, loin des centres, fût-ce dans le repliement et l'abandon, dans l'attente du réveil des champs.

Considère les bois dans les ateliers où on les

travaille. Les beaux érables dorés, par exemple. Emplis tes yeux de leurs reflets. Et ces noyers rayonnants dont l'artiste utilise la couleur et le mouvement, l'expansion du cœur, tout ce qui s'est formé dans la silencieuse croissance. Curieux dessins, jamais les mêmes. Les uns sont propices à l'intimité; les autres, à l'éclat des grands décors.

Ils sont rugueux quand l'ouvrier les choisit; ils portent ici et là des nœuds et des lambeaux d'écorce. Voici que l'outil les taille, les égalise, les polit. Tu aimeras ce métier. Tâche — si tu peux — de situer un bois ainsi coupé. Tu le trouveras ensuite dans la forêt.

Revenons-y. Il s'agit maintenant pour toi de nommer les arbres. Je conviens que ce n'est pas une tâche facile et que je n'y arriverais pas. Je me borne aux espèces les plus connues, heureux quand j'en ajoute une à mon petit bagage. Mais cela me satisfait. Tu feras mieux, si tu t'y mets.

Apprends à les distinguer. Voici l'érable, sa touffe puissante et dentelée; l'orme, l'arbre type de notre région, que l'on retrouve partout. Il en est de fort beaux. J'en sais qui montent une garde admirable auprès de vieux monuments ou qui dominent les routes d'un mouvement souple. Tu trouveras aussi le chêne tordu, le hêtre lisse, le saule pleureur, ou comiquement ébouriffé; les peupliers, grands buveurs d'eau, dont certains sont droits comme des sentinelles. Du côté de l'Ile-aux-Noix, tu en verras qui expriment pieusement le souvenir français, comme des ifs énormes. Il en est aussi au cœur de notre ville, qui encadrent des jardins. Le peuplier étend ses racines au ras du sol, à la recherche de l'humidité. Il a vite fait de défoncer parcs et jardins qu'il crible de ses feuilles tombées dès la fin de l'été. Remarque comme le bouleau

est clair, lumineux; le tremble en perpétuel émoi; comme le sorbier se joint à d'autres arbres, d'un mouvement presque identique. Tu distingueras aussi le marronnier et le tilleul; et la série des arbres toujours verts: les pins, décimés, hélas ! les épinettes, les sapins, les cèdres et le mélèze dont on me dit qu'il roussit l'hiver, assez pauvrement.

Je me rappelle l'aventure d'Antoine Gérin-Lajoie. Lassé de la ville, il s'était dirigé vers les Cantons de l'Est pour se livrer au défrichement. Au début, il vivait dans l'inconnu: rien de ce qui l'entourait ne lui était familier, rien de la forêt qu'il avait résolu d'abattre. Peu à peu, il surprit le milieu nouveau qu'il avait élu: les arbres, les plantes, la valeur de la terre, les secrets du travail.

Gérin-Lajoie lamentait donc son ignorance de la forêt. Tire profit de cet aveu.

Il t'arrivera peut-être de rencontrer sur ta route un arbre abattu par la tempête, couché de son long, ses racines à jour. Considère-le, car ce spectacle vaut que l'on s'arrête à méditer devant lui. Quelle puissance, quelle emprise il révèle: on dirait un placenta monstre arraché à la terre nourricière. Les racines libérées restent étendues, éperdues, encore lourdes de sol, parfois emmêlées à des pierres. Repasse plus tard: l'arbre mort a vieilli, les pluies et les neiges ont lavé la terre; les racines, blanchies sous le soleil, ne gardent plus que leur mouvement d'ivoire.

Les souches ! Elles sont chose familière dans notre pays de colonisation. Elles marquent l'étape entre la forêt et le champ cultivé. Si tu vas vers Québec, prends plutôt — pour une fois, même si c'est un peu plus long — la route des Bois Francs. Tu comprendras mieux ce qu'est un pays neuf. Tu auras devant toi un schéma de la conquête du

sol, de la forêt à la terre labourée. Le même spectacle t'attend dans les régions d'Ottawa, du lac Saint-Jean ou de Chicoutimi, et dans le nord de la province: partout où s'accomplit notre conquête volontaire et tenace.

* * *

Les champs cachent les bêtes sauvages que l'on voit peu: un écureuil, un crapaud, un lézard, une couleuvre, c'est à peu près tout ce que tu apercevras. L'animal que l'homme chasse se protège. Il est prudent et prend le bois. Cependant il t'arrivera de distinguer les oreilles vives et les pattes à ressort d'un lièvre qui, pour changer de fourré, traverse un chemin. Le renard est plutôt rare. Le loup se porte l'été au plus profond de la forêt. Tu distingueras parfois dans le sous-bois une perdrix ou la fuite d'un chevreuil. L'ours se paie quelquefois une balade au pays des humains. Il s'arrête, interroge le sentier et repart de son balancement comique. On le dit peu méchant. N'y vas pas voir de trop près. Redoute surtout l'ourse qui garde son petit.

La liste n'est pas épuisée. Je n'ai rien dit de la fouine, du putois, du castor ni du rat musqué, ceux-ci, animaux ingénieux dont tu reconnaîtras les chantiers humides.

L'hiver, beaucoup d'animaux se terrent. Ils vivent de leur graisse en dormant jusqu'à ce que le printemps les réveille.

* * *

J'aime les oiseaux, mais peut-être comme toi, sans leur donner de nom. Je ne parle pas de la basse-cour, pour sûr. Je sais tout de même ce que sont un coq, des poules, des canards et des oies,

des pigeons et même une pintade. Comment ne pas les observer ?

Les poules animent la basse-cour de leurs cris, de leurs gloussements et de mille mouvements de bec, de cou, de pattes et d'ailes. Elles accourent à l'appel de la fermière, se rangent en rond à ses pieds et suivent d'un piquement bref le désordre du grain qui tombe. Elles vont sur la route, si on les laisse libres, et trouvent partout à picorer. Préoccupées de leur pitance, elles comprennent mal que l'auto les dérange. Au fond elles donnent l'impression d'être un peu bêtes. On ne sait jamais où elles dirigeront leur agitation. Elles se décident soudain à courir dans le sens opposé à la normale. Ce sont les poules en liberté, les vraies poules de basse-cour, brunes, grises ou blanches, et je suis d'accord avec Bedel pour les préférer au troupeau sorti des couveuses qui peuple de ses taches monotones les immenses poulaillers de commerce.

Le coq est un roi. Il est hésitant, flâneur et prétentieux. Paillard, naturellement. Et sournois; c'est du moins l'impression qu'il me donne. La pauvre bête n'est sûrement pas tout cela. Il est beau d'ailleurs, cambré du col et des reins. Sa crête et ses yeux lui donnent quelque chose d'apoplectique. C'est notre emblême. Le coq de France domine le clocher de nos églises. Je ne connais pas de plus émouvant symbole.

Le dindon est gênant avec sa crête en pendantif. Pourquoi en a-t-on fait le type de la sottise ? Le fait est qu'il est balourd et semble égaré. Ses mouvements de gorge débordent de prétention. La dinde est fine de ligne, dodue et docile. On en mangerait. Le jars est un majordome affairé, l'oie une mère admirable et les oisons des amours. Quel

duvet, quelle couleur; et quel étonnement dans leurs yeux.

Le canard serait sale, paraît-il, au contraire du cochon, propre, si on lui en donne la chance: propos de ferme qui m'a fort étonné quand on me l'a tenu. J'aime voir sur la mare le cortège des canards aux cous recourbés. Ils ont un œil satisfait et d'étonnants mouvements de queue. Leur langage est bref; ils se comprennent et obéissent aux ordres comme une escadre. Le caneton est extrêmement drôle, le nez dans l'eau et les pattes en l'air. Il apprend son métier d'acrobate des marais.

Mais ce sont les oiseaux libres, les oiseaux des champs, des lacs, des montagnes et des bois que je voudrais te signaler.

Hélas ! je dois redire ici, confesser de nouveau mon péché d'ignorance. Je te nommerai bien le merle et l'engoulevent, la triste et pouilleuse corneille, l'étourneau vorace et querelleur, noir comme un apprenti corbeau ou l'aide bordée de rouge, comme un larbin de grande maison; le moineau gracieux et picorant, non pas étourdi — simple métaphore inventée par l'homme — mais qui me paraît, au contraire, rangé et bourgeois; la linotte grêle et pourtant dodue, la fauvette, distinguée de silhouette et d'habit, le chardonneret rapide, l'oiseau-mouche hésitant. Nous n'avons pas de rossignol, et c'est bien dommage, mais l'hirondelle, l'alouette gentille — naturellement — et dans le monde des grands oiseaux, le hibou, le héron, l'outarde, l'épervier, l'aigle.

Tu apprendras, j'apprendrai les autres. Nous viderons la querelle de la grive, du merle et du rouge-gorge, à l'aide des experts. En attendant,

observe les habitudes et entends le chant des oiseaux.

Tu les verras faire leur nid au printemps. Choisis un couple. Quelle course rapide vers les matériaux ténus: herbes souples et fines, duvet s'il s'en trouve, brindilles. Tu découvriras sûrement un nid abandonné. Regarde sous ton toit ou dans un arbre, à la rencontre de deux fortes branches, ou dans l'herbe tout simplement. Prends-le, ornes-en ta maison de campagne. Tiens, là sur la cheminée.

En te haussant par quelque moyen, tu atteindras jusqu'à la couvée. Vois le mâle courir à la pâtée et la femelle rester au nid, l'œil attentif. Un matin, trois oisillons seront éclos. Les drôles d'êtres, avec leur tête énorme, leur cou démesurément tendu, leur corps inhabile et court; et ces becs avides ouverts sur la vie: tu assisteras, si tu es patient, à l'envolée du petit, à la première leçon de vol. Regarde celui-ci: il semble tombé du nid, malgré ses ailes. Le voilà dans l'herbe, délicieusement novice. Il est sans doute moins fort, moins sûr que ses frères partis d'un trait, et sa mère le surveille. Elle le garde de près, elle le nourrit, lui apportant un morceau d'insecte ou de vermisseau cueilli là, devant toi, sur le parterre où elle va et vient.

Puis, c'est la vie. L'oiselet se reconnaît à sa ligne plus jeune. Bientôt, il y paraît moins, mais les parents sont plus dodus. Désormais, tu les verras chaque jour, eux ou d'autres. Ils te deviendront familiers, même si tu ne les distingues plus.

Ecoute aussi le concert des oiseaux. J'avoue que les cris qui se répondent d'un arbre à l'autre n'offrent pas toujours un accord très harmonieux. Ce sont des appels brefs, sur une note, rarement sur trois. Un cri un peu prolongé étonne et retient.

Rien qui domine. On aimerait entendre au delà de ce vacarme la cantilène d'un rossignol. Cela ne nous est pas donné. Et le bois est souvent une volière sans chanson. La nuit venue, tout se tait. Parfois un seul cri, bien rarement, dans l'obscurité: un nid qu'un bruit dérange ou quelque poète qui rêve. Il y en a sûrement parmi les oiseaux, même ceux du Canada.

* * *

Le monde des fleurs et des plantes est aussi agréable à fréquenter. Il est fait de couleur, de grâce et de mouvement. Dans la nature, les fleurs apportent le secret de leur parfum et le charme de leur présence. Un jardin est une griserie de tons; un simple bouquet sur une console, une lumière et un plaisir pour les yeux et l'esprit.

Toujours la même chanson: j'aime les fleurs et je les connais peu. Comme presque tout le monde, j'imagine. Et pourtant des gens mettent un nom sur chacune avec une sûreté qui m'éblouit.

Fleurs cultivées, fleurs des champs, sont la joie de la terre. Tu reconnaîtras facilement l'éclat des premières. Il en est de simples et d'éblouissantes. Rien n'égale un alignement de passeroses, un accord de glaïeuls, l'éclat placide des tournesols ou le regard troublant de l'aster.

Il faudrait les nommer toutes, de la rose au réséda, du pois de senteur au chrysanthème chevelu, de la tulipe au lis et à l'hortensia, du muguet au phlox, de la capucine à l'œillet. Même le géranium solitaire dont la tige me déplaît et le modeste œillet des poètes. Tant de fleurs qui agrémentent nos jardins et nos maisons.

Les fleurs des champs te retiendront parce qu'on les néglige si on ne les ignore pas. Ne les

cueille point: elles durent peu, séparées du sol; sauvages, elles s'épanouissent en liberté à la cadence des jours. Tu les distingueras dès le printemps, presque sous la neige, puis dans l'éclat des étés. Jaunes, blanches, bleues, violacées ou vieux rose, et de bien d'autres nuances, presque toujours frêles, elles parsèment les champs et les fossés de leurs tiges, secouées, tordues aux heures de tempête, apaisées sous l'ombre des soirs qu'elles embaument.

Elles apparaissent tout à coup, leur moment venu. Un matin l'œil bleu de la chicorée sauvage pointe partout, tandis que les mélilots achèvent de durer, que l'églantine pâlit et que la verge d'or tend vers la floraison sa tige encore verte. Elles forment le tapis des champs aux dessins peut-être monotones, mais pleins d'intérêt pour qui sait en suivre le déroulement.

Je n'ai rien dit des plantes aquatiques: sagittaires, nénuphars, quenouilles. Quelle joie j'éprouvais, quand j'étais plus jeune, à flâner en canot sur les eaux calmes et à laisser tremper mes mains dans l'ombre fraîche. Je ressens encore le contact des plantes profondes tendues vers le soleil et je revois leurs feuilles couchées sur l'eau, épousant son mouvement.

Nous ignorons presque la chanson des blés. Ils ne jaunissent plus guère nos champs à la mi-été; et nous nous arrêtons avec curiosité, avec un sentiment de poésie pour ce qu'il représente, devant l'épi à la tête lourde, aux barbes dressées, à la tige flexible, au bruissement soyeux. Que de noblesse dans l'ondulation d'un champ de blé. Nous nous sommes repliés, à la suite des ensemencements de l'Ouest, sur le foin et la luzerne, le trèfle et l'alfafa, herbes de fourrage, et sur l'avoine. Les

foins coupés, les prés redeviennent verts. On y place le bétail en liberté. Car nous nous préoccupons du cheptel dans ce que nous exigeons de la terre, orientation rendue nécessaire par l'expansion dans les régions de l'Est des industries laitières, sources de relèvement.

* * *

Au temps de la moisson, les fruits mûrissent. Nous en avons. Pays de pommes, de raisins, de noix. Nos prunes et nos cerises sont souvent aigres. Elles ne valent pas celles de l'Ouest, ni même de l'Ontario où poussent la pêche et la poire. Oranges, mandarines, pamplemousses, bananes, grenades, ananas, viennent de l'étranger. Mais nous avons ce que Léon Gérin appelle, avec une sorte de tendresse, les « petits fruits », soit de nos jardins, soit des champs: fraises, groseilles, framboises, mûres, cassis, bluets et myrtilles. Le cultivateur y trouve un supplément de revenu et les enfants la joie de la cueillette.

Les potagers abondent. Ils sont confiés aux femmes qui s'en occupent comme des fleurs, avec un soin amoureux. Nous cultivons et nous vendons de gros légumes. Il suffit de jeter un regard sur les étalages de notre ville ou de parcourir les marchés pour dénombrer les produits de nos potagers ou de nos champs: pomme de terre, tomate, oignon, pois et haricot, laitue, concombre, échalote, ail, persil, chou et chou-fleur, abondent. Les melons sont recherchés, moins les citrouilles et les courges. On demande peu le chou de Bruxelles, la ciboule et la civette, le champignon, la scarole, l'endive, l'artichaut, l'oseille, l'épinard, l'estragon et le thym. Ce sont cultures de luxe destinées à une clientèle que fournissent des maraîchers experts.

Je serais bien embarrassé de dire les qualités médicinales ou thérapeutiques des plantes. Je ne connais rien de cette pharmacologie. Elle existe et les simples ne sont pas une tradition vaine. Bedel en mentionne des quantités. Il y met de la complaisance, peut-être un léger étalage, presque de la gourmandise. Je suis réduit au silence.

Peut-être, en cherchant bien, t'indiquerais-je la fleur du tilleul, dont l'infusion est apaisante et la camomille qui facilite la digestion et dont on extrait une huile à friction. Ma science ne va guère au delà. J'avoue ma pauvreté. Je me mettrai peut-être en marche de ce côté; j'ai fait de plus longs chemins. Des gens m'éclaireraient sur les propriétés du genêt, de la savoyane, de la salsepareille, du mélilot et du genièvre, de la gentiane, « apéritive et diurétique ».

* * *

Voici l'eau. Elle règne, elle déborde. Son mouvement, ses reflets, sa joie, sont partout.

Un ami français observait cette présence de l'eau, et la fluidité qu'elle donne à nos paysages. De légères gouttes, toutes petites, infimes, puisque nous ne les voyons pas, parsèment l'atmosphère et diffusent la lumière. Ce sont ces jours laiteux où l'haleine de la terre monte vers le soleil. Les choses en sont enveloppées. La montagne est imprécise, les arbres prennent des teintes effacées. L'eau glisse, en communion avec la terre.

Laisse-toi prendre au spectacle des eaux. Elles sont si abondantes, si variées ! Le choix est difficile. Veux-tu que je te dise comment je les ai regardées et quelle est la vision que j'en conserve ? N'y vois rien de prétentieux si je n'y ai apporté

aucun esprit de système, mais le pur élan de la fantaisie. Fais comme moi.

Où que tu ailles, à défaut du fleuve, tu rencontreras une rivière ou un lac. Poursuis le fil de ces eaux et prête-toi à leurs jeux. De la rive, si tu n'as pas d'embarcation.

Il y a des eaux paisibles et étroites qui sont charmantes. Elles sont calmes et vertes. Laisse-toi glisser parmi les nénuphars ou parmi les sagittaires. Garde tes mains dans l'eau, au contact des feuilles souples. Il y a des rivières paresseuses. Elles sont basses, souvent parsemées de pierres grises, dont la base disparaît sous des chevelures aux mouvements étranges.

D'autres sont vigoureuses. On les sent profondes. Leur fil est rapide, moiré de remous. Tu distingueras vite la rivière jeune. Elle bondit sur un lit qu'elle n'a pas creusé, que les bouleversements du sol lui ont imposé. Elle chante de tous ses flots. Il en est qui s'arrêtent dans leur course pour former ces fosses où le poisson s'attarde à durcir sa chair. Toutes les rivières qui descendent du Nord ont un mouvement fou. Si jamais tu en as la chance, remonte jusqu'à leur source, et tu comprendras leurs élans.

La chose est possible. Je suis allé jusqu'au pied du glacier qui est le point de départ de plusieurs d'elles. J'ai suivi leurs pentes raides. Elles couraient, chargées de sol sur le roc impassible. Elles allaient, non pas joyeuses mais préoccupées de leur course, à la rencontre d'une autre dont elles se fortifiaient, et puis, d'une autre encore. Jusqu'à ce que, toutes réunies, ces rivières folles s'assagissent en un fleuve profond, large et calme.

Si ce spectacle t'intéresse, il est à ta portée. Engage-toi vers le lac Saint-Jean, en suivant le

cours du Saguenay. Tu verras des rivières vigoureuses, beaucoup plus que celles de la Colombie britannique, bondir sur des lits de roche et tu comprendras l'expression « cheval-vapeur ». Quelle puissance, que seule arrête la sagesse résistante des berges sauvages et silencieuses. Tu remarqueras que toutes ces rivières se précipitent dans le lac Saint-Jean qui débouche sur le Saguenay, le « fleuve de la mort », impénétrable et majestueux. On t'a parlé des fjords. En voici un, et splendide. Il vaut ceux que l'Europe t'offre. Le Saguenay se déverse dans le Saint-Laurent, merveille des merveilles. De l'embouchure du Saguenay, quel horizon !

Que de fois j'ai suivi le grand fleuve. De ses rives ou au fil de ses eaux. Nous le descendions chaque fois que nous allions vers l'Europe. Le premier soir nous livrait, au-dessus de l'Ile d'Orléans et des Laurentides, d'inoubliables contre-jours. La nuit allumait la Malbaie. Nous quittions à regret ces feux. Le lendemain, nous longions la côte de Gaspé. Nous regardions sans nous lasser la succession des caps et des vallées de cette terre impassible et silencieuse, si proche de nous, à peine humanisée sur ses bords ou le long de ses rivières, où de larges rectangles verts ou jaunes marquent des tentatives de vie, près de la maison souvent solitaire. Au-dessus, la ligne morne des monts. Devant nous, le fleuve dégagé, immense. Un estuaire ? La mer déjà, criblée de rayons sous un ciel pur. Le navire glissait au milieu des mouettes blanches. Très loin sur l'autre rive, l'émouvante ligne des Laurentides. L'eau vibrait à peine: des vagues courtes aux crêtes brèves, comme des mains qui applaudiraient de toute part la clarté d'un jour sans nuages. Nous laissions la terre à

droite, au Cap Rosiers, pour l'encerclement du golfe aux lignes fuyantes, jusqu'à l'étranglement des détroits, portes de l'Océan où la vague nous prend dans son mouvement infini. Au delà, l'Europe.

Le retour est aussi beau. Les deux rives immobiles semblent dans l'attente. Elles se resserrent lentement. Le bleu lointain, fondu, se précise peu à peu. Les Laurentides bornent l'horizon, à l'Ouest. Elles s'incrustent dans le ciel où le soleil a disparu. Elles gardent la lumière du jour sur leurs sommets puissants. On ne peut rien vivre de plus grandiose que cette immense fin de jour. Je ne me lasse jamais du jeu de la lumière et de l'ombre sur cette rampe royale qui s'éteint. Des tons inimaginables de vert, de jaune, de mauve, se jouent dans le jour vaincu et bientôt mourant. Quelque chose de morbide et de fatal se mêle au calme de la nuit qui naît, qui grandit, qui envahit les choses et les absorbe.

Les îles marquent de sombre les eaux plus pâles. On a des illusions folles: des oasis dans un impassible désert, un désert d'eau. La vague se colore sous le soleil ou dans l'ombre d'un jour sans feux. Elle prend, au moment des orages, des reflets gris ou violacés qui effraient comme une force déchaînée. Sous le soleil, elle triomphe comme une symphonie.

Au rocher de Québec, le décor change. Une autre route s'offre dont les pilotes expliquent les différences, sensibles à la navigation. Elle va jusqu'à la source que tu chercheras peut-être un jour. La naissance de cette puissance, sa première minute, son impulsion initiale, c'est une chose dont on a la curiosité, sinon la hantise. Mais ne t'inquiète pas de cela, et réserve ce hasard que peut-

être tu ne connaîtras jamais. Regarde plutôt le fleuve où tu le trouves. Il est intéressant partout, et jeune, ne trouves-tu pas ? Au fait, tout est neuf dans ce pays, choses et gens. Mais pourquoi dit-on de notre fleuve qu'il est jeune ? Est-ce parce qu'il bondit sur un lit incommode et dur, à fleur de roc ? Pas à ses débuts, pour sûr. Il connaît des profondeurs imposantes et de longs repos que lui ménagent les barrages du plateau laurentien. Il traverse des paysages variés que tu peux suivre. Tu ne verras peut-être jamais les Mille-Iles, mais si tu vas à Toronto, tu en trouveras un diminutif à un arrêt du train. Tu auras le temps de t'en faire une idée. Des îles rondes recouvertes de conifères constellent le fleuve. L'automne, les quelques érables qu'elles nourrissent leur donnent tous les tons de l'or. Si le soir descend au moment où tu es là, tu sentiras la présence d'une paix infinie.

Peut-être es-tu prisonnier de ta ville, proche du fleuve ? Profites-en. Observe-le. Les abords peuvent en paraître maussades. Une ville a vite fait de les noircir, de les dénaturer par des travaux hâtifs ou l'installation d'instruments de travail et de manutention.

Les quais, les entrepôts, les voies de chemin de fer, les grues mécaniques, les navires amarrés ne te disent peut-être rien. Rien d'exaltant, si ce n'est un élan de puissance et d'expansion. Un point de rayonnement. Une laideur nécessaire, que l'on corrigera le jour où nous le voudrons: les quais d'Anvers sont une merveille et ceux de Paris un enchantement. On y a mis le temps et le souci de la beauté.

* * *

Admire enfin nos ciels. Ils varient à l'infini. Ciels de printemps, encore glacés, où se condensent les vapeurs montant des neiges qui fondent; ciels d'été brûlés d'ardeur, ciels d'automne qui dégagent lentement leur pureté des brumes matinales; ciels d'hiver, les plus beaux, les plus vifs. Ciels qui font une impression curieuse sur les étrangers, surpris de découvrir leur vibration et leur azur intense dans ce pays du Nord.

* * *

Fais suivre cette promenade de beaucoup d'autres. Observe le milieu où nous vivons, pénètre-toi de la présence des êtres et des choses, aiguise en toi par une pratique constante le sens des réalités de ton pays. Ainsi tu le connaîtras.

Connaissant notre pays nous l'aimerons, nous le marquerons de notre empreinte, nous le poétiserons de notre travail, pour y trouver un élément de résistance, *une amitié canadienne,* qui nous préserve et qui retienne notre patrimoine.

La culture nous y aidera. Nous la garderons, nous en ferons une valeur pour la nation: la langue, en particulier, cran de notre résistance, et le goût, qui révèlent notre civilisation comme la végétation la vigueur de la terre. Même si nous n'avons pas encore porté nos efforts à leur sommet, l'édifice, bâti par nous, s'élève et dessine une silhouette où se reconnaît notre génie. L'œuvre est en bonne voie et, sur cette terre où s'empressent des hommes venus de toutes les parties du monde, elle se compare à celles que d'autres traditions animent. Elle a son mérite, issu de ses origines et de notre persévérance. Elle vaut par son essence française. Noble, généreuse, nuancée, elle est pra-

tique aussi, énergique et créatrice. La vivre, c'est grandir. Ne l'oublie pas.

La civilisation passe de l'école dans l'expression de notre être. Nos mœurs, nos attitudes, nos travaux, la réfléchissent. Elle est faite de liberté, plus que d'autres qui se réclament de la liberté. Pétrie de la religion du *Juste*, qui illumine les plus beaux siècles de son histoire, elle cherche la modération, l'ordre et l'égalité.

Elle se traduit par les créations de l'esprit jaillissant de nos penseurs, de nos savants, de nos écrivains, de nos artistes. Rien de parfait, nous n'avons pas pris l'engagement d'un chef-d'œuvre, mais quelque chose de sérieux, d'honnête et, c'est là que l'on aboutit sans cesse, de comparable.

Elle est encore, cette civilisation que nous portons en nous, un signe de la diversité qui préserve notre pays des tentations du milieu. L'unité vraie et solide du Canada n'est possible que dans l'épanouissement des dissemblances. Une seule religion, une seule langue, c'est demain l'uniformité. Quelle richesse à tirer d'une collaboration où se rencontrent deux grandes civilisations ! Quel spectacle à donner que l'union de pareilles forces au service d'un pays jeune ! Quelle chance enfin pour ces deux intelligences de puiser l'une dans l'autre un complément ! Car c'est sans doute le bien suprême que nous apportons; celui qui, pour nous et par nous, met à la disposition du monde canadien une pensée dont l'humanité a vécu.

Notre pays nourrit deux civilisations qui restent distinctes parce qu'elles s'appuient sur des traditions saines. Si ces civilisations ne se reconnaissent pas encore, du moins en aperçoit-on le désir chez quelques-uns de leurs tenants. Pour

coopérer, nous devons nous comprendre; et comment nous comprendre sans nous connaître.

Habitant d'un vaste territoire aux aspects infinis, élargis ta vision comme l'horizon nous y invite. Le groupe français du Canada, si réduit au lendemain de la conquête, a survécu et s'est multiplié. Il joint à une affection filiale pour son pays d'origine, son attachement à la Couronne britannique. Il a donné des preuves de courage et de prévoyance; il a constitué, au sein du Canada et de l'Empire, un élément de la diversité dans l'unité qui distingue la Confédération. Sa valeur nous appartient si nous sommes Canadiens: elle est une part de l'héritage que nous avons tous reçu et que nous transmettrons. Sachons conserver ces richesses sociales: si nous les perdons, le Canada en sera diminué; et la postérité nous blâmera parce que, les ayant possédées, nous les avons laissé périr.

L'essentiel pour nous est de nous pénétrer de cette vérité: il est possible de vivre en Amérique et de rester français, et même d'intensifier notre attitude française. Comprendre cela, c'est avoir gagné déjà la victoire; autrement, nous serons la proie de toutes les invasions. Le jour où nous plierons la formule ambiante à notre génie français plutôt que de la subir, nous serons non seulement sauvés mais fortifiés.

Pour cela, il faut, je te le répète, nous attacher de toutes nos fibres à la culture. Nous disons: *notre langue, nos institutions et nos droits,* et ce sont autant de mots d'ordre précieux, mais qui ne représentent rien sans la connaissance et sans la culture où ils se retrempent, où ils retrouvent leur signification. Ayant installé chez nous la culture, qui ne s'y trouve peut-être pas encore dans sa

plénitude, l'ayant mise au service de nos traditions: religion, langue, droit, paroisse, famille, personnalité, nous n'aurons pas à craindre le progrès qui n'est un danger que si nous nous laissons dominer par lui plutôt que de le prendre en croupe dans notre course vers l'étoile.

TABLE DES MATIÈRES

1. Avertissement 7
2. Mon nouveau poste 9
3. Délégué universitaire 19
4. Ministre plénipotentiaire 46
5. Académicien 73
6. Professeur en Sorbonne 111
7. L'Institut scientifique 134
8. Vers l'Ouest 140
9. Aller et retour 168
10. Présences 194

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE THÉRIEN FRÈRES
LTÉE À MONTRÉAL.
LE 30 MAI 1955.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing Agent: Magnesium Oxide
Treatment Date:
NOV 1999
BOOKKEEPER
PRESERVATION TECHNOLOGIES, L.P.
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

En vente dans les bonnes librairies

Les Astres et les Lettres, Tome I, R.F. Robert, é.c.	**$2.50**
Les Astres et les Lettres, Tome II, R.F. Robert, é.c.	**$1.75**
L'Autonomie Provinciale, Robert Rumilly	**$0.50**
Le Dernier Voyage, Eric C. Morris — Martine Hébert-Duguay	**$0.50**
Destins Ironiques, Pol Quentin	**$1.25**
Evangéline, abbé Maurice Trottier	**$2.00**
Evocations, Jean Bruchési, m.s.r.c.	**$0.75**
Filles de Joi ou Filles du Roi, Gustave Lanctot, m.s.r.c.	**$2.25**
Henri Bourassa, Robert Rumilly	**$5.00**
L'Heure Dominicale, 1ère série, Adrien-M. Malo, o.f.m.	**$1.00**
L'Heure Dominicale, 2ème série, Adrien-M. Malo, o.f.m.	**$1.00**
L'Heure Dominicale, 3ème série, Adrien-M. Malo, o.f.m.	**$1.00**
Histoire des Sciences, volume I, Louis Bourgoin	**$1.00**
Histoire des Sciences, volume II, Louis Bourgoin	**$1.00**
Histoires des Sciences, volume III, Louis Bourgoin	**$1.00**
Histoire de la Province de Québec, Tome 24, relié, Robert Rumilly	**$2.50**
Histoire de la Province de Québec, Tome 25, relié, Robert Rumilly	**$2.50**
Histoire de la Province de Québec, Tome 26, relié, Robert Rumilly	**$2.50**
Histoire de la Province de Québec, Tome 24, broché, Robert Rumilly	**$1.50**
Histoire de la Province de Québec, Tome 25, broché, Robert Rumilly	**$1.50**
Histoire de la Province de Québec, Tome 26, broché, Robert Rumilly	**$1.50**
Huit Heures et Quart, abbé Lionel Boisseau	**$1.00**
Interviews Canadiennes, Geneviève de la Tour Fondue	**$1.95**
La Veuve, prix Laure-Conan, René Ouvrard	**$2.00**
Ma Religion que j'ignore, R.P. Albert Blanchette, o.m.i.	**$1.50**
Mektoub ! (C'était écrit), Jean-Marie Marcotte	**$0.75**
Mission de Femme, Marie Nille Pintal	**$1.00**
Poésie grecque, Mgr Emile Chartier, p.d.	**$1.00**
Poésie latine, Alfred Ernout	**$1.50**
Pour Vous, Jeunes Mamans, Trude Sekely	**$2.00**
Prose latine, Alfred Ernout	**$1.75**
Réalisations Françaises de Cartier à Montcalm, Gustave Lanctot, m.s.r.c.	**$1.00**
Souvenirs, Tome II. Edouard Montpetit	**$0.50**
Sur la Brèche, Béatrix Boily	**$2.50**

BNQ
C 000 027 468

THÉRIEN FRÈRES Limitée
ÉDITEURS
8125 St-Laurent • Montr

27468

IMPRIMÉ AU CANADA